Jean MARKALE

SITES & SANCTUAIRES des CELTES



ÉDITIONS GUY TRÉDANIEL
65, rue Claude-Bernard
75005 PARIS

Avant-Propos

Ce livre n'est pas un guide touristique, encore moins une étude archéologique des lieux qu'on suppose avoir été occupés par les peuples celtes. C'est avant tout une série de réflexions, d'informations et aussi de méditations à propos de certains sites connus ou non, où la présence de ces peuples celtes est attestée à différentes périodes de l'histoire. Il est évident qu'un ouvrage de ce genre ne peut être exhaustif, car les sites sur lesquels ces peuples celtes ont laissé leur empreinte sont innombrables. Il existe beaucoup d'autres livres, la plupart excellents, qui les répertorient et les décrivent en les replaçant dans leur contexte historique et archéologique. Il s'agit donc ici d'un choix limité, mais qui n'est pas forcément arbitraire : j'ai voulu en effet faire partager l'enthousiasme qui est le mien envers des lieux que je connais personnellement et qui me sont devenus familiers, pour tenter d'en mieux définir l'esprit et d'en mieux saisir les éléments subtils qui en font leur spécificité et leur intérêt.

Cet intérêt me paraît double. Les peuples celtes sont mal connus, car avant l'arrivée du christianisme, ils n'ont jamais écrit et n'ont donc jamais laissé de témoignages directs sur eux-mêmes, et il importe d'utiliser toutes les sources d'informations qui sont à notre disposition actuellement sur leur civilisation afin de mieux la comprendre. Il y a donc un intérêt culturel dans cette démarche. Mais en cette fin de deuxième millénaire où les valeurs traditionnelles de

notre société sont constamment remises en cause, il est de première nécessité de découvrir, ou plutôt de redécouvrir, les racines profondes grâce auxquelles nous nous sommes nourris pendant tant de siècles. Cet intérêt est donc bien davantage d'ordre spirituel.

Il est de bon ton actuellement d'aller chercher en Orient ou en Extrême-Orient un souffle qui semble nous manquer. Pourquoi pas ? Toute confrontation d'idées et de croyances est génératrice de progrès spirituels. Mais le danger d'une telle démarche est qu'on risque d'oublier un jour ou l'autre qui l'on est en réalité. C'est le geai qui se pare des plumes du paon et qui finit par se prendre pour un paon. En fait toute l'histoire de la civilisation occidentale se résume de cette façon : nous avons emprunté ailleurs ce qui existait chez nous. Il est donc temps de reconnaître ce qui est essentiel dans nos propres traditions et le meilleur moyen d'y parvenir est d'aller sur le terrain pour décrypter le message que nous ont légué nos ancêtres.

Car nos ancêtres sont *aussi* les Gaulois, même s'ils n'étaient pas tous de grands blonds braillards et batailleurs, habitant des huttes recouvertes de chaume. Il ne s'agit pas de revenir à cette imagerie d'Épinal quelque peu puérile et affligeante, mais d'essayer de voir ce qui se cache derrière. Et c'est en allant sur des sites incontestablement marqués de l'empreinte celtique que nous pourrons mieux discerner les ombres d'un passé qui ne sont qu'endormies et qu'il suffit de réveiller pour en faire des êtres vivants, animés de jeunesse et d'enthousiasme.

Mais aller sur le terrain ne signifie pas forcément se borner à fouiller le sol pour en retirer quelques vestiges. Comme toute information est bonne à prendre en compte, il convient sans doute de faire la part belle aux traditions orales qui entourent tel ou tel site. On ne comprendra rien à la permanence du culte marial au Puy-en-Velay, par exemple, si l'on oublie que la ville s'appelait autrefois Anicium, nom qui comporte le nom de la déesse-mère celtique, et que de nombreuses légendes font état d'un dolmen miraculeux qui se trouvait à l'emplacement même de la cathédrale. On ne com-

prendra rien au pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray si l'on ne fait pas référence à l'ancien nom de Keranna et si on ne discerne pas derrière cette sainte Anne, dont ne parle aucun texte canonique chrétien, l'image de cette même déesse-mère que des récits irlandais nous décrivent avec tant de soin.

Souvent, les constructions humaines s'effondrent ou sont détruites. Par contre, les légendes ont la vie dure et se maintiennent de génération en génération, même sous des aspects surprenants ou franchement aberrants. Et ces légendes continuent à circuler dans des lieux où il n'y plus aucun vestige visible. C'est ce qu'on pourrait appeler l'esprit du lieu, un peu comme le cas de certains hameaux isolés au milieu d'une grande plaine sans arbres et qui portent cependant l'appellation de "la Forêt". Il n'y a plus guère de bruyère dans la ville de Bécon-les-Bruyères, dans la banlieue parisienne, ou sur l'aéroport international d'Heathrow, à l'ouest de Londres. Il faut donc, à travers les diverses informations qui sont disponibles, retrouver l'esprit des lieux qui semblent avoir été très importants pour nos ancêtres celtes et qui semblent l'être encore de nos jours pour leurs descendants, c'est-à-dire nous-mêmes.

Il n'y a donc aucune chronologie dans ce voyage désordonné à travers les sites et les sanctuaires des Celtes. La civilisation dite celtique (on devrait dire *les* civilisations) s'étend, du moins historiquement, de l'an 500 avant notre ère jusqu'à la fin de l'empire romain sur le continent et bien au-delà dans les îles Britanniques. C'est dire que, pendant cette longue période, les mutations ont été nombreuses et que la société celtique a évolué selon les circonstances et les apports. Et de plus, cette évolution ne s'est pas produite partout de la même façon.

En effet, si l'on sait que le berceau originel des Celtes est l'Europe centrale, dans un triangle compris entre la Bohème, les Alpes autrichiennes et le Harz, on sait aussi qu'ils se sont répandus vers le troisième siècle avant Jésus-Christ sur une grande partie de l'Europe, franchissant même les Dardanelles et formant, au coeur de la Turquie actuelle, le royaume des Galates. Et ils ont laissé partout

des traces de leur passage. Ainsi donc, l'opinion courante qui veut que les peuples celtes soient confinés à l'extrême ouest, dans les régions actuellement celtophones, c'est-à-dire la Bretagne armoricaine, le Pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande, se révèle complètement inexacte. Le fonds gaulois est certainement plus ancien et plus réel dans certaines vallées d'Auvergne que dans les landes bretonnes.

On a trop souvent confondu langage, culture et race. D'abord, il n'y a jamais eu de race celtique. Les Celtes n'ont jamais été qu'un conglomérat de peuples d'origines diverses parlant la même langue, pratiquant la même religion, maîtrisant des techniques identiques. Ils n'ont jamais constitué un empire et, chez eux, le concept de centralisme n'a jamais existé, au contraire de ce qui s'est passé dans la société romaine. Pour les Latins, la notion virtuelle de *civitae*, c'est à dire la communauté des citoyens, se confond avec la réalité concrète de l'*Urbs*, la ville, c'est-à-dire Rome. Pour les Celtes, c'est une aberration : les différents peuples ont toujours vécu les uns à côté des autres de manière autonome, ne se retrouvant que sur les grands principes fondateurs, sur la même culture. Même la langue celtique primitive s'est diversifiée, d'où le clivage entre rameau dit gaélique (Irlande, île de Man, Écosse) et rameau dit *brittonique* (Pays de Galles, Cornwall et Bretagne armoricaine) qui comprenait autrefois la langue gauloise. Et les vicissitudes de l'histoire ont fait que ces différents peuples de culture celtique ont été plus ou moins absorbés par leurs voisins ou par de nouveaux envahisseurs. La plupart d'entre eux, particulièrement les Gaulois, ont perdu leur langue. Mais est-ce parce qu'on ne parle plus une langue qu'on oublie ses origines ? A l'heure actuelle, non seulement les Bretons de l'est de la péninsule armoricaine, qui sont francophones (ou qui parlent le *gallo*, dialecte roman) revendiquent leur celtitude, mais aussi les Galiciens hispanophones, sans parler des autres qui, en Alsace, en Suisse, en Italie du Nord, en Belgique wallonne ou dans les provinces françaises, se découvrent soudain des ancêtres celtes.

Il n'y a donc pas d'espace celtique bien défini, pas plus que de temps celtique. La république d'Irlande s'est constituée sur une tra-

dition celtique redécouverte et affirmée solennellement à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Certes, cette redécouverte du fonds celtique primitif ne va pas sans inconvénient, car elle risque d'exacerber les nationalismes au moment où se crée une Europe nouvelle. Mais si cette affirmation d'une culture originale, affirmation débarrassée de toute connotation politique, débouche sur une synthèse harmonieuse entre les différentes cultures européennes, on ne peut que s'en réjouir.

C'est dans le but de sensibiliser les Européens, de leur montrer que le fonds culturel des Celtes est toujours présent et qu'il suffit d'y puiser pour créer un nouvel état d'esprit. Car être celte, c'est avant tout affirmer ses différences en confrontant sa culture avec celle des autres. On avait oublié que les Celtes avaient laissé tant d'empreintes dans un espace aussi vaste. On avait oublié que les Celtes ont été les premiers à modeler l'Europe. On avait oublié que sous des eaux dormantes se dissimulent parfois des courants impétueux.

Or, la meilleure façon de faire de nouveau surgir ces courants, c'est d'aller sur place, dans certains endroits privilégiés, là où, selon l'expression consacrée, souffle l'Esprit. Les sites et les sanctuaires des Celtes recèlent bien des richesses et il suffit de se pencher un peu pour s'en apercevoir.

Poul Fetan, 1999

Alésia

(France)

Dans une bande dessinée de la célèbre série *Astérix* intitulée *le Bouclier arverne*, Goscinny et Uderzo font dire, non sans humour au deuxième degré, à des Avernes qui vantent la victoire de Vercingétorix à Gergovie et que l'on interroge sur l'emplacement d'Alésia : " Alésia ? Connais pas. Personne ne sait où est Alésia !..."

C'est évidemment une boutade, une plaisanterie. Mais elle correspond à une réalité historique. Car personne ne peut affirmer de façon péremptoire où se trouve la forteresse où Vercingétorix s'est fait enfermer par les légions de Jules César, en 52 avant notre ère, pendant la révolte générale de la Gaule contre les occupants romains. N'en déplaise aux archéologues officiels – qui sont seuls, comme chacun sait, à détenir la vérité -, et bien entendu aux Offices de Tourisme qui ont pour tâche principale de faire venir dans leur région le plus de clients possible, le site du Mont-Auxois, à Alise-Sainte-Reine (Côte d'Or) ne peut en aucun cas être l'Alésia de César et de Vercingétorix. Napoléon Ier l'avait déjà dit, remarquant que l'exiguïté du lieu ne permettait pas d'accueillir l'armée du chef arverne, les Mandubiens eux mêmes et leurs troupeaux. D'ailleurs que venaient faire les Mandubiens au milieu du territoire éduen alors qu'ils sont originaires de la vallée du Doubs, comme leur nom l'indique suffisamment. Mais Napoléon III, qui se piquait d'histoire

nationale, sur l'avis de son archéologue favori Stöffel, en avait décidé autrement. La localisation de la défaite gauloise a donc été fixée officiellement à Alise-Sainte-Reine alors que l'étude minutieuse de l'itinéraire des deux armées dans les récits de Dio Cassius, de Plutarque et de César lui-même, trois témoignages essentiels, en démontre l'absurdité sur un plan purement stratégique. D'après les textes, l'Alésia de César et de Vercingétorix ne peut pas se situer chez les Éduens de Bourgogne. Par contre, le site se trouve chez les Sequanes, c'est-à-dire dans le Jura. Mais où ? Là réside le problème : trois noms s'imposent, mais n'emportent aucune adhésion scientifiquement totale, Alaise dans le Doubs, Salins-les-Bains et les Chaux-de-Crotenoy dans le département du Jura.

Les querelles se succèdent et se ressemblent, les partisans de l'une de ces solutions ne voyant que celle-ci et éliminant systématiquement toutes les autres. Et surtout, il y a le poids d'Alise-Sainte-Reine : on ne revient pas facilement sur une soi-disant vérité révélée une fois pour toutes. Pourtant, il a bien fallu admettre que Gergovie n'était pas le plateau de Merdogne, choisi par le même Stöffel et officialisé par Napoléon III, mais l'*oppidum* des Côtes, juste au-dessus de Clermont-Ferrand...

Il faut dire qu'Alésia est un nom générique, et qu'il y a en France neuf sites qui peuvent se prévaloir de ce nom. Alors, il est préférable d'abandonner toute recherche pour retrouver l'endroit exact où Vercingétorix est venu jeter ses armes – et son fameux bouclier, aux pieds de Jules César, on y perdrait son temps et son énergie en stupides querelles d'écoles. C'est à chacun de choisir son lieu. Mais cela ne diminue en rien l'importance d'*Alésia*, forteresse sacrée et haut-lieu des Celtes de la Gaule. Peu importent l'histoire et l'archéologie (car il est évident que des vestiges romains ont été découverts autour du Mont-Auxois, ce qui n'est nullement une exception), c'est ici la légende, autrement dit la tradition celtique, qui domine toutes les hypothèses et nous donne la véritable dimension d'Alésia.

C'est une dimension mythologique. Et comme les Celtes, du moins jusqu'à la christianisation de l'Irlande, n'utilisaient pas l'écri-

ture, force nous est de recourir aux récits qu'ont entendus les Grecs à leur sujet et qu'ils nous ont transmis par fragments, ce qui nous permet d'ailleurs de connaître des mythes fondamentaux communs à tous ces peuples répandus dans l'Europe. C'est essentiellement Diodore de Sicile (V, 24) qui nous fournit les informations les plus importantes sur l'Alésia du mythe : " Anciennement, dit-on, régnait sur la Celtique (1) un homme illustre qui avait une fille d'une taille extraordinaire et qui surpassait par sa beauté toutes les autres femmes de son temps. Cette stature et cette beauté, qui attiraient de nombreux soupirants, mais, gonflée d'orgueil, elle les refusait tous les uns après les autres, estimant qu'ils n'étaient pas dignes d'elle. Or, Héraklès, lors de son expédition contre Geryonès, traversa la Celtique et s'établit dans un lieu qu'il nomma Alésia (2). C'est alors qu'il rencontra la fille du roi. Celle-ci, ayant admiré sa valeur et sa taille surhumaine, reçut de tout coeur, et avec l'agrément de ses parents, les caresses du héros. De cette union, naquit un fils qui fut nommé Galatès, qui surpassait de beaucoup ceux de son peuple par la vaillance de son âme et par la force de son corps. Arrivé à l'âge d'homme et ayant hérité du royaume de ses ancêtres, il conquit une grande partie des pays voisins... et appela de son nom Galatès les peuples rangés sous sa loi. Ce nom s'étendit ensuite à toute la Galatie (3). Quant à Parthénios de Nicée (*Erotikon*, XXX), qui

(1) Terme confus qui, à l'époque de César, désignait seulement les territoires compris entre la Seine et la Garonne, par opposition à la Belgique au nord, et à la *Provincia*, ou Narbonnaise, à l'est du Rhône et au sud du Massif Central. Le sud de la Garonne était peuplé de Basques (*Vascones*), d'où le nom de Gascogne.

(2) Sans aucune précision géographique. Le nom d'Alésia n'est pas lié, comme on le dit à tort et à travers dans les cénacles soi-disant ésotéristes, aux fameux "Champs Elysées", domaine des morts des Grecs. Il provient d'un ancien *palesios* désignant une hauteur protégée par des pentes escarpées.

(3) En grec, *Galatoi*, désigne aussi bien les Gaulois que les Galates d'Asie Mineure. C'est le même mot que le latin *Galli*, tiré d'une racine indo-europréenne *galu*, signifiant à la fois "étrangers" et "puissants".

raconte la même histoire, il donne au fils d'Héraklès et de la fille du roi le nom de Celtos, "de qui les Celtes ont pris leur nom" (1).

Cette belle histoire cache un mythe fondateur. Tous les peuples ont prétendu que leurs ancêtres étaient des dieux venus sur terre (et souvent copulant avec des femmes humaines) pour leur donner la civilisation et leur montrer le chemin de la vie. Les Romains se voulaient descendants du héros Énée, lui-même fils de Vénus. Les Celtes n'ont pas échappé à la règle, et ce que raconte Diodore de Sicile n'est que la transcription d'un récit oral celtique entendu par lui ou recueilli par ses informateurs (2). Mais pourquoi faire intervenir Héraklès-Hercule, demi-dieu grec, dans cette épopée qui ne concerne que les différents peuples rangés sous l'appellation de Celtes ?

C'est là qu'intervient le syncrétisme religieux des Grecs et des Latins qui récupèrent toutes les divinités étrangères et leur donnent des noms traditionnels dans leur propre culture. Quand César dit que le principal dieu gaulois est Mercure, il ne fait qu'assimiler au Mercure romain le Lug Multiple-Artisan de la mythologie celtique, bien connu à la fois par la toponymie européenne (Lyon, Laon, Loudun, Leipzig, Leyde, Carlisle sont des noms dérivés de *Lugudunum*, "forteresse de Lug") et par les nombreux récits irlandais du haut Moyen Âge. Les auteurs grecs ont pratiqué le même syncrétisme, et lorsque Diodore de Sicile fait d'Héraklès le fondateur d'Alésia, il pare d'un nom grec le nom d'un dieu celte. Mais lequel ?

---

(1) Le grec *Keltoi*, devenu *Celtae* en latin, désigne des populations hétérogènes qu'il n'est pas toujours facile de différencier les unes des autres et qui sont souvent confondues avec les tribus germaniques. Mais c'est le terme qui a fini par prévaloir pour désigner les peuples parlant une langue celtique.

(2) Voir J. Markale, *les Conquérants de l'île verte*, premier volume de la série *La grande Épopée des Celtes*, Paris, éd. Pygmalion, 1997, pp. 171-172.

Il s'agit d'un personnage gigantesque, à la fois redoutable guerrier et fondateur de villes (autrement dit "héros civilisateur"). Il est présent dans l'histoire mythologique de l'Irlande, c'est Dagda, l'un des grands chefs de ces tribus divines qu'on appelle les *Tuatha Dé Danann* (les tribus de la déesse Dana), dont le nom signifie littéralement "dieu bon", dont le surnom est *Ollathair*, c'est à dire "père de tous", personnage hors du commun capable d'engloutir une quantité invraisemblable de nourriture, doué d'un appétit sexuel insatiable, et qui porte une curieuse massue : lorsqu'il frappe d'un bout de cette massue, il tue, mais lorsqu'il frappe par l'autre bout, il ressuscite. C'est donc le dieu de mort et de la vie. Dans la statuaire gallo-romaine, il est représenté avec un marteau et porte le nom de *Sucellos*, c'est à dire littéralement le "Tape-Dur", et César en fait Dispater ("dieu-père"), divinité primordiale de la nuit originelle. Mais la statuaire gallo-romaine nous le révèle également sous le nom de Toutatis ou Teutatès, qui signifie "père du peuple" et rappelle évidemment le qualificatif gaélique Ollathair (1).

Mais les noms d'une même divinité sont multiples, d'abord parce que ce sont que des appellations de circonstance, des concrétisations du divin, par essence abstraction pure, incommunicable, incommensurable, ineffable et bien entendu innommable, ensuite parce ce ne sont pas des substantifs mais des *qualitatifs* s'attachant à définir l'angle sous lequel on se représente ce divin. Si l'on cite volontiers les "dieux" irlandais, conjointement aux "dieux" gallo-romains, c'est que ce sont les seuls que l'on connaisse vraiment d'après les manuscrits en langue gaélique et d'après la statuaire gauloise postérieurs à la conquête romaine, quand les Celtes se sont mis à imiter l'anthropomorphie et l'épigraphie des Méditerranéens. Alors, on est tenté d'aller plus loin à travers ces personnages divins porteurs de "surnoms" caractérisant la fonction sous laquelle on les

---

(1) Sur ces différentes appellations, voir J. Markale, *le Druidisme*, Paris, éd. Payot, 1985– 1992, ainsi que *le Nouveau dictionnaire de Mythologie celtique*, Paris, éd. Pygmalion, 1999.

évoque et de découvrir ce qu'est devenue, dans la mémoire populaire, celle de la Gaule, puis de la France en particulier, leur image à travers les siècles. Nous sommes partis d'Héraklès, qui recouvre le personnage complexe de Teutatès-Sucellos, perpétué en tant que Dagda porteur d'une massue à la valeur ambiguë dans la tradition irlandaise, mais pourquoi seuls les Irlandais auraient-ils perpétué le personnage ? Il existe aussi une tradition gauloise sous-jacente, souvent méconnue, toujours méprisée, mais qui réapparaît parfois sans qu'on s'y attende dans des œuvres littéraires.

Cela a été le cas au XVIe siècle, lorsqu'on s'efforçait de rattacher les Français à une lignée divine (comme Ronsard dans sa fameuse mais néanmoins *fumeuse* et *illisible* épopée de *la Franciade*, trop intellectuelle et trop pédante pour être prise au sérieux !). Les Bretons de l'île de Bretagne avaient fait de même au XIIe siècle, par l'intermédiaire du clerc gallois Geoffroy de Monmouth, répandant du même coup la légende arthurienne sur toute l'Europe. Mais c'est tout à l'honneur de François Rabelais d'avoir déterré le personnage d'Héraklès-Teutatès-Dagda et d'en avoir fait un héros universel. Car ce personnage divin, gigantesque, redoutable et généreux à la fois, dévastateur et créateur, doué d'un appétit d'ogre mais fondateur éminent et roi pacifique, c'est Gargantua.

Car Gargantua n'est pas un personnage inventé par Rabelais, pas plus que son fils Pantagruel, d'ailleurs. Rabelais était un fin lettré, nourri de lettres latines et grecques, mais il était bien davantage pénétré par les traditions populaires orales qui circulaient dans les campagnes à son époque, ce qu'on appelle actuellement le folklore, mot malheureusement trop déprécié et qui ne rend plus compte de l'importance considérable de cet apport. En réalité, Gargantua n'est même pas un apport, mais la résurgence d'un mythe fondamental dont, dans son délire de vouloir à tout prix ressusciter une tradition mythologique *française* évidemment inexistante, puisque la France n'est qu'un État et non une Nation, Henri Dontenville s'est efforcé de mettre en lumière la puissance et la gloire. Gargantua, personnage en apparence grotesque, n'est autre

que ce héros venu d'ailleurs pour nous enseigner qu'il n'est rien de si beau, comme disait Jean-Jacques Rousseau, que ce qui n'existe pas. Autrement dit, Gargantua incarne l'image d'un «créateur» débarrassé de tous les dogmes et vierge de toutes les idéologies qui ont conduit le monde à de criminelles turbulences.

Gargantua est en effet le dieu-géant, à la fois bénéfique et maléfique, qui préside à la naissance d'une civilisation (et non pas d'une race) et enseigne les chemins qu'il convient de suivre pour parvenir à un épanouissement. Rabelais, qui l'a donc récupéré dans les contes populaires oraux, a donné de son nom une interprétation qui correspond à ce qu'il voulait mettre en évidence dans le personnage, son appétit démesuré, mais au second degré sa soif de connaissances. Il déclare sérieusement que Grandgousier, le père, s'extasie devant la voracité de son fils et s'exclame : " Que grand tu as ! " (sous-entendu *le gosier*), ce qui, une fois déformé, conduit à Gargantua. Plaisanterie rabelaisienne parmi beaucoup d'autres... Évidemment, cette étymologie fantaisiste n'a convaincu personne, et les commentateurs, partant du nom de son père Grandgousier (= grand gosier) ne se sont pas fait faute d'y voir un dérivé du latin *gurges*, la "gorge". C'est oublier que Gargantua est un nom gaulois, parfaitement repérable dans des appellations comme le Mont Gargan (Corrèze) et le Monte Gargano italien. On le retrouve aussi au XII[e] siècle dans l'*Historia Regum Britanniae* du clerc gallois Geoffroy de Monmouth dans le personnage du géant Gurgunt, devenu Gurgan dans l'adaptation française qu'en a faite le clerc normand Robert Wace. Ce nom n'a rien de latin mais doit en principe se référer à une racine celtique.

Or cette racine est le terme gaulois *cambo*, qui veut dire "courbe", reconnaissable dans de nombreux noms de lieu comme Le Chambon, qui en est l'évolution normale, ou encore Chambord et Combrit qui en sont des dérivés (*cambo-ritum*, "le gué sur la courbe"). Elle a donné l'adjectif breton *cam*, qui veut dire également courbe. Et c'est précisément le breton-armoricain qui nous permet de comprendre le véritable sens du nom de Gargantua. Le premier terme composant Gargan-Gargantua est en effet d'origine gauloise :

c'est *garo* devenu *gar* en breton, mais qui a donné les mots français "jarret" et ses dérivés "jarretière", "jarretelle" ainsi que l'anglais *garter*. Et, ce qui ne peut être une coïncidence, un conte populaire en dialecte vannetais fait intervenir un étrange *Gergan* qui attaque ses ennemis en leur jetant du sel (1), rôle dévolu au personnage de Pantagruel que Rabelais a également tiré de la tradition médiévale pour en faire le fils de Gargantua.

Car Gargantua est littéralement "la jambe courbe", comme sa mère Gargamelle. Ce n'est ni plus ni moins que le *dieu* boiteux de la mythologie indo-européenne, Hephaïstos chez les Grecs, Vulcain chez les Romains, manieur de marteau, maître du feu terrestre, dépositaire des secrets enfouis dans les profondeurs. La tare dont il est affligé n'est pas une faiblesse, elle dénote au contraire sa puissance, exactement comme celle du dieu germano-scandinave Odhin-Wotan qui est borgne mais *voyant*, c'est à dire *visionnaire*. Et ce Gargantua "à la jambe courbe" a laissé quelques traces dans l'imaginaire collectif, puisqu'il est devenu l'Ogre des contes de fées, certes géant dévoreur de "chair fraîche", mais qui, grâce à ses bottes « de sept lieues » démontre la puissance de ses jambes en franchissant d'un coup des distances énormes.

C'est donc Gargantua – ou du moins le personnage divin gigantesque qui se cache derrière – qui, sous le nom d'Héraklès, d'après Diodore de Sicile, aurait fondé Alésia. Cette affirmation, car c'en est une, a certes de quoi surprendre et n'est guère dans le ton des manuels scolaires. Alésia évoque surtout la défaite gauloise devant la puissance romaine, voire la fin de la civilisation celtique devant la suprématie latine. Alésia évoque également la reddition de Vercingétorix. Mais cette reddition, si l'on étudie attentivement la façon dont elle s'est déroulée, ressemble davantage à un rituel par lequel le chef gaulois, tout en se sacrifiant, tente de subjuguer magiquement son vainqueur. En effet, il se sacrifie en tant que chef,

(1) J. Markale, *la Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, Paris, Pyot, 1984,pp. 25-26.

appliquant ainsi un adage celtique qu'on trouve dans un récit gallois, *Branwen fille de Llyr*, lorsque le héros Brân Vendigeit, un géant, se couche au-dessus d'un estuaire pour faire passer ses troupes sur son corps en disant : "que celui qui est chef soit pont" (1). Vercingétorix, en tentant de sauver ses hommes, *fait le pont* et prend ainsi, symboliquement, une dimension gigantesque. De plus, par les gestes qu'il accomplit, tournant autour de César avant de déposer ses armes, il opère une action rituelle de magie pure digne de ces géants de la mythologie universelle, doués de pouvoirs surhumains et quasi divins. Alors, Vercingétorix serait Héraklès-Gargantua ? N'allons pas jusque-là, mais constatons qu'Alésia est un lieu privilégié pour évoquer des héros hors du commun.

On ne sait peut-être pas où situer l'Alésia de César et de Vercingétorix, mais une certitude s'impose : il s'agit d'un de ces lieux sacrés que la mémoire des hommes a toujours peuplé de dieux et de héros.



(1) Seconde partie du *Mabinogi* gallois. Brân le Béni a bien des points communs avec Dagda et avec Gargantua, non seulement parce que c'est un géant, mais parce qu'il a pleinement conscience de ses responsabilités de chef. Voir J. Markale, *l'Epopée celtique en Bretagne*, Paris, Payot, 1985, pp. 42-53.

Armagh & Emain Macha

(Irlande du Nord, comté d'Armagh)

Le comté d'Armagh est au sud du Lough Neagh, le plus grand lac des îles Britanniques. La légende raconte qu'autrefois, sous l'étendue monotone des eaux du lac, il y avait une belle plaine. Ecca, fils du roi de Munster, tomba amoureux de la femme de son père et s'enfuit avec elle. Sur les bords de la Boyne, le dieu Oengus, qui les rencontre, leur donne un cheval magique en leur conseillant de ne jamais le laisser au repos, sinon ils s'exposeraient à une mort certaine. Ecca s'établit dans la plaine où est aujourd'hui le lac Neagh. Mais il oublie de maintenir le cheval au pas : celui-ci s'arrête et une fontaine jaillit entre ses pattes. Ecca fait construire une maison autour de la fontaine et établit sa forteresse à côté pour mieux la surveiller, et il charge une femme de garder la porte de la fontaine, celle-ci ne devant être ouverte que lorsque les gens viendraient chercher de l'eau. Or, un jour, la femme oublie de fermer la porte, la fontaine déborde, l'eau envahit la plaine et tout le monde est noyé sauf Libane, la fille d'Ecca. Cette Libane vit un an "dans une chambre sous le lac", puis elle prend la forme d'un saumon, en conservant sa tête de femme, et nage pendant trois cents ans. Alors, elle est pêchée par saint Congall qui la baptise et lui donne le nom de Muirgen ("Née de la Mer"). Et elle meurt aussitôt. Cette légende rappelle étrangement celle de la ville d'Is, engloutie également par la

faute d'une femme, Dahud, qui, dit-on, continue à vivre dans les eaux sous forme d'une sirène.

Armagh est au centre de la vie religieuse irlandaise C'est là qu'au V[e] siècle, saint Patrick fonda la première église d'Irlande, et bien qu'appartenant à l'Irlande du Nord protestante, Armagh est encore aujourd'hui le siège de l'archevêque catholique, primat de toute l'Irlande. Mais ce n'est pas sans raison que le premier évangélisateur des Gaëls avait choisi ce lieu, car il se trouvait à peu de distance d'Emain Macha, la capitale du puissant peuple des Ulates. La fondation d'Emain Macha est légendaire. Un jour, la déesse Macha, que la tradition galloise nomme Rhiannon ("la Grande Reine") et qu'on retrouve dans la statuaire gallo-romaine sous le nom d'Épona, fut obligée par le roi d'Ulster à faire une course contre les chevaux du roi. Macha était enceinte. Elle gagna la course, mais donna naissance à deux jumeaux, d'où le nom d'*Emain Macha*, les "Jumeaux de Macha". Et par vengeance, Macha lança une malédiction sur les Ulates : tous les ans, les hommes subiraient pendant neuf jours les douleurs de l'enfantement.

Seul le héros Cûchulainn échappa à cette malédiction fort gênante pour les Ulates, car leurs ennemis profitaient toujours de cette "neuvaine" pour les attaquer impunément C'est à 3 km à l'ouest d'Armagh qu'on peut voir les vestiges de cette antique forteresse que les Anglais appellent Navan Fort et les Irlandais Emania. On y remarque en particulier une large enceinte circulaire doublée d'un fossé intérieur, contenant une grande motte où étaient sans doute enterrés les rois d'Ulster, et un autre tumulus entouré d'un fossé et d'un remblai.

Mais comment ne pas évoquer. dans ce site aujourd'hui désolé, les descriptions fantastiques que nous ont laissées les anciens poètes. Au temps du légendaire roi Conchonbar (Conor), la forteresse était somptueuse, et l'on y recevait les hôtes dans des festins magnifiques, ce qui n'allait pas sans ivresse ou querelles. D'ailleurs, les grands personnages avaient l'habitude de s'y disputer le "morceau du héros", c'est-à-dire le morceau le plus honorable d'un rôti, honneur réservé

au plus brave. Conchobar invitait tous les Ulates à venir chez lui le jour de *Samain* (1er novembre), et tous ceux qui refusaient son invitation étaient morts le lendemain. Conchobar avait trois maisons, la "Branche Rouge" qui servait de lieu de réunion à son clan guerrier, la "Maison Bariolée" où se trouvaient les armes des héros, et la "Branche Sanglante" où se trouvaient exposées les dépouilles prises aux ennemis.

Son plus fidèle guerrier était son neveu, Cûchulainn. Il s'appelait d'abord Sétanta. Mais, tout enfant, il avait tué le féroce chien du forgeron Culann, et, pour réparation, il avait déclaré qu'il serait désormais le chien protecteur de Culann, d'où son nouveau nom de *Cû-Chulainn*, c'est-à-dire "Chien de Culann". Les anciennes épopées nous racontent les aventures innombrables de Cûchulainn, ses combats impitoyables, sa force prodigieuse (il pouvait tenir tête à une ou plusieurs armées), sa fureur guerrière (pour le calmer, il fallait le plonger dans une cuve d'eau froide), ses contorsions magiques, ses amours tumultueuses, ses voyages dans l'Autre Monde où des fées, tombées amoureuses de lui, l'entraînaient, et sa mort tragique provoquée par la transgression en chaîne de tous les interdits magiques qui le liaient.

Le roi Conchobar, lui aussi, est le héros de nombreuses histoires. L'une d'elles est très célèbre. Conchobar s'était réservé une jeune fille, Deirdé, qu'il avait fait élever contre l'avis de son druide, lequel avait prophétisé qu'elle serait cause de grands malheurs. Or Deirdré tomba amoureuse du beau Noisé, et, par une incantation magique, obligea celui-ci à l'enlever. Conchobar tua Noisé par traîtrise et obligea Deirdré à vivre avec lui. Mais celle-ci, inconsolable de la perte de son amant, se tua en se jetant la tête contre un rocher. Cette *Deirdré des Douleurs*, pour prendre le titre d'une pièce du dramaturge J. Synge, est bien à l'image de l'Irlande meurtrie et désespérée. Mais comme la *banshee* (femme-fée) des croyances populaires, l'ombre de Deirdré est aussi le symbole d'une Irlande qui, courbée sous le chagrin, continue à vivre dans tous les cœurs...

Voilà ce que disent les ruines d'Emain Macha. Et le vent souffle toujours sur les tertres d'Irlande, ranimant les veilles légendes : celles-ci ne sont pas près de mourir...



Île d'Arz

(Bretagne, Morbihan)

Le nom d'Arz est celui de l'ours. La plupart des îles du golfe du Morbihan portent des noms d'animaux (île d'Hur, "île de la Truie", Garvinis, "île de la Chèvre", Er Gazek, "la Jument", etc.). L'île d'Ars est, avec l'île aux Moines (Izenach), l'une des deux îles du golfe du Morbihan formant une commune et une paroisse à part entière. Arz est plus sauvage et plus secrète que sa voisine l'île aux Moines, un peu trop livrée à l'exploitation touristique. Elle a 3,5 km de long sur 1 km de large, et contient certains vestiges préhistoriques qui, pour être moins importants que ceux de l'île aux Moines, n'en sont pas moins significatifs de la densité de population qui a toujours été celle du Morbihan, même aux époques les plus lointaines. L'île d'Arz, comme l'île aux Moines, eut à subir de nombreuses destructions de la part des Normands. A partir du XIe siècle, elle fut relevée, mais aussi exploitée dans tous les sens du terme par le prieuré de l'île aux Moines, prieuré dépendant, depuis l'époque du roi Érispoë, de l'abbaye Saint-Sauveur de Redon. Il reste de cette époque quelques vestiges romans dans l'église Notre-Dame, construite sur l'emplacement de l'établissement monastique, avec quelques arcades et des chapiteaux sculptés d'animaux fantastiques.

De ces temps lointains, il reste également des légendes. L'une d'elles raconte comment Arz fut séparée un jour des Moines, alors

qu'auparavant elles ne formaient qu'une seule île. Un jeune seigneur de la plus riche famille d'Arz aimait la dernière-née d'une misérable famille de pêcheurs et de "traîne-la-grève", aux confins les plus désolés des Moines. Les parents du garçon, pour mettre fin à l'idylle, le firent enfermer dans un couvent. Mais comme les chants plaintifs de la belle éplorée, qui venait toutes les nuits sous les fenêtres de son ami, faisaient trembler – et rêver – la communauté monastique, l'abbé supplia le Seigneur d'intervenir. Alors se déchaîna une vague gigantesque qui coupa l'île d'Arz de l'île aux Moines, engloutissant du même coup l'infortunée jeune fille. Les moines purent dormir en paix sans danger d'être tentés. Et l'on apprit par la même occasion aux petites pauvresses le risque qu'elles couraient en faisant les yeux doux à un noble.

D'autres traditions remontent le temps et vont bien au-delà du christianisme. Là, on aborde le domaine des croyances les plus profondes de l'esprit occidental : il s'agit bel et bien d'une doctrine métaphysique, même si elle s'appuie sur le support de la fable. En effet, on raconte à l'île d'Arz que, la nuit, on voit des vaisseaux de haut bord montés par des hommes et des chiens de taille gigantesque. Ces hommes sont des réprouvés dont la vie a été souillée par des crimes horribles. Les chiens sont des démons qui les gardent et les torturent (thème de Cerbère). Sans cesse, les vaisseaux sillonnent les flots, passant d'une mer à l'autre (du Mor-Bihan "petit mer", au Mor-Braz, "grande mer, océan"), sans entrer dans les ports (thème du Vaisseau fantôme), et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas qu'un autre navire les aborde, car l'équipage serait enlevé et disparaîtrait sans laisser de trace. Les commandements, à bord de ces bateaux maudits, se font au moyen de conques marins dont le bruit strident s'entend à des milles à la ronde. Il est donc facile de ne pas se laisser surprendre.

Une autre tradition prétend qu'il y a, au large d'Arz, un bateau qui a une voile noire, le bateau de la Mort *(Bag er marù).* Il transporte les âmes des trépassés et les mène dans une grande lande. Dans le bateau, il y a deux hommes qui enferment dans une coque de noix

les âmes de ceux qui se sont perdus en mer, et les conduisent dans cette grande lande. Mais une partie des morts va plus loin, jusque dans l'île des Désolés *(Inézenen dud Dizolet)*... Le mauvais temps ne tombe jamais sur ce bateau, mais personne ne le voit sur la mer. Souvent, l'âme s'en va du bateau sous la forme d'une flamme ou d'une colombe, selon qu'elle va au Purgatoire ou qu'elle est sauvée. Celle qui est noire comme un corbeau va en Enfer, elle est damnée. Quant aux deux hommes de l'équipage, ce sont deux morts, ils sont heureux, car Dieu leur a donné le pouvoir de réussir en toute chose. Il s'agit là d'une version maritime de la légende terrienne du Char de l'Ankou.

Mais ce qui est très étrange, c'est que cette tradition rappelle exactement celle qu'a rapportée au VIe siècle l'écrivain byzantin Procope, lequel raconte que sur cette côte armoricaine, certains pêcheurs sont réveillés la nuit par des voix mystérieuses qui leur ordonnent de monter sur des bateaux ancrés dans le voisinage. Ces bateaux sont vides, mais ils sont pourtant si chargés des âmes des morts qu'ils affleurent à peine. En moins d'une heure, les pêcheurs achèvent une navigation qui devrait durer une journée entière et abordent à l'île des Bretons (la Grande-Bretagne). Ils n'y voient personne, ni pendant le voyage ni au cours du débarquement, mais ils entendent une voix qui compte les passagers. S'il se trouve quelques femmes dans ces barques, la voix révèle le nom des maris qu'elles ont eus. Cette étrange histoire des "barques de nuit" est tout à fait conforme à l'idée celtique que l'Autre Monde se trouve à l'ouest du monde, là où le soleil disparaît dans la mer pour renaître ailleurs le lendemain matin. Ce qui est étonnant, c'est de retrouver à l'île d'Arz, d'une façon aussi nette, des traditions qui remontent à la plus lointaine préhistoire, d'autant plus que cette île est enfermée dans une mer intérieure, le golfe du Morbihan. Il est vrai que, traditionnellement, les habitants de l'île d'Arz et ceux de l'île aux Moines sont des marins.

Il y a d'autres légendes tout aussi curieuses. Ce que l'on prend parfois pour le bruit de la mer, raconte-t-on, ce sont souvent les cris

de douleur des âmes des noyés qui ne peuvent trouver de repos. Ce sont les "crieurs" (*Krierien*). Parfois, ils s'incarnent sous forme d'oiseaux, à bord des navires où s'est écoulée une partie de leur existence. Et ils essaient de se faire reconnaître. Et sur l'île d'Arz, le "gardien de la côte" *(Bugul en Od)* est un esprit de la mer. La nuit, on l'entend calfater des bateaux arrivés on ne sait d'où, et qui disparaissent aux premiers rayons de la lune, comme si une trappe immense s'ouvrait pour les engloutir. Parfois, il coupe les amarres, lève l'ancre des navires, pousse les autres sur les récifs et crie à ceux qui s'attardent sur le rivage d'embarquer. Quiconque lui obéit est impitoyablement noyé. L'île d'Arz est un monde à part, une monde clos, enfermé dans une "petite mer", et pourtant ouvert sur le monde étrange et mystérieux des navigations celtiques vers l'Au-delà.



La Fontaine de Barenton

(Bretagne, Paimpont, Ille-et-Vilaine)

Brocéliande est le nom qu'on donne actuellement à cette forêt, ou plutôt à cette suite d'espaces boisés échappés par miracle à la hache des défricheurs entre la rivière appelée Meu, affluent direct de la Vilaine et celle appelée Yvel, au centre de la Bretagne armoricaine, affluent de l'Oust, sur un territoire partagé entre les départements d'Ille-et-Vilaine et du Morbihan. Il y a cinquante ans, on parlait surtout de la Forêt de Paimpont et seuls les passionnés de légendes médiévales connaissaient le nom de Brocéliande, terme évocateur de paysages féeriques et qui faisait surgir de la mémoire collective d'étranges résonnances. En fait, ce nom de Brocéliande, au Moyen Âge *Brécilien* ou *Bréchéliant*, reste inexpliqué (peut-être «le Pays de l'Autre Monde» ?), mais il est à lui seul le symbole de toute une tradition celtique transmise de siècle en siècle par les auteurs de ce qu'on appelle les romans arthuriens ou de la Table Ronde. Et ce n'est pas sans raison que Raoul II de Gaël, seigneur des lieux, compagnon d'armes de Guillaume le Conquérant lors de la bataille d'Hastings et de la conquête de l'Angleterre en 1066, a voulu implanter dans ses domaines les légendes qu'on racontait déjà sur l'île de Bretagne à propos du roi Arthur, de Merlin l'Enchanteur

et de ce mystérieux saint Graal à la quête duquel s'étaient lancés tant de chevaliers errants (1).

Il faut dire que cette forêt de Paimpont-Brocéliande n'est qu'un des vestiges d'un massif forestier beaucoup plus important qui recouvrait autrefois une grande partie de la Bretagne intérieure, s'étendant depuis le Meu à l'est jusqu'aux monts d'Arrée à l'ouest, de la forêt de Lorges au nord jusqu'aux landes de Lanvaux au sud. Et cet ensemble forestier a pendant longtemps abrité les derniers druides, lorsqu'ils ont été pourchassés par les autorités romaines, avant de laisser la place aux moines chrétiens qui ont bien souvent bâti leurs ermitages sur les ruines des établissements druidiques. Mais peut-on dire que tout en a été changé ? Certainement pas, car les idéologies nouvelles ne font que recouvrir les anciennes, et l'essence spirituelle est toujours la même. Le culte des saints – lesquels sont innombrables dans cette péninsule armoricaine – a succédé au culte des dieux et des héros celtiques. Parfois, ils n'ont même pas changé de nom. Quand aux fontaines sacrées des Celtes, elles continuent à déverser leurs mêmes eaux guérisseuses, voire miraculeuses, mais à présent sous le patronnage des saints.

Il y a cependant des exceptions, et la célèbre Fontaine de Barenton en est une tout à fait remarquable, et contrairement à certains sites dits arthuriens qui sont des localisations récentes, des implantations en quelque sorte de légendes venues d'ailleurs, elle a conservé toute son authenticité. La tradition populaire locale à son propos en témoigne de façon indubitable.

C'est en effet une fontaine "qui bout bien qu'elle soit plus froide que le marbre", comme l'écrit Chrétien de Troyes dans *le Chevalier au Lion*, une fontaine qui fait pleuvoir, une fontaine qui guérit de la folie. Son *ébullition* avait frappé les poètes du Moyen Âge qui s'en émerveillaient et l'ont souvent décrite. Le phénomène

---

(1) Voir J. Markale, *Brocéliande et l'énigme du Graal*, Paris, éd.Pygmalion, 1988, ainsi que *Guide spirituel de la forêt de Brocéliande*, Paris, éd. du Rocher, 1996.

en lui-même n'a rien que de très naturel : ce sont des bulles de gaz qui se dégagent du fait de la décomposition des feuilles d'arbre qui s'amassent dans le fond, et ce dégagement, parfois très impressionnant, est encore plus important par grosse chaleur et temps orageux. La coutume voulait que les jeunes filles qui désiraient savoir si elles se marieraient bientôt, fissent tomber une épingle dans le bassin en disant "fontaine, souris-moi". Si la fontaine souriait, se manifestant par un fort bouillonnement, cela signifiait que le mariage désiré se ferait dans l'année.

La réputation qu'avait l'eau de Barenton de guérir de la folie, ou tout au moins de donner à ceux qui la buvait une certaine sagesse, provient de bien loin. Certes, cette eau est d'une grande pureté, c'est de l'eau *vivante*, vibrant au rythme de la rencontre des énergies telluriques souterraines et des rayons cosmiques. C'est donc une eau bienfaisante, rééquilibrante, régénératrice, dont la réputation se retrouve dans le nom du village le plus proche, *Folle Pensée*, forme altérée d'un ancien *Fol-Pansit*, c'est à dire "qui soigne le fou". Si la fontaine avait été christianisée, elle aurait certainement été placée sous le vocable de saint Mathurin, le guérisseur de folie, mais on en est resté au stade pré-chrétien ici, et on a préféré en faire la Fontaine de Merlin, intégrant en ce lieu la légende bretonne insulaire du prophète-enchanteur devenu fou au cours d'une bataille et guéri de sa folie en buvant l'eau d'une fontaine (1).

Mais ce qui est le plus étrange, et sans doute le plus spécifiquement celtique, c'est la fonction prêtée à la fontaine de Barenton de *faire pleuvoir* sous certaines conditions, lesquelles ont été fort bien définies par le passé et sont les éléments d'un rituel magique qui n'a jamais été oublié. Dès le XII[e] siècle, des auteurs comme Robert Wace et Chrétien de Troyes, ainsi que le conteur anonyme gallois d'*Owein, ou la Dame de la Fontaine*, en ont fait une description détaillée et concordante : quand on puise de l'eau dans le bassin

(1) Sur cette implantation du personnage de Merlin auprès de la fontaine de Barenton, voir J. Markale, *Merlin l'Enchanteur*, Paris, Albin Michel, 1992.

de la fontaine et qu'on verse cette eau sur le perron qui le surmonte, on déclenche immédiatement un violent orage qui ravage les feuilles de tous les arbres aux alentours. Après quoi, le ciel redevient pur et des oiseaux se rassemblent sur un pin pour y chanter merveilleusement. C'était assurément, déjà à cette époque, une tradition populaire locale solidement établie et non pas une invention littéraire. Et ce qui est encore plus étrange, c'est qu'au XV[e] siècle, grâce à un document on ne peut plus sérieux, *les Usements de la forêt de Brécilien*, écrits pour Guy XIV de Laval-Montfort, propriétaire de la forêt, on apprend que celui-ci se réservait le droit exclusif d'opérer ce rituel lors des périodes de sécheresse, quand le besoin de pluie se faisait sentir sur ses domaines. Ce rituel se révélait en effet dangereux car, si l'on en croit la description de Chrétien de Troyes dans son *Chevalier au Lion*, la tempête provoque d'importants dégâts dans la forêt. D'où l'apparition d'un chevalier noir, véritable gardien de la fontaine, qui vient combattre et châtier durement tout audacieux qui accomplit indûment le geste magique interdit (1).

Toutes ces traditions qui rôdent autour de la Fontaine de Barenton mettent en évidence l'importance du lieu. La fontaine se trouve aux lisières de la forêt, sur une pente exposée au nord-ouest. Il s'agit en fait d'une clairière où règne un étonnant silence. Les *Usements de la foret de Brécilien* prétendent qu'auprès de la fontaine se trouve un enclos, le "Breuil au Seigneur", où ne sont ni mouches ni bêtes venimeuses. Endroit protégé, donc, en dehors du monde, en dehors de l'espace et du temps... Et le nom même de Barenton incite à la réflexion : il s'agit en effet d'une déformation récente d'un ancien Belenton, appellation qui apparaît dans les textes du XII[e] siècle. Or *Belenton* est la contraction d'un toponyme gaulois *Bel-Nemeton*, ce qui signifie "clairière sacrée de Bel", ce Bel étant lui-même une abréviation de *Belenos*, "brillant", qualificatif donné à

(1) On pourra lire le récit de cette légende, synthèse entre le texte de Chrétien de Troyes et celui de l'auteur anonyme gallois dans le chapitre *la Dame de la Fontaine* du quatrième volume du *Cycle du Graal*, de J. Markale, intitulé *la Fée Morgane*.

une divinité lumineuse quelle qu'elle soit, mais surtout Lug le Multiple-Artisan, que Jules César assimile au Mercure romain.

De toute évidence, la clairière de Barenton, au milieu de laquelle surgissent des entrailles de la terre les eaux merveilleuses de la fontaine, est un *nemeton*, un sanctuaire non bâti comme il était de règle chez les Gaulois, isolé au milieu des forêts, à l'écart de tout, endroit symbolique où s'opèrent les subtiles fusions entre le Ciel et la Terre, entre la Lumière et l'Ombre, entre le Masculin et le Féminin. Dans le mot *nemeton*, il y a *nemed* qui veut dire "sacré", "céleste", "divin". Il n'est donc pas étonnant qu'on ait fait de cette clairière un lieu que hantait l'enchanteur Merlin, synthèse parfaitement incarnée du paganisme et du christianisme, du noir et du blanc, de l'ombre et de la lumière. Car Merlin est *au milieu*, sous l'arbre qu'on appelle *Axis Mundi* et c'est de là qu'il répercute sur les humains le message qu'il reçoit de Dieu et dont il est le dépositaire sacerdotal.

Mais Merlin, quel que soit le personnage réel qui se cache sous ce nom français, en fait un diminutif de "merle" qui insiste sur le côté *persifleur* de celui qu'on a souvent mal compris – ou mal accepté – parce qu'il est la mauvaise conscience d'une société occidentale, comme l'était Diogène le Cynique au milieu des graves citoyens d'Athènes, nous démontre par sa présence furtive à Barenton que la frontière entre le visible et l'invisible n'est qu'une barrière futile que notre logique s'acharne à dresser entre deux évidences fondamentales. Encore une fois, disons-le clairement : ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et, s'il faut en croire la *Genèse*, l'être humain, créé à l'image de Dieu, médium absolu entre le communicable et l'incommunicable, entre le fini et l'infini, a pour fonction de continuer la création et de la conduire à sa perfection. C'est le message lancé au monde par ce Merlin aussi souvent caricaturé que par trop pris au sérieux, et qui n'est que le bouffon chargé de provoquer son seigneur et maître en le mettant en face de ses faiblesses.

Dieu créateur s'est retiré du monde en nous laissant le soin d'achever la création. Merlin, à Barenton comme ailleurs, puisqu'il est doué du don d'ubiquité, est devenu le démiurge qui s'abreuve à la fontaine et génère sur la terre une nouvelle cohorte d'anges aux ailes noires et blanches, celles de l'ambiguïté, de l'ambivalence, d'une bisexualité qui prend sa source dans l'androgynat primordial, celui de l'Adam, le Glébeux des origines, à la fois mâle et femelle, selon le témoignage biblique que personne ne peut mettre en doute parce qu'il est d'une logique implacable. Lorsque les Romains de la période archaïque s'adressaient à la divinité, ils ajoutaient *sive mas sive female*, "que tu sois mâle ou femelle", refusant d'avance le phallocratisme des religions prétendument monothéistes. Était-ce de la prudence ou une constatation ? Nul ne peut répondre à cette question, mais il est bien certain que la question elle-même est dérangeante.

Chez tous les peuples celtes, il y a eu, d'après ce qu'on peut en savoir, un refus total non seulement de la culpabilité de l'individu, lequel n'est aucunement responsable des erreurs de ses ancêtres Adam et Ève, mais encore de toute notion manichéenne du Bien et du Mal, pur produit d'une Morale qui, au lieu d'ouvrir des chemins vers une perfection de l'être, se borne à établir des murailles aberrantes au milieu des groupes humains pour mieux les dominer et leur faire accepter l'inacceptable, c'est-à-dire à en faire des esclaves condamnés à obéir sous prétexte que "c'est comme ça" et que "ça ne peut pas être autrement". C'est oublier que les interdits ne valent que par leur signification.

Il y a certes un interdit majeur à Barenton, celui de ne pas déranger l'ordre établi sans en avoir reçu mission par des puissances supérieures. Dans la légende du *Chevalier au Lion*, Calogrenant (que le texte gallois nomme Kynon) transgresse l'interdit, mais est vaincu par le gardien de la fontaine. C'est qu'il n'était pas capable d'assumer cette transgression, toujours dangereuse, toujours lourde de conséquences. Par contre, lorsqueYvain (Owein), le fils du roi Uryen, verse de l'eau sur le perron et déclenche ainsi la tempête, il

résiste au gardien, le poursuit, le tue et, en définitive, épouse la veuve de celui-ci et devient à son tour gardien de la fontaine, régénérant ainsi par son action et le meurtre symbolique qu'il commet, la fonction sacerdotale que son prédécesseur n'était pas digne d'assumer. Mais, pour en arriver là, il a fallu une transgression.

Toute transgression est un défi, mais avant tout un dépassement de soi-même. Seuls les rois et les prêtres, autrefois, pouvaient transgresser les interdits parce qu'ils étaient les seuls à pouvoir supporter le poids de cette transgression : ils étaient en effet *armés* pour résister au terrible choc en retour auquel s'expose un néophyte imprudent. Le dépassement est une prise de conscience que tout être humain est capable d'aller au-delà des frontières qui lui sont normalement dressées autour de lui. Si Dieu nous a créés à son image, c'est que nous sommes investis nous-mêmes du pouvoir de créer. Or, depuis bien longtemps, l'être humain s'est incliné devant une sorte de fatalité qu'il s'est inventée, sans doute par paresse ou par crainte afin de fuir des responsabilités qui l'écrasent. On a donc décrété que le septième jour de la semaine, quand Dieu se repose de sa création, les êtres humains devaient eux aussi se reposer par imitation servile du Créateur. Or, le texte de la *Genèse* est on ne peut plus précis : Dieu nous a fait à son image. Donc, il nous a faits créateurs. Et au lieu de continuer la création divine, l'être humain a abandonné tout désir de parachever l'œuvre commencée, de conduire à son terme un univers qui, si on croit à la bonté infinie de Dieu, ne peut être que beau, bon et harmonieux. Mais l'histoire de l'humanité nous enseigne que l'être humain, prisonnier d'un langage pris à la lettre, a fait tout le contraire de ce qu'il devait accomplir.

C'est à une nouvelle prise de conscience que nous invitent la fontaine et la clairière de Barenton. L'eau bout bien qu'elle soit plus froide que le marbre ? Dépassons l'antinomie des mots. Si l'on verse l'eau sur le perron, on déchaîne les tempêtes ? Les tempêtes sont toujours régénératrices, toujours bénéfiques, parce qu'en détruisant ce qui est en voie de décomposition, en faisant pourrir définitive-

ment, c'est à dire métamorphoser, un passé révolu, elles font surgir d'une terre éternellement vierge des mondes nouveaux, toujours plus surprenants parce que inattendus.

Le soir, quand le soleil bascule derrière l'horizon, vers l'ouest, du côté de la mer toujours présente bien qu'invisible derrière les crêtes qui s'accumulent au-delà du regard, la clairière de Barenton brille d'une lumière qui pénètre au plus profond des êtres et réveille en eux les échos du Paradis perdu. Ce n'est pas l'angoisse de voir disparaître un astre mourant qui renaîtra le lendemain matin après un mystérieux périple en deçà du fleuve Océan. Ce n'est pas l'angoisse de la mort, car la mort, comme le disait un druide au poète hispano-latin Lucain, "n'est que le milieu d'une longue vie". Ce n'est pas l'angoisse qu'a ressentie un Gérard de Nerval dans son délire, quand il voyait le ciel s'effondrer et la terre ballottée dans les éthers infinis comme un grain de poussière qu'une chiquenaude projette dans une éternité béante. Ce n'est pas le vertige qui saisit le navigateur lorsque d'abominables creux invitent son bateau à s'engloutir sous les flots. Ce n'est pas non plus la peur de la nuit qui va dévorer le monde, car on sait que la nuit donne naissance à un jour nouveau, ruisselant de fraîcheur et de lumière.

Car la lumière est ici toujours présente, toujours vivante, toujours plus perçante et percutante, même au fond des ténèbres les plus épaisses. C'est la lumière de l'Esprit. Dans les rayons du soleil couchant, la Fontaine de Barenton apparaît comme une matrice débordante et dégoulinante de cyprins prête à accueillir et à recueillir la petite goutte de sperme que déverse le Ciel en un ultime spasme d'amour et de mort.

Barenton n'est qu'un sanctuaire, bien antérieur aux Celtes, sans commune mesure avec les fontaines pieusement protégées par les saints du Christianisme, mais ce sanctuaire, ce temple au milieu d'une forêt sacrée, cet espace en dehors du temps, c'est le lieu privilégié où peuvent prendre forme les prodiges les plus fous de l'humanité. Pour tous ceux qui auraient la patience de s'asseoir sur le perron, d'écouter étrange clapotement des eaux de la fontaine qui

bout, sous les derniers rayons du soleil rouge à travers des branches d'arbres torturées par le vent, ce qui s'impose, c'est la sensation irraisonnée et irraisonnable qu'en cet endroit, cette clairière sacrée, tout est possible. C'est peut-être ici que Chateaubriand s'est découvert "la puissance de créer des mondes".



La Butte aux Tombes

(Bretagne, Néant-sur-Yvel et Tréhorenteuc, Morbihan)

Aux limites de la forêt de Paimpont proprement dite, entre les communes de Paimpont (Ille-et-Vilaine), d'une part, et celles de Tréhorenteuc et de Néant-sur-Yvel (Morbihan), d'autre part, s'étend un vaste plateau schisteux où se dressent des petits bois de pins rabougris au milieu de champs d'ajoncs et de quelques terres défrichées et vouées depuis peu à la culture naturelle du blé noir, autrement dit le "sarrasin". La petite route qui relie Néant à Paimpont y croise celle qui unit Tréhorenteuc à Mauron, non loin du village du Pertuis-Nanti qui, en Ille-et-Vilaine, prolonge le nom de Néant et, par conséquent, la sacralisation des lieux. Il s'agit en effet de ce qu'on appelle traditionnellement la "Butte aux Tombes".

Cette appellation n'est pas gratuite, car on peut découvrir sur ce plateau de nombreuses mottes de terre qui, à première vue, paraissent des excroissances du terrain, mais qui se révèlent à l'analyse être des tertres artificiels datant de l'âge du Fer. Ce sont donc des *tumuli* celtiques, et l'un d'eux affecte la forme ronde caractéristique de ce que les archéologues anglo-saxons nomment les *round-barrows.* Ce sont évidemment des tombeaux, mais on n'y trouverait ni ossements ni mobilier funéraire comme dans les tertres mégalithiques ou ceux de l'âge du Bronze : ce genre de sépulture utilise l'incinération, et il faut se résoudre à admettre que les cendres des

défunts – et de leurs objets personnels – ont été mélangées à de la terre de façon à former de petits *tumuli* qui ne devaient pas facilement être repérables, même à l'époque. Tout au plus peut-on signaler, vraisemblablement tombé du sommet d'un *tumulus,* une sorte de petit menhir, ou plutôt une stèle en quartzite blanc, qui devait constituer un pilier funéraire indicateur de la présence d'une nécropole. Visiblement, ce plateau a dû être un lieu consacré aux défunts dès la plus haute antiquité. A l'écart des habitations, mais dans un lieu exposé aux rayonnements du soleil, c'était l'endroit symbolique idéal pour y faire reposer les morts dans l'espoir de leur renaissance. C'est ici un point de rencontre entre les énergies cosmiques venues d'ailleurs, c'est-à-dire de l'univers extérieur, et les énergies telluriques surgies du centre de la terre : c'était donc un lieu de transition, de passage, entre le monde des apparences et le monde des réalités supérieures, un lieu de *transmutation.* Les populations de la Préhistoire, pas plus d'ailleurs que celles de la proto-histoire, de l'Antiquité classique ou du premier âge du Christianisme n'ont jamais enterré leurs défunts au hasard : elles ont toujours choisi les sites qui semblaient conformes à leurs spéculations métaphysiques ou simplement à leurs convictions religieuses. Un seul regard sur cette Butte aux Tombes suffit pour s'en persuader.

Cela, un homme du XIXe siècle en a eu conscience, le docteur Alphonse Guérin, grand savant de son époque, inventeur du pansement ouaté, mais malheureusement détracteur intransigeant de Pasteur. Il est né à Ploërmel en 1815 et garda toujours un amour profond pour le pays de Brocéliande dont il fut, à maintes occasions, le bienfaiteur. Déplorant que les landes qui entouraient la forêt fussent incultes et encombrées d'ajoncs, il eut l'idée d'y faire planter des pins maritimes, et c'est depuis lors que cette Butte aux Tombes s'est couverte de pinèdes. C'était en soi une fort bonne idée, mais on peut se permettre de la critiquer aujourd'hui : car les résineux accentuent l'acidité naturelle des sols et, de plus, constituent un combustible idéal pour les incendies de landes qui se font actuellement de plus en plus fréquents. Cependant, Alphonse Guérin,

mort en 1895, a tenu à se faire enterrer avec son épouse sur cette Butte aux Tombes qu'il aimait tant. Ainsi, sur ce plateau battu par les vents, qui fut un vaste enclos funéraire depuis la lointaine préhistoire, le docteur Guérin renouait avec la tradition, et son tombeau de granit se dresse au milieu des ajoncs, des genêts et des bruyères, dans la solitude des landes, comme le tombeau de Chateaubriand sur l'îlot du Grand-Bé, face à Saint-Malo, témoignage d'un certain orgueil, certes, mais aussi d'une farouche grandeur d'âme.

Il est impossible, sur cette Butte aux Tombes, de rester insensible à cette présence invisible d'un Autre Monde toujours prêt à s'entrouvrir. L'atmosphère n'est pas sinistre, elle est seulement mélancolique sous les nuages qui viennent parfois engloutir le soleil, lorsque les oiseaux frôlent les pins rabougris qui tentent de survivre. Là aussi, c'est le Gaste Pays des récits du Graal et de la Table Ronde. On se sent ici sur les frontières du réel, dans ces régions mystérieuses où l'on peut à tout instant basculer de l'autre côté de l'immense miroir de l'horizon. Est-ce l'esprit de Merlin qui guide les âmes errantes à travers les landes ? Dans ce cas, la féerique île d'Avalon n'est pas loin.

Á peu de distance du croisement des routes de Mauron à Tréhorenteuc et de Paimpont à Néant, se trouve un étrange monument dont on connaissait depuis longtemps l'existence, mais qui n'a été que récemment débarrassé de la terre et des végétaux qui le recouvraient totalement : le]ardin des Moines. Il s'agit de trois enceintes mégalithiques rectangulaires contiguës, orientées dans le sens est-ouest, formées par de gros blocs de quartzite et de schiste, comme des menhirs, le tout encadré par des sortes de bas-côtés aux limites également marquées par des blocs. Cette construction, car c'en est une, peut-être da.ée de la fin du Néolithique ou du début de l'Âge du Bronze, c'est-à-dire vers 2 000 avant notre ère. Était-ce un monument à usage funéraire ? Probablement, mais la disposition des lieux laisse entrevoir que c'était avant tout un sanctuaire. L'enceinte de l'est, qui est la plus longue et la mieux dégagée, pro-

voque une impression étrange, comme s'il s'agissait d'une sorte de nef d'église séparée du chœur, lui-même séparé d'une abside. Cette impression est renforcée par la présence de bas-côtés. Visiblement, il s'agit d'un temple, et si on exclut toute connotation chrétienne, l'appellation populaire de "Jardin des Moines" peut paraître bien paradoxale en cet endroit où il n'y a jamais eu de monastère. Peut-être est-ce le souvenir des moines du prieuré de Barenton ? Ce n'est pas impossible, car la légende locale prétend qu'autrefois des moines qui résidaient non loin de là furent punis pour avoir mené une vie dissolue et, par la colère de Dieu, changés en blocs de pierre.

Il ne faudrait cependant pas oublier que le Jardin des Moines se trouve en plein cœur de la Butte aux Tombes, lieu consacré aux défunts depuis des temps immémoriaux. Or dans la mémoire populaire, tout ce qui concerne la vie religieuse avant le Christianisme est attribué aux druides. Les moines dont il s'agit ici recouvrent sans aucun doute, sinon les druides de l'époque celtique, du moins les prêtres de l'Âge du Bronze et du Néolithique. Même si, pendant tout le Moyen Âge, l'Église s'est efforcée de faire disparaître le plus de prestiges païens pour éviter ce qu'elle appelait de vaines superstitions, elle n'a jamais pu éradiquer le respect que manifestaient les populations rurales envers les mystérieux monuments qui parsemaient les landes et les forêts. Cette peur du sacré, bien connue à toutes les époques, les a non seulement fait conserver ce genre de monuments, mais également rêver, avec parfois beaucoup de mélancolie, sur les rituels qui étaient censés s'y dérouler. On sait par exemple que certains menhirs étaient l'objet d'un culte populaire discret – et nocturne – malgré les innombrables anathèmes du clergé. Les femmes qui désiraient avoir un enfant venaient se frotter le ventre contre les menhirs demeurés debout et même "glisser" jusqu'à *l'écorchade.* Les jambes ouvertes, sur ceux qui étaient inclinés. Les exemples de cette sorte ne manquent pas et tous les témoignages montrent que ces habitudes se sont prolongées jusqu'au début du XXe siècle, si tant est qu'elles n'aient pas cessé de nos jours.

Mais ici, les pierres ne se prêtent pas aux "écorchades", notamment les blocs de quartzite, qui n'ont guère plus d'un mètre de hauteur au-dessus du sol ancien. Ce qui est étrange, c'est ce mélange de quartzite et de schiste. Les blocs de schiste ont été prélevés à l'endroit même ou aux environs immédiats, mais ceux en quartzite proviennent d'un filon situé à plus de deux kilomètres dans le vallon de Tréhorenteuc. Incontestablement, ce mélange a été voulu parce qu'il correspondait soit à une signification symbolique, soit parce que les constructeurs savaient que les pierres ont une résonance selon leur nature et qu'il fallait atteindre en cet endroit un certain degré vibratoire. On ne sait rien de la religion des bâtisseurs de mégalithes, mais on peut être assuré que ces peuples avaient une connaissance approfondie des rapports subtils de l'être humain avec son environnement, en particulier avec la nature minérale. Sinon, ils ne se seraient pas donné tant de peine et n'auraient pas manifesté autant d'ingéniosité dans la construction des menhirs, des dolmens et autres monuments, tous d'ailleurs situés dans des endroits qui devaient avoir une certaine *aura* mythique ou spirituelle.

On peut penser que le Jardin des Moines était un tombeau collectif en rapport avec les nombreux *tumuli* qui parsèment la Butte aux Tombes, mais une hypothèse peut être formulée à ce sujet. En effet, le soin apporté à l'architecture du monument, connoté avec l'appellation elle-même, fait penser à un cimetière collectif réservé à la classe sacerdotale : c'était peut-être des prêtres qui étaient inhumés dans le Jardin des Moines. Cela justifierait d'ailleurs que le caractère proprement funéraire se soit doublé d'un caractère liturgique : c'est souvent sur le tombeau des martyrs et des saints que se sont érigés les premiers sanctuaires chrétiens, et il est évident qu'on ne faisait que reprendre là une coutume bien plus ancienne, bien établie chez des peuples qui croyaient incontestablement à la survie de l'âme après la mort et à une autre vie dans un autre monde. Les traditions concernant les monuments mégalithiques sont toutes axées sur ce thème fondamental et les épopées mythologiques des anciens Celtes constituent à cet égard des preuves irréfutables : les

monuments mégalithiques étaient des "portes de l'Autre Monde". Dans ces conditions, comment n'y aurait-il pas eu, en ces lieux privilégiés, des cérémonies en l'honneur des ancêtres et des dieux, quels que fussent ceux-ci ? En Irlande, un cairn mégalithique est un *sidh,* mot gaélique qui signifie "paix", mais qui finit par désigner l'Autre Monde, souterrain et invisible, dans lequel les vivants peuvent pénétrer en certaines occasions, notamment lors de la grande fête celtique de *Samain,* le 1er novembre, "quand les tertres sont ouverts", pour reprendre une expression courante dans les récits irlandais (1).

Précisément, en plus de la légende des moines maudits transformés en pierres, une autre tradition locale raconte qu'il s'agit de chasseurs qui ont été ainsi changés en blocs de pierre parce qu'ils avaient commis les pires horreurs pendant la fête de la Toussaint. On ne dit pas quelles étaient ces horreurs, mais on peut imaginer qu'elles consistaient surtout à manquer de respect envers les morts, autrement dit envers les êtres qui sont dans l'Autre Monde. La datation calendaire de cette légende à la Toussaint, fête héritée du druidisme n'est pas un hasard, et de nombreux contes populaires, en Bretagne et ailleurs, insistent sur le caractère sacré de cette fête, "communion de tous les saints", mais aussi rencontre fraternelle et intemporelle entre ceux qui ont été, ceux qui sont et ceux qui seront, cela dans un éternel présent qui est l'abolition du temps.

C'est le sens profond de la "Nuit de *Samain*" des Celtes du temps des druides : cette nuit-là équivaut à l'éternité. Le Jardin des Moines constitue un lieu idéal pour méditer sur cette notion métaphysique et ces pierres, surgies du plus lointain passé, se dressent toujours vers le ciel pour rappeler que le divin n'est jamais l'esclave du temps. Le Jardin des Moines est peut-être une des portes qui s'ouvrent vers la merveilleuse île d'Avalon, où règne la fée Morgane, en un pays qui ne connaît ni souffrance, ni maladie, ni vieillesse, ni mort, là où Arthur, en dormition, attend le jour où il pourra revenir sur cette terre pour y instaurer cette société fraternelle dont rêvent tous les hommes de bonne volonté.

(1) Voir J. Markale, *Dolmens et Menhirs,* Paris, Payot, 1994.

Le Camp des Rois

(Bretagne, Mohon, Morbihan)

Le territoire de Mohon, situé le long de la rivière du Ninian, aux lisières de la forêt de Lanouée, doit être considéré comme un prolongement obligatoire du pays de Brocéliande, bien qu'il appartienne à l'ancienne seigneurie de Porhoët, dont l'un des titres, Guéthenoc, fonda la ville de Josselin et devint l'ancêtre de la célèbre famille des Rohan. Il faut dire que le Porhoët a eu des contours très indécis et qu'il est parfois très difficile de le séparer des domaines des Gaël-Montfort. En fait, le nom breton de Porhoët, transcrit en latin par *pagus trans silvan* "pays à travers la forêt", indique bien une certaine continuité géographique, mais aussi sociologique, entre la forêt de Paimpont à l'est et la forêt de Lanouée à l'ouest. Il s'agit du même massif forestier dont le centre a été défriché très tôt et modelé en paysage bocager. Et, quand on s'intéresse à Brocéliande, il n'est pas pensable d'ignorer le *Camp des Rois* de Mohon. D'ailleurs, le nom de Mohon paraît avoir la même origine que celui de Mauron, "la grande forteresse", et les deux communes sont traversées par la même voie romaine qui vient de Rennes, passe par Montfort-sur-Meu infléchit vers le sud-ouest pour se diriger vers Quimper (*Civitas Aquilonia*) par le promontoire de Castennec (*Sulim*) en Bieuzy-les-Eaux. Cette voie rencontre à Mohon deux autres voies romaines : celle de Coy-Yaudet, près de Lannion, à Nantes (Condevincum) en passant par Rieux, et celle de Corseul (Fanum

Martis) à Vannes. C'était donc un endroit stratégique de première importance en même temps qu'un nœud de communications à travers la péninsule.

Ce Camp des Rois, qu'on orthographie souvent *Camp des Rouets* (à cause de l'ancienne prononciation du mot "roi ", *roué*), est de toute évidence une forteresse qui remonte au très haut Moyen Âge, à l'époque de l'immigration bretonne en Armorique. C'est un ensemble fortifié de cinq hectares à l'intérieur d'une double enceinte de terre qui était autrefois munie de palissades en bois. On s'imagine toujours que l'appellation "château" recouvre seulement l'édifice médiéval classique dénommé "château fort". Or, ces châteaux forts datent tout au mieux du XII[e] siècle, et les établissements qui les ont précédés ont été des enceintes fortifiées à l'intérieur desquelles étaient bâties des maisons. La terre et parfois des pierres constituaient les remparts, mais les habitations étaient inévitablement en bois, ce qui fait qu'il est difficile actuellement d'en retrouver des vestiges. Mais ici, au Camp des Rouets, près du hameau de Bodieuc, il s'agit bien d'une immense forteresse. Les fouilles qui y ont été pratiquées sont insuffisantes pour la classer avec certitude, mais on peut affirmer que ce Camp des Rois a été une résidence royale fréquentée par des rois comme Judikaël et ses successeurs immédiats.

Mais, cette certitude étant acquise, les arguments ne manquent pas pour faire du Camp des Rouets un lieu privilégié de la légende arthurienne, en relation directe avec Brocéliande. Il est en effet possible de reconnaître ici la cité de Bénoïc, pays de naissance de Lancelot du Lac. Le premier argument est que la légende de Lancelot est d'origine incontestablement armoricaine, résultant d'un certain nombre d'événements historiques qui se sont déroulés au cours du VII[e] siècle dans la péninsule armoricaine, dans des régions qui n'étaient pas éloignées de Vannes (1). Cette légende, éla-

---

(1) Voir les différents arguments en faveur de cette thèse dans J. Markale *La tradition celtique en Bretagne armoricaine,* nouv. éd. 1984, Paris, Payot, pp. 109-132, chapitre intitulé "La saga primitive de Lancelot".

borée sur le sol armoricain, a été intégrée à la fin du XII[e] siècle dans le cycle des aventures des chevaliers de la Table Ronde, surtout grâce à Chrétien de Troyes, dans son *Chevalier de la Charrette,* les récits insulaires étant totalement muets sur ce personnage. D'ailleurs, c'est un argument majeur, Lancelot et sa parenté sont toujours considérés comme des étrangers venus de l'autre côté de la Manche par les compagnons du roi Arthur qui, eux, sont indubitablement des insulaires. Ensuite, la primitive épopée de Lancelot, conservée dans un récit allemand de la fin du XII[e] siècle, qui présente des détails très archaïques, donne au père de Lancelot l'appellation de Penn Gennewis, dans laquelle on peut reconnaître le mot breton (et gallois) *penn* "tête, chef" et *Gennewis,* une altération probable du nom breton de Vannes. *Guinet* à l'époque, devenu maintenant *Gwened,* et provenant de toute façon du nom du peuple des *Veneti.*

Or si le territoire de Mohon se trouve dans l'ancien diocèse de Saint-Malo, c'est-à-dire à l'intérieur de la "cité" des Curiosolites, il est au point de contact avec l'ancien diocèse de Vannes, autrement dit le pays des Vénètes, au sud de l'Oust. Quant au père de Lancelot, Penn Genewis dans la version allemande du XII[e] siècle, il est devenu Ban de Bénoïc dans la version en prose du XIII[e] siècle, attribuée – faussement – à Gautier Map, mais il a cependant gardé l'aspect d'un petit chef breton en butte aux intrigues de ses voisins et aux révoltes de ses propres subordonnés. Dans la version allemande, il est un tyran, dans la version française une victime, mais le résultat est le même : il doit s'enfuir de chez lui et se retrouve dans une grande forêt au centre de la Bretagne. C'est là. auprès d'un étang, qu'il va mourir, et que son fils, le futur Lancelot, sera ravi par une "fée des eaux", c'est-à-dire Viviane, la Dame du Lac (voir *Comper).* Il est intéressant de constater qu'au VII[e] siècle, dans la péninsule armoricaine. il y eut de nombreuses guerres civiles mettant en cause des tyrans, que des abbés-évêques. comme saint Samson de Dol, tentèrent de maîtriser et de calmer.

Ces révoltes, ces luttes de factions rivales, on en trouve évidemment l'écho dans la mission probablement authentique de

Mewen (le futur saint Méen), envoyé par saint Samson auprès du roi de Vannes (voir *Gaël*). Mais il ne faudrait pas oublier non plus les rapports houleux qu'entretenaient alors les Bretons et les Francs et dont l'histoire réelle de Judikaël rend compte. Les Francs et les Bretons s'attaquaient mutuellement sur leurs frontières et Judikaël eut bien du mal à persuader le "bon" roi Dagobert d'établir une paix durable entre eux. Or, dans le *Lancelot* en prose du XIIIe siècle, il est question de guerres perpétuelles et inexpiables entre le clan de Ban de Bénoïc et de son frère Bohort de Gaunes contre un certain Claudas de la Terre Déserte, un agresseur qui a établi sa domination dans des régions situées à *l'est* mais qui veut conquérir les territoires des Bretons armoricains. Il y a là beaucoup plus qu'une coïncidence, et il n'y a pas lieu de douter que la primitive légende de Lancelot surgit tout droit d'événements s'étant réellement déroulés au cours du VIIe siècle dans la péninsule armoricaine avant d'être définitivement intégrée à la grande légende arthurienne.

Mais une légende ne peut se développer et s'étendre qu'à partir d'un lieu fondamental qui en constitue le noyau. L'épopée arthurienne, c'est une chose maintenant incontestable, a comme base de diffusion la forteresse de Tintagel dans le Cornwall britannique. Où se trouve donc le noyau de la légende de Lancelot ? On peut, en analysant les textes, raisonnablement placer le pays de Lancelot, c'est-à-dire Bénoïc, du côté de Redon, dans les marais de l'Oust et de la Vilaine, ou plus au nord-ouest, non loin de l'Oust, mais à proximité d'une rivière inondant souvent les parages. C'est le cas du Camp des Rois, qui a le mérite d'être à l'intersection de trois voies de communication, et surtout celle qui va vers Corseul, d'être en relation étroite et facile avec la cité de Gaunes, domaine de Bohort, frère de Ban, qu'on peut facilement identifier avec Caulnes, dans les Côtes-d'Armor. Ainsi les possessions du "clan des Armoricains", dirigé par Lancelot et ses deux cousins Bohort et Lionel de Gaunes, s'étaleraient entre l'Oust et la Rance, entre la forêt de Lanouée et celle de Paimpont.

Il s'agit bien entendu d'une localisation de légende et non pas de réalité historique. Mais comme il est incontestable que le Camp des Rois en Mohon a été une forteresse royale, pourquoi ne pas admettre qu'on en ait fait le Bénoïc légendaire dont Lancelot est légitimement le roi ? Le site est assez vaste pour contenir ce qu'on appelait dans les récits une "ville", autrement dit un groupe de maisons résidentielles et des édifices réservés aux guerriers, des salles de réunion et des magasins. A ce compte, le Camp des Rois correspond tout à fait à la réalité des établissements politico-militaires du haut Moyen Âge, à une époque charnière où les camps romains et les forteresses celtiques de l'Âge du Fer, situés sur des hauteurs, laissaient lentement la place à des structures plus vastes et sans doute plus élaborées malgré l'usage presque exclusif du bois dans les constructions. Aux temps mérovingiens, c'est le cas pour le Camp des Rois, il n'y a jamais eu de fortifications qui fussent uniquement en pierre, à tout prendre des soubassements de pierrailles assurant une plus grande solidité aux remparts de terre surmontés de palissades.

On peut donc très logiquement faire du Camp des Rois en Mohon, la cité de Bénoïc, domaine de Lancelot du Lac, fils du roi Ban, protégé par la fée Viviane dont on peut retrouver le nom dans celui de la rivière toute proche. Il est regrettable que des fouilles plus approfondies n'aient point été entreprises en cet endroit. Mais il n'en reste pas moins vrai, lorsqu'on s'égare à l'intérieur de ces murailles de terre, qu'on peut y voir les ombres du meilleur chevalier du monde et de ses deux cousins de Gaunes. Lionel le courageux et Bohort, l'un des vainqueurs de la Quête du Graal et le dernier survivant de toute cette cohorte de guerriers aux noms prestigieux qui gravitent en Brocéliande autour du roi Arthur et de l'Enchanteur Merlin, sous les ombres protectrices de Viviane et de Morgane (1).

(1) Voir J. Markale, *Le Cycle du Graal*, tome III, "Lancelot du lac" et tome VIII, "La mort du roi Arthur".

Chartres

(France, Eure-et-Loir)

Qui ne s'est émerveillé de voir surgir à l'horizon d'une plaine qui n'en finit pas les flèches de la cathédrale de Chartres, tentant désespérément de percer les nuages à la recherche des saintes demeures célestes ? Et qui imaginerait, à l'emplacement de cette plaine parfois ruisselante de l'or des moissons, une immense forêt de chênes et de hêtres dont certaines clairières, inondées de lumière, constituaient de mystérieux sanctuaires pour nos ancêtres les Gaulois ?

Car la Beauce, c'était autrefois la forêt des Carnutes, où César, dans ses commentaires sur la guerre des Gaules, situe le rassemblement annuel de tout ce que le pays comportait de druides. C'était donc le grand sanctuaire de la Gaule, un lieu sacré où l'appartenance à telle ou telle tribu n'avait plus aucune importance : la religion des druides établissait une égalité entre tous, malgré toutes les querelles, malgré toutes les frictions, malgré toutes les rivalités. Et ce n'est certainement pas un hasard si une tradition populaire, récupérée en partie par Rabelais, fait de la forêt des Carnutes et de Chartres en particulier une étape importante du voyage – du pèlerinage, peut-être – de Gargantua vers le Mont-Saint-Michel. Gargantua, ou Gargan, n'est-il pas le nom popularisé du dieu géant que les Gaulois appelaient Teutatès et les Irlandais Dagda ?

Tout cela baigne dans une atmosphère pour le moins "païenne". Mais une autre tradition, bien moins connue, rapporte un authentique pèlerinage chrétien, celui accompli par un certain saint Chéron, personnage quelque peu mystérieux qui est fort honoré dans toute la Beauce. D'après sa légende, il était originaire de Rome et avait été envoyé en mission en Gaule. Pendant son voyage, il accomplit plusieurs miracles et, dès son arrivée à Chartres, où se trouvait déjà une petite communauté chrétienne, il guérit un paralytique, ce qui provoqua d'emblée de nombreuses conversions. Ayant décidé d'aller jusqu'à Paris, il s'arrêta sur une butte à l'est de la ville et demanda à ses compagnons de l'ensevelir en cet endroit s'il venait à mourir. Or, quelques lieues plus loin, dans un endroit appelé depuis Saint-Chéron-du-Chemin, il fut tué par des brigands. Ses disciples l'enterrèrent donc sur la butte qu'il avait choisie et qui porta le nom de Saint-Chéron. Un monastère fut édifié en cet endroit et l'on raconte que de nombreux miracles furent obtenus grâce à l'intercession du saint.

Belle et pieuse histoire... Elle a été surtout répandue à partir du IXe siècle, et elle a bien servi le clergé chartrain. Le malheur veut que tout cela résulte d'une confusion. En effet, sur le tertre dit de Saint-Chéron, " il existait en ce lieu, voisin du départ de la route se dirigeant sur Paris, un cimetière antique où purent être enterrés des chrétiens et qui devint très tôt un endroit vénéré que l'on appelait en gallo-matin *sanctus caraunus.* Lorsqu'on eut oublié la langue gauloise, ce terme cessa d'être compris et quelqu'un imagina que Caraunus était un nom d'homme..." (1) Autrement dit, le nom de Chéron dérive bien de Caraunus, mais ce n'est pas un nom propre, c'est un nom commun *dont le radical est exactement le même que celui du nom des Carnutes.*

Car l'ancien nom gallo-romain de Chartres est *Autricum.* C'est plus tard que la ville a pris le nom du peuple qui y résidait, les *Carnutes.* Or, dans ce nom, le radical est *car–* ou *carn–* qui

(1) R. Joly, *Histoire de Chartres*, Roanne, 1982, p.21B.

désigne un tertre artificiel bâti avec des pierres, donc un *cairn*, terme provenant du celtique *cars*, officiellement employé aujourd'hui en archéologie et que l'on reconnaît facilement dans le nom de Carnac. Il est probable que l'appellation *sanctus caraunus* remontait à la plus haute antiquité (1). Ainsi donc, on a la certitude que, sur l'emplacement de Chartres, à l'époque des Carnutes – et de leurs druides –, existait un tertre funéraire dans le quartier Saint-Chéron. Et, de plus, non loin de là, un autre quartier de la ville porte le nom de "Quartier des Pierres Couvertes", ce qui prouve qu'il y avait là autrefois un certain nombre de monuments mégalithiques du type dolmen. Et cela justifie une fois de plus le nom des Carnutes, ces "hommes du *cairn*". Dans ces conditions pourquoi n'en aurait-il pas été de même sur le tertre où se dresse une cathédrale dédiée à la Vierge Marie, sous le vocable très particulier de Notre-Dame de Sous Terre ?

Cette magnifique cathédrale comporte en effet une crypte, image incontestable de la matrice divine, où s'opèrent les *re-naissances* des défunts. On sait qu'il y a deux statues de la Vierge dans le sanctuaire. La plus ancienne est Notre-Dame du Pilier, et se trouve dans une chapelle à gauche du chœur. L'autre est cette célèbre Notre-Dame de Sous-Terre, et se trouve dans la crypte, face à cet étrange puits qu'on appelle le Puits des Saints Forts.

Il va sans dire que l'appellation "Notre-Dame de Sous-Terre" n'est pas étrangère à cette notoriété. Il y a là quelque chose de mystérieux et de secret, non pas tellement parce qu'on peut se livrer à de nombreux commentaires sur la possible découverte, dans une grotte, d'une statue remontant à la plus haute antiquité, mais parce

---

(1) Tout cela a été démontré par l'abbé Guy Vilette dans une étude écrite en 1975, non publiée parce que dérangeant un certain nombre de thèses officielles, mais qui est déposée au service de toponymie des Archives Nationales, aux Archives départementales d'Eure-et-Loir et à la Bibliothèque municipale de Chartres. Il faut préciser que toute fouille est désormais impossible sur la butte de Saint-Chéron, le site ayant été complètement bouleversé à la suite d'opérations immobilières.

que cette notion *souterraine* parle à l'inconscient collectif. La Vierge est le modèle et l'exemple le plus parfait de la Mère. Quoi donc de plus normal d'y associer le "souterrain", la grotte, qui est le symbole féminin et maternel le plus courant, le plus répandu, et finalement le plus concret qui soit pour rendre compte que l'humanité est fille de la Terre-Mère ?

Pourtant, tout ce qui concerne Notre-Dame de Sous-Terre se perd dans un flou artistique du plus bel effet, et les historiens, aussi bien que les théologiens, ont bien du mal à se repérer dans un labyrinthe qui, sans aucun jeu de mots, risque de rester aussi énigmatique que celui qu'on peut voir sur le pavage de la cathédrale actuelle. Si l'on a fait de Gargantua une sorte de pèlerin de la Beauce, lui qui est l'image d'une ancienne divinité celtique bien antérieure au Christianisme, il faut bien admettre que son passage à Chartres ne pouvait être dû au hasard. Et si le clergé chartrain, au cours du Moyen Âge, et même après, a fait tout ce qu'il fallait pour accréditer l'idée que Notre-Dame de Chartres n'était pas une Vierge comme les autres, qu'elle était unique et surtout qu'elle était "pré-chrétienne", c'est bien parce qu'il avait en sa possession des éléments peut-être mystérieux et secrets, mais néanmoins significatifs d'un état de fait parfaitement historique Que ces éléments aient été douteux et tout au moins suspects de paganisme, c'est incontestable. Que ces éléments "païens" aient été récupérés et transposés parce qu'on ne pouvait les extirper de la mémoire populaire ancestrale, c'est absolument hors de doute. La statue de Notre-Dame de Sous-Terre, quoi qu'on puisse en dire, quelle que soit son origine exacte, quelles que soient les motivations qui ont conduit le clergé à la magnifier, pose certains problèmes qui touchent autant l'histoire des religions et la doctrine religieuse elle-même que l'archéologie ou l'histoire proprement dite.

Pour examiner ces différents problèmes, il faut recourir aux textes, et chercher parmi ceux-ci, sinon les plus fiables (il ne peut y avoir, dans le domaine religieux, aucune fiabilité scientifique), du moins les plus anciens : ils peuvent éclairer utilement les tenants et

les aboutissants d'un culte marial qui a une réalité historique, même si cette réalité ne peut être prouvée qu'en des périodes relativement récentes.

Or c'est un document de 1389 seulement, document connu sous le titre de *Vieille Chronique,* qui nous atteste, de façon formelle, le culte rendu à Notre-Dame de Sous-Terre. Il s'agit d'un recueil de traditions concernant les origines de Chartres, écrit par un clerc anonyme, sur ordre de l'évêque d'alors, Jean Lefèvre (1). Dans le manuscrit du *Cartulaire de Chartres,* ce texte est intercalé entre une liste de miracles survenus dans la cathédrale et un obituaire. Le but de l'évêque de Chartres était de couper court aux légendes qui circulaient à cette époque et de faire en quelque sorte le point de la situation, tout au moins officiellement, et dans la plus pure orthodoxie. L'auteur prétend avoir interrogé les vieilles personnes qui lui ont dit que l'église de Chartres avait été fondée bien avant la naissance du Christ, en l'honneur d'une Vierge sur le point d'enfanter un sauveur. Ces mêmes personnes ont ajouté qu'un prince du pays, approuvant cette fondation, avait fait faire pour l'église l'image d'une Vierge tenant un enfant dans son giron, laquelle avait été placée dans un lieu secret, à côté des idoles, et vénérée aussitôt par tous les gens d'alentour, les *pontifes des idoles* présidant aux cérémonies qui se déroulaient à cet endroit. Il faut remarquer, car c'est très important, que le mot *druides* n'apparaît pas sur le manuscrit : il n'existe que sur un feuillet intercalé au XVIe siècle. Ce qui est sûr, c'est que ce manuscrit de 1389 fait état d'une dévotion mariale *antérieure au Christianisme,* et précise que cette dévotion était parallèle au culte des idoles.

Il n'est pas inutile de signaler que, quelques décennies avant la rédaction de cette *Vieille Chronique,* en 1322, les chapitres de

(1) Le titre exact est : "*Tractatum de aliquibus nobilitatem Carnotensis ecclesiae taugentibus",* c'est-à-dire "Traité de certaines choses touchant la noblesse de l'église des Carnutes". Voir M. Jusselin, *Les traditions de l'église de Chartres,* Société archéologique d'Eure-et-Loir, *Mémoires,* XV, pp. 1 et suiv., ainsi que pp. 100 et suiv.

presque toutes les églises du royaume de France avaient soutenu, devant le pape Jean XXII, les prétentions de l'église de Chartres à être la plus ancienne de toute la France. On en arrivait même à déclarer : "Attendu que la Bienheureuse Vierge, mère de Dieu, avait élu pour temple vénérable, lorsqu'elle vivait parmi les hommes, l'église de Chartres..." C'est assez incroyable quand on songe que nombre d'églises ou de monastères de l'époque se disputaient entre eux pour affirmer leur antériorité.

Il doit y avoir quelque chose de vrai dans toute cette histoire, *il doit donc y avoir autre chose.*

Il est nécessaire alors de pénétrer au cœur du problème. Jusqu'à la fin du XIXe siècle – et encore de nos jours dans certains milieux où le syncrétisme "ésotérique" fait des ravages –, on a cru, et on croit, le Druidisme lié aux monuments mégalithiques. De là l'imagerie d'Épinal où l'on voit le Druide barbu sacrifier ses victimes sur un dolmen considéré comme une table sacrificielle. L'archéologie a fait justice de ces erreurs. Mais si la tradition populaire a relié le Druidisme aux mégalithes, antérieurs d'au moins deux millénaires, c'est peut-être parce qu'il y avait entre eux un certain rapport, même vague et tout à fait secondaire. Après tout, les textes mythologiques irlandais font des tertres mégalithiques les demeures des anciens dieux : cette localisation n'est certainement pas due au hasard, et assurément, elle pose un problème qu'on ne peut esquiver en se retranchant seulement derrière des certitudes archéologiques. Après tout, certains sanctuaires romains sont devenus des églises chrétiennes, et l'on sait que la plupart des chapelles chrétiennes se trouvent à l'emplacement de lieux de culte plus anciens, aussi bien gréco-romains que celtiques ou préhistoriques. Il y a eu aussi réemploi, réutilisation de certains monuments, et les exemples ne manquent pas sur ce sujet. De plus, les religions ne meurent jamais complètement: de l'ancienne, il reste toujours des éléments de croyances ou de rituels, des habitudes acquises en quelque sorte, dans la nouvelle qui s'installe en triomphatrice. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que la religion druidique ait recueilli un certain héritage

des populations que les Celtes ont trouvé installées avant eux sur les territoires qu'ils ont occupés en Europe occidentale vers le VIIᵉ siècle avant notre ère. Ces populations autochtones, les Celtes ne les ont pas éliminées. Ils les ont assimilées, ce qui suppose qu'ils ont également assimilé des modes de vie et des modes de pensée. Et c'est cette conjonction qui a été à la base de cette communauté nouvelle qu'on appelle la civilisation celtique, dont le Druidisme était une des composantes.

Ce qui reste bien entendu à déterminer, c'est la proportion exacte de cet héritage. Mais on a vu déjà que le culte solaire, tel qu'il apparaît dans cette civilisation celtique, semble un héritage de l'Âge du Bronze : Bélénos est davantage un dieu pré-indo-européen qu'un dieu celte. Et le célèbre Kernunnos, le dieu aux cornes de cerf, symbolisant et incarnant la troisième fonction indo-européenne, celle des producteurs, ne semble pas du tout celtique : il recouvre la divinité protectrice des populations autochtones assimilées et *mises au travail* par les Celtes conquérants. Dans ces conditions, le culte de la Vierge à Chartres, s'il est indubitablement chrétien dans sa forme médiévale et dans sa forme actuelle, a très bien pu être non moins indubitablement gallo-romain, après avoir été gaulois, et *après avoir été préhistorique.* Il s'agit peut-être d'un héritage qui remonte à des millénaires et non point seulement à quelques siècles. La pierre d'achoppement de tout le problème est constituée par l'image primitive de la *Virgo Paritura* qui ne pouvait être que concrète, réaliste, figurative. Elle ne pouvait pas être gauloise. Pourquoi ne remonterait-elle pas plus loin dans le temps ? À l'époque mégalithique, il n'y avait pas d'interdit sur l'anthropomorphisme : les pétroglyphes découverts dans les dolmens, bien qu'ils puissent accuser une tendance au schématisme, sont la plupart du temps figuratifs. Dans de nombreux mégalithes du Morbihan et d'Irlande, on reconnaît même l'image d'une divinité féminine, celle que les archéologues appellent l'idole en forme d'écusson, et qui semble avoir été une représentation classique de la Déesse de la Vie et de la Mort, à la fois dispensatrice des biens terrestres et protectrice des défunts dans un

Autre Monde symbolisé par la chambre dolménique ou la grotte. Et cette image de la Déesse néolithique est parfaitement visible dans une allée couverte située non loin de Chartres, dans la vallée de l'Eure, au milieu d'un champ, sur la commune de Changé-Saint-Piat. On peut y reconnaître la même forme générale que sur les supports des Pierres Plates en Locmariaquer (Morbihan) qui sont les plus typiques du genre, ou sur le fameux pilier du Mané-er-Hroëck, toujours en Locmariaquer, où cette idole est compliquée de signes mystérieux qui indiquent nettement son caractère sacré et divin. Il n'est pas absurde de supposer que les Druides, officiant sur des tertres sacrés préhistoriques, aient assimilé cette image ancienne de la divinité féminine. Il n'est pas moins absurde de supposer qu'ils aient intégré à leurs cérémonies le culte de cette Déesse des Commencements. On en vient donc à formuler, à propos de la statue de Chartres, une autre explication, tout aussi hypothétique que les autres, parfaitement logique elle aussi, mais qui a le mérite d'établir la permanence des croyances et des cultes en certains endroits privilégiés.

Notre-Dame de Sous-Terre, dans sa forme primitive, était non pas une *statue* (que les Druides n'auraient jamais érigée), mais une pierre gravée, un *pétroglyphe* qui se trouvait sur le support d'un dolmen, ou sur une des parois d'une grotte, à l'emplacement même de la cathédrale actuelle et non loin d'un puits sacré dont l'eau passait pour être miraculeuse.

La tradition chartraine, populaire et cléricale à la fois, insiste sur la *grotte* dans laquelle les Druides auraient placé l'image de la *Virgo Paritura.* Cela a provoqué bien des rêveries sur les souterrains de Chartres. On a prétendu que les caves, nombreuses dans le sous-sol de Chartres, étaient les vestiges d'antiques galeries qui communiquaient avec la cathédrale et qui débouchaient même en dehors de l'enceinte de la vieille ville. On a imaginé des "temples secrets", des "saints des saints" réservés à des "initiés" (on ne nous dit jamais à quoi ces gens sont initiés) qui, seuls, en connaissent les entrées secrètes. De là à imaginer les cérémonies les plus bizarres, célébrées

en plein XXe siècle par les authentiques détenteurs de la spiritualité occidentale, il n'y a pas loin... Et cela a été fait.

La réalité semble beaucoup moins fantasmatique, même si elle demeure mystérieuse. Il faudrait des preuves. Mais, ces preuves, est-on en mesure de les mettre au jour ? Certes, on pratique des fouilles systématiques dans le sous-sol de la cathédrale, mais ces fouilles ne peuvent être que des sondages. Il est impossible de pratiquer ici ce qu'on peut faire en plein air, sur un site préhistorique que ne surmonte aucune construction. Toucher au sous-sol de la cathédrale, c'est compromettre l'équilibre de la construction, et ce n'est guère souhaitable. Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, que certains chercheurs n'aient point trouvé *quelque chose* sous la crypte, et surtout sous la cathédrale primitive carolingienne. Il est difficile d'affirmer, il est difficile également de battre en brèche certaines certitudes qu'on croyait nettement établies, et pour toujours. Il est difficile d'interpréter ce qui surgit du plus lointain passé.

Cependant, on peut affirmer, à titre *d'hypothèse,* que sous la cathédrale Notre-Dame de Chartres, plus exactement sous l'emplacement où se trouve la statue de Notre-Dame de Sous-Terre, dans la crypte, près du Puits des Saints-Forts, il existe un dolmen – probablement écrasé – ou une grotte creusée dans le calcaire – probablement comblée – qui contenait un pétroglyphe représentant une Déesse-Mère, sans aucun doute une de ces figurations bien connues de l'Idole néolithique en forme d'écusson, et qui était l'objet d'un culte fervent depuis les temps les plus reculés. Notre-Dame la Vierge, c'est la Mère universelle, la Première-Née, celle que les hommes ont toujours considérée comme la *Materia Prima* de tous les êtres et de toutes les choses. En quoi la présence d'une telle représentation de Notre-Dame de Sous-Terre, quelque part, sous la cathédrale actuelle, serait-elle contraire à l'exaltation de la Vierge puissante et triomphante, ce Trône de la Sagesse qui brille de tous ses feux dans l'admirable sanctuaire de Chartres ?

La Colline de Grianan Ailech

(Irlande, comté de Donegal)

C'est au sommet d'une colline, ou d'une montagne, car nous sommes dans un pays où il est difficile d'apprécier la hauteur ou la profondeur des choses. D'ailleurs, ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, si l'on en croit la célèbre *Table d'Emeraude*, ou même si l'on se réfère à l'adjectif latin *altus*, dont les Français ont fait le terme *haut*, mais qui signifie en réalité aussi bien *bas* que *haut*, exprimant ainsi une étrange mais naturelle continuité entre le Ciel et l'Enfer. Nous sommes donc sur un sommet, qui n'est qu'un précipice inversé, en vertu du même principe de relativité. Et ce sommet est authentiquement couronné par un rempart circulaire de pierres sèches, formant une sorte de forteresse à laquelle on a donné, il y a bien longtemps, le nom gaélique de *Grianan Ailech*. Et ce n'est pas une appellation innocente : *grianan* est en effet un mot dérivé de *grian* qui signifie "soleil" et qui est du genre féminin.

Voilà qui prête aux commentaires. Et aux rêveries les plus folles, celles qui plongent dans les racines du Temps et de l'Espace. Le Temps est inséparable de l'Espace, on le sait depuis Einstein et sa théorie de la relativité, puisqu'il dépend de la vitesse des systèmes de référence, mais cela, les anciens Celtes en avaient déjà la certitude même s'il ne l'exprimaient pas à l'aide d'une équation algébrique. Il suffit de monter vers le sommet de Grianan Ailech pour se persuader que le Temps n'existe pas et qu'il n'est que la conséquence du

passage de la Terre dans les rayons chaleureux et lumineux d'un Soleil dispensateur de vie, véritable matrice universelle des êtres et des choses que les Méditerranéens impies ont voulu absolument viriliser alors qu'aux origines, ils adoraient la déesse Soleil sous différents noms, y compris celui de l'Artémis scythique, autrement dit la Diane d'Ephèse, là où, beaucoup plus tard, en l'an 432 de notre ère, un grave concile de l'Église romaine allait promulguer le dogme de la *Theotokos*, "la Mère de Dieu", parce que les Pères de cette Église androcratique ne parvenaient pas extirper l'image de la Déesse Mère dans l'esprit de leurs néophytes.

Mais nous ne sommes ni en Grèce, ni dans le Proche-Orient. Ici, c'est l'Extrême-Occident, les dernières terres d'Europe où l'on peut voir, comme le dit superbement Baudelaire, "le soleil se noyer dans son sang qui se fige". Dans ces pays de fin de monde, devant l'immense océan, toujours aussi inquiétant non seulement par ses tempêtes mais par ce qu'il recèle de mystères insondables, le Soleil – quel que soit son genre grammatical – est la lumière qui perce la brume, cette lumière que la plupart des peuples ont poursuivi au cours des siècles et même des millénaires, dans sa course effrénée vers un occident toujours plus lointain.

De ce sommet de Grianan Ailech, on embrasse l'horizon dans les quatre directions de l'espace, et l'on se fait agresser par le vent, un vent toujours prêt, d'où qu'il vienne, à faire vaciller les plus téméraires qui se risquent sur ces hauteurs à la dimension des dieux d'autrefois, ces géants qui, maîtrisant la foudre et ses violences, apportaient aux hommes le feu salvateur qui leur permettait de transformer le minerai brut, la *materia prima*, en pierre philosophale capable de tous les miracles. Cela, d'après la tradition gaélique, c'étaitt les *Fir Bolg*, littéralement les "Hommes-Foudre", troisième peuple envahisseur – mythique, bien entendu – de l'Irlande, qui l'avaient apporté, codifiant ainsi l'art du Forgeron et le mettant au service des collectivités les plus démunies. Il est impossible d'oublier toutes ces tribus qui, au terme de longues migrations, sont venues parfaire la vie quotidienne en fonction des mythes et des croyances

qu'ils transportaient aussi bien dans leur conception du monde que dans leurs bagages matériels. Assurément, ces *Fir Bolg* sont allés au sommet de Grianan Ailech et ils ont vu le monde à leurs pieds.

Le monde, avec ses limites et ses incertitudes. Où est la mer dans ce paysage ? Elle remonte dans les terres par des estuaires plus ou moins larges, que l'on appelle ici des *lough*, mais que l'on appellerait des *aber* (*aberou* pour respecter le pluriel !) en Bretagne, des *fjords* en Norvège et des *rias* en Espagne. Peu importe. Il suffit de savoir que l'eau douce n'est jamais séparable de l'eau salée, et que les saumons, ces poissons étranges qui passent pour détenir la mémoire de l'univers, peuvent impunément remonter des mers les plus chaudes et les plus salées vers les sources les plus pures et les plus vives. Si l'on regarde vers le nord, voici le Lough Swilly, prolongement de la rivière du même nom, à gauche de cette immense presqu'île d'Inishoween, laquelle est bordée à droite par le Lough Foyle, plus vaste encore, et au fond duquel se dressent les bâtisses hétéroclites de la ville de Derry.

Car nous sommes ici sur le territoire de la République d'Irlande, mais un peu à l'est, à deux kilomètres environ, c'est encore le Royaume-Uni de Grande Bretagne et d'Irlande du Nord. Anachronisme, bien sûr, aberration, c'est certain. En regardant attentivement dans cette direction, on verrait les murailles orgueilleuses de la vieille cité protestante de Derry (ne dites jamais *London*derry, surtout ici !) qui dominent le misérable *Bogside* catholique qui, comme son nom l'indique, est un ghetto construit sur des marécages, avec ses maisons instables et lépreuses qu'on a fini par protéger de la fureur presbytérienne par une grille d'acier. L'ambiance n'est guère chaleureuse dans cette ville autrefois ruisselante de foi et d'espérance, où Columcille (Colomba), l'un des plus étonnants saints irlandais du VIe siècle, fonda un monastère au milieu des chênes, ce que rappelle le nom de Derry. Comment oublier cette lamentable réalité contemporaine sur cette colline de Grian Ailech, haut-lieu de la fraternité entre le Ciel et la Terre, entre l'Ombre et la Lumière ?

Pour ma part, je n'hésite pas à la souligner chaque fois que l'occasion se présente. A l'intérieur de cette enceinte circulaire où le vent n'a plus de prise, on se sent à l'abri de toute l'agitation du monde. Et pourtant... C'est pourquoi, en 1998, j'avais demandé à l'une de nos compagnes de voyage, qui était chanteuse, de faire vibrer les murailles de Grianan Ailech en interprétant des chants gaéliques. Elle le fit au milieu de l'émotion générale, mais ce qu'elle chanta se référait exclusivement aux souffrances des Irlandais du Nord, à leurs espoirs de paix et à leurs traditions plus que millénaires. Et c'est elle qui avait choisi de réveiller ainsi les échos endormis dans la pierre.

Et ces échos sont innombrables. Ils obligent à se poser des questions sur le sens de ce monument étrange, ce *ring fort* comme on dit en anglais, ce *dun*, ce *rath* ou ce *caher* comme on dit en gaélique. Était-ce vraiment un ouvrage militaire ? Certes, le site constitue un observatoire idéal pour surveiller tout ce qui se passe aux alentours. Certes, cette forteresse a servi aux Ulates du haut Moyen Âge, autant comme lieu de rassemblement que comme poste de défense lorsque les rois d'Ulster ont cessé de résider à Emain Macha, aujourd'hui Emania, près d'Armagh. Mais, dans les temps anciens, il n'y avait aucune frontière entre le profane et le sacré, entre le matériel et le spirituel. Il est donc fort possible que Grianan Ailech ait été avant tout un sanctuaire, ou plus exactement un emplacement sacralisé permettant des célébrations liturgiques collectives.

De nombreux éléments confortent cette hypothèse. C'est d'abord le site, le sommet de cette colline, lieu d'échange permanent entre le ciel et la terre. C'est la forme circulaire de cette enceinte, qui enferme une sorte de "saint des saints", forme circulaire qui n'est pas sans évoquer le disque solaire. Ce n'est pas sans raison que le nom de ce lieu soit dérivé du terme gaélique qui signifie soleil. Et l'on sait que, pendant toute la période celtique, caractérisée par une absence quasi complète des villes, au sens actuel de ce mot, ce qu'on appelle une forteresse désigne certes un endroit fortifié sur une hauteur mais

qui n'est jamais habité en permanence : c'est un refuge en cas de danger, un lieu d'échanges lors des foires et des marchés, un centre de rassemblement politique ou religieux au moment d'une des grandes fêtes saisonnières du calendrier druidique.

On peut alors imaginer l'enceinte sacrée de Grianan Ailech lors de l'une de ces fêtes. Les fidèles ont gravi les pentes de la colline et se sont rangés à l'intérieur selon un ordre hiérarchique traditionnel. Ils chantent, bien sûr, et le son de leurs voix se répercute sur les murailles, créant ainsi une sorte de vibration qui peut conduire à l'extase. Alors, puisque cette enceinte circulaire capte la lumière du soleil, l'emprisonne en quelque sorte, de façon que tous les humains présents en soient imprégnés, c'est à une cérémonie de régénération, de renouvellement, de renaissance symbolique, qu'ils participent, conscients qu'ils sont de se baigner littéralement dans le sein de la grande Déesse-Soleil, l'unique créatrice de ce monde, celle vers qui convergent tous les espoirs de l'humanité, celle qui donne perpétuellement la vie et permet à l'imparfait de devenir parfait, au fini de devenir infini. L'image de la "Chambre de Soleil" s'impose à tous les esprits, comme elle s'impose dans la profondeur du *cairn* mégalithique de Newgrange, au solstice d'hiver, pendant la période la plus sombre de l'année, phénomène que les Celtes n'ont pas manqué, dans leurs récits mythologiques et épiques, de relever et de décrire avec minutie. Comme sur les falaises qui dominent la rivière Boyne, il se déroule de mystérieuses liturgies dans le sein de Grianan Ailech, toutes destinées à provoquer la brulûre spirituelle que seule la Déesse-Soleil a mission de dispenser généreusement sur les créatures projetées dans un univers peuplé d'êtres obscurs toujours prêts à désorganiser le plan divin primitif.

Rêve que tout cela, bien sûr... Mais ici, dans ce comté de Donegal, le plus au nord-ouest de toute l'Irlande, le rêve et la réalité se confondent en une ténébreuse et profonde unité. Où sont les limites de l'un et de l'autre ? Certainement pas sur ces rivages tourmentés, déchiquetés, en proie aux fureurs d'un océan qui charrie autant de brumes et d'embruns que de chaleurs sous-marines venues

d'ailleurs et qui cherchent à pénétrer la terre comme le fait le soc d'une charrue dans une lande parsemée de rochers indomptables. Et le vent, toujours aussi vif et chargé de sel, amène dans ses tourbillons incessants d'étranges et mélancoliques mélopées chantées dans le langage des oiseaux, qui sont autant de messages d'un Autre Monde que seuls ceux qui sont doués de double vue peuvent discerner à travers les brouillards du crépuscule.



Glastonbury

(Grande-Bretagne, Somerset)

De quelque côte qu'on l'aborde, Glastonbury est d'abord une tour qui se profile à l'horizon sur une colline. Puis, lorsqu'on approche davantage, on aperçoit une ville qui s'étage sur les flancs de la colline pour disparaître dans le creux d'une vallée, au milieu d'une abondante verdure. Et, à l'entrée de l'agglomération, nombreux sont les panneaux qui indiquent qu'on pénètre dans la mystérieuse Avalon des légendes.

Cette identification ne date pas d'hier. A la fin du XIIe siècle, le chroniqueur gallois Giraud de Cambrie, au service des souverains Plantagenêt, grand voyageur et précieux informateur des traditions anciennes concernant l'Irlande et la Grande-Bretagne, en fait état à propos de la découverte de la tombe attribuée au fabuleux roi Arthur et à son épouse, la reine Guenièvre. Et voici ce qu'il écrit en 1192 :

«On se souvient encore d'Arthur, le fameux roi breton, et sa mémoire n'est pas éteinte, car il est grandement loué dans l'histoire de l'excellente abbaye de Glastonbury duquel il fut lui-même, en son temps, un distingué patron, un généreux donateur et protec-

teur(1)... Son corps, auquel les histoires populaires avaient inventé une fin fantastique (2), disant qu'il avait été emmené dans un endroit lointain et qu'il n'avait pas subi la mort, fut découvert récemment à Glastonbury entre deux pyramides de pierre, dans le sol du cimetière. Il était profondément enfoui dans la terre, enfermé dans un tronc de chêne creux (3), et cette découverte fut accompagnée de signes merveilleux et miraculeux. Il fut, avec honneur, transporté dans l'église et placé en une tombe de marbre. Et une croix de plomb fut trouvée sous une pierre, non au-dessus comme il est de coutume aujourd'hui, mais plutôt attachée au-dessous de cette pierre. Nous vîmes cela et nous déchiffrâmes l'inscription qui n'était pas apparente, mais au contraire tournée vers la pierre : CI-GÎT LE FAMEUX ROI ARTHUR AVEC GUENIÈVRE SA SECONDE ÉPOUSE (4) DANS L'ÎLE D'AVALON.

«De tout cela, il ressortait plusieurs choses remarquables. Il avait eu deux épouses, et c'est la dernière qui avait été enterrée en même temps que lui, et sans doute ses os avaient été découverts avec ceux de son mari. Cependant, ils étaient séparés, puisque deux

(1) Ce qui est absolument impossible. Les fouilles archéologiques nous apprennent qu'il n'y a aucun objet datant des *dark ages*, c'est-à-dire des temps arthuriens, dans le sol à l'emplacement de l'abbaye de Glastonbury. Par contre, il y en a d'abondants sur la colline fortifiée qui domine l'abbaye et qu'on appelle *Glastonbury Tor.* L'occupation, aux temps arthuriens, s'est faite uniquement sur cette colline, ce qui signifie qu'il y avait là une forteresse, car les objets et les résidus qui y ont été trouvés ne sont pas ceux d'un monastère.

(2) Giraud de Cambrie, lorsqu'il rapporte des traditions orales des pays qu'il visite, ajoute toujours qu'il ne croit pas un mot de ces histoires. Il fait ici allusion aux croyances populaires bien réelles selon lesquelles le roi Arthur n'était point mort, mais qu'il avait été emmené à l'île d'Avalon, afin d'y être soigné par la fée Morgane.

(3) Usage assez rare, en tout cas pour un chef.

(4) C'est l'un des rares textes où il soit question d'une deuxième épouse d'Arthur. Mais c'est peut-être une allusion à la légende de la fausse Guenièvre, telle qu'elle est rapportée dans le *Lancelot en prose* et dans l'œuvre de Thomas Malory.

parties se voyaient à la tête du coffre, pour contenir les os d'un homme, tandis que la troisième partie, aux pieds, contenait les os d'une femme mis nettement à part. On avait aussi découvert une tresse de cheveux blonds qui avaient appartenu à une belle femme, dans son aspect et sa couleur d'origine, laquelle, lorsqu'un moine l'avait saisie trop brusquement, était tombée en poussière. Des indications sur le fait que le corps avait été enterré ici avaient été trouvées dans les archives de l'endroit, sur des inscriptions qui se trouvaient sur les pyramides, bien que celles-ci eussent été quelque peu abîmées par les ans, et dans les visions et révélations qu'avaient eues des clercs et des saints hommes. *Mais surtout, ce fut grâce à Henri II, roi d'Angleterre, qui avait entendu un vieux chanteur breton lui raconter que le corps (d'Arthur) serait trouvé à seize pieds de profondeur dans la terre, non pas dans une tombe de pierre mais dans un tronc de chêne creux.* Henry avait rapporté cela aux moines. Et le corps avait été trouvé à la dite profondeur, et bien cachée de peur que, dans l'éventualité de l'invasion des Saxons dans l'île, contre lesquels Arthur avait combattu avec tant d'énergie pendant sa vie, il ne fût mis à jour. Et c'est aussi pour cette raison que l'inscription sur la croix, qui aurait révélé la vérité, avait été tourné vers la pierre, pour cacher pendant ce temps-là ce que le tombeau renfermait, et pour en informer les siècles futurs. Ce qui est maintenant Glastonbury était appelé dans les anciens temps *Île d'Avalon*, car c'est presque une île, étant entièrement entourée de marécages, d'où elle est nommée en breton *Inis Avalon,* c'est-à-dire "Île portant des pommes" *(Insula Malifera),* parce que les pommes, *aval* en breton, abondaient en cet endroit. C'est là que Morgane, une noble dame qui était maîtresse de cette région, proche parente d'Arthur, après la bataille de Camlan (Kermelen), l'avait emmené, en cette île appelée maintenant Glastonbury, pour qu'il y fût guéri de ses blessures. On appelle aussi d'habitude cette endroit, en breton, *Inis Gutrin,* c'est-à-dire "Île de Verre". De là, les Saxons l'appelèrent *Glastingeburi.* Car, dans leur langage, *glas* signifie verre, et un camp ou une vile est appelé *buri* ».

Si, en breton (en fait en *brittonique* d'où proviennent le breton, le cornique et le gallois), *Inis Gutrin* signifie bien "île de verre", allusion à un mythe celtique très archaïque, le sens donné par Giraud de Cambrie à *Glastingeburi* est totalement faux. Mais, par contre, les faits qu'il relate sont authentiques : en 1190, les moines de l'abbaye de Glastonbury ont réellement trouvé dans leur cimetière les ossements d'un roi et d'une reine qu'ils ont – pour satisfaire les Plantagenêt (1) – immédiatement identifié comme étant ceux d'Arthur et de Guenièvre. Mais pourquoi une telle découverte s'est faite à Glastonbury et non ailleurs ?

Glastonbury se trouve dans le Somerset, sur un site occupé, d'abord par les Romains, ensuite par les Celtes des Âges Sombres. L'endroit était, au XIIe siècle, d'un aspect impressionnant, isolé au milieu des marécages. D'étranges légendes couraient à son sujet chez les populations avoisinantes, et les moines, les premiers, en tiraient parti pour attirer les pèlerins et les curieux. Le monastère de Glastonbury, vraisemblablement fondé par des missionnaires continentaux, passait pour avoir été le lieu de rencontre des grands saints de la chrétienté celtique. Saint Patrick, l'apôtre d'Irlande, y aurait vécu et y aurait été enterré. Saint Brigitte, autre sainte irlandaise, plus ou moins confondue avec une divinité celtique ancienne, y serait également venue. Saint Gildas, l'apôtre des Bretons, y aurait séjourné avant d'aller en Armorique fonder le monastère de la presqu'île de Rhuys qui porte son nom. Saint David, le célèbre saint gallois, y serait venu lui aussi et certains textes, qui ne sont guère authentiques, prétendent même que c'est lui qui aurait fondé l'abbaye. Il n'est pas impossible que, lors des invasions danoises, les moines gallois aient transporté à Glastonbury, moins exposée que Ménevie, les reliques de saint David, et c'est cette translation de reliques qui serait le point de départ de la légende. De toute façon, les traditions, vraies ou fausses, concordent toutes pour faire de Glastonbury un monastère *panceltique*.

(1) Voir J. Markale, *le roi Arthur et la société celtique*, Paris, Payot, 1976.

Il faut dire que le site de Glastonbury, dans le sud-ouest de l'Angleterre, sur la route qui relie la presqu'île de Cornouailles au Pays de Galles, en contact avec les zones frontières du pays occupé par les Angles et les Saxons, non loin de l'établissement romain de Bath, de la forteresse celtique de Cadbury (probablement le Camaalot arthurien), de la plaine de Salisbury où les monuments mégalithiques abondent et où se trouve l'étrange sanctuaire de Stonehenge, non loin aussi du siège épiscopal de Wells, à proximité du canal de Bristol et de l'embouchure de la Severn fréquemment visités par les pirates irlandais, est un lieu privilégié pour les contacts de toutes sortes. Plus celtique que saxonne, dans un pays où l'occupation saxonne fut moins importante que dans le Sud-Est, Glastonbury devait normalement jouer ce rôle déterminant dans le maintien – ou la fabrication – de traditions celtiques parfois très opposées à la vérité officielle anglo-saxonne.

Les origines de Glastonbury demeurent très mystérieuses. Très probablement fondée par des ermites venus du continent, elle devint sans laird, en rupture de ban avec Rome, très attachée à ses usages locaux, à ses particularismes et même à ses dogmes frôlant sans cesse l'hérésie par les relents de druidisme intégré dans la nouvelle religion, et par les doctrines du moine breton Pélage dont l'influence s'est fait longtemps sentir sur les îles Britanniques. Guillaume de Malmesbury, dans son *De Antiquitate Glastoniensis ecclesiae,* nous raconte de surprenantes histoires à propos de la naissance de l'abbaye :

«On lit dans les anciennes chroniques des Bretons que, dans la partie septentrionale de la Bretagne, vinrent vers l'Occident douze frères qui tinrent plusieurs régions, Venedotie, Demetia, Buthir, Kedwelli, qu'ils tenaient de leur oncle Cunedda (parmi eux)... Glasteing. C'est ce Glasteing qui, à travers le pays des Angles du Sud, d'une ville qui est appelée Escabtiorne, poursuivit une de ses truies vers Wells. De Wells, par une route mauvaise et remplie d'eau appelée Sugewege, c'est-à-dire "Chemin des Truies", il finit par retrouver sa truie sous un pommier, près de l'église dont nous

parlons. C'est de là que, jusqu'à nos jours, à cause des pommes de ce pommier, l'église est appelée *Eadcyrenes Epple*, c'est-à-dire "Pomme de la Vieille Eglise". C'est aussi pour cela que la truie fut appelée *Eadcyrce Suge.* Alors que les autres truies avaient quatre pattes, celle-ci, chose surprenante à dire, en avait huit. Glasteing étant arrivé en cette île et y ayant vu beaucoup de bonnes choses, il vint y habiter avec sa famille et y passa sa vie... C'est pourquoi cette île, autrefois dite Ynisgwtrin (1) par les Bretons, fut appelée, après que les Saxons eurent dominé cette terre, le terme antérieur étant interprété, Glastonbury en leur langue, ou établissement de Glasteing (2)... Mais on la connaissait aussi sous le nom fameux de *Insula Avalonia.* Voici l'origine de ce nom : comme il a été dit ci-dessus, Glasteing retrouva sa truie sous un pommier, à côté de la vieille église, et ayant découvert des pommes, ce qui était très rare dans ce pays, il appela l'endroit Île *Avalonia* dans sa langue, c'est-à-dire "Île des Pommes" (*Avalla*, en breton, se dit en effet *poma* (3) en latin). On dit encore qu'elle fut nommée ainsi à cause de cet Avalloc (4) qui vint habiter cet endroit avec ses filles, à cause de la solitude de l'île.»

(1) "Ile de Verre" en breton.

(2) Guillaume de Malmesbury n'est pas tellement dupe de la fausse étymologie qui consiste à faire de Glastonbury l'équivalent d'Ynisgwtrin, car après avoir dit que les Saxons avaient transposé l'appellation ancienne (île de Verre), il donne la signification réelle qui est "établissement de Glasteing", considérant en quelque sorte le nom de Glasteing comme saxon et non comme breton.

(3) En réalité, c'est *mala*, mais au Moyen Âge, le terme *Poma* (les *fruits* en latin classique) avait pris le pas sur le mot authentique, dont la racine indo-européenne se retrouve dans le breton et gallois *aval*, l'irlandais *abhal*, l'anglais *apple* et l'allemand *agfel*.

(4) C'est une bien étrange histoire que raconte Guillaume, qui ne nous donne pas ses sources. Cet Avalloc (ou Afallawc) est devenu, dans les romans arthuriens, le roi Evalach de l'Histoire de Graal. D'autre part, on dit dans certains textes que Morgane est fille d'Avalach et quand on sait que Morgane règne sur l'île d'Avalon, on ne peut que mesurer l'ampleur de la coïncidence. D'après la *Vita Merlini* de Geoffroy de Moarnouth, l'île d'Avalon est habitée par Morgane et ses neuf sœurs : ce sont évidemment les filles d'Avalon.

Nous connaissons l'une des sources de Guillaume de Malmesbury : c'est une généalogie du Xe siècle contenue dans un des manuscrits (le Harleian 3859) de l'*Historia Brittonum* de Nennius. On y trouve les noms des fils de Cunedda, mais ils sont dits "fils de Glast, d'où proviennent les Glastenic, qui étaient venus de la région que nous appelons Loytcoyt". Donc, à la fin du Xe siècle, pour le compilateur gallois, les habitants de Glastonbury descendaient d'un certain Glast, ancêtre présumé d'un roi gallois contemporain.

Ce détail n'aurait peut-être pas grande importance si on ne le mettait pas en rapport avec autre chose. D'abord, il faut remarquer que Glasteing résulte d'une mauvaise coupure de Glastonbury (*Glastingabiry*) et que le nom originel du soi-disant fondateur était Glast. Or, cette constatation donne une nouvelle lumière sur l'histoire de la truie poursuivie par le héros. D'après Ferdinand Lot, "ce récit est dû à un ou plusieurs moines de Glastonbury, qui l'ont accommodé à la topographie locale. La route marécageuse qui unissait le monastère à l'évêché voisin de Wells était familièrement dénommée le "Chemin des Truies". Un pommier, près de la vieille église, a également joué un rôle dans la localisation de cette légende de la poursuite d'un porc. Mais cette légende, dont la couleur celtique est incontestable, bien qu'accommodée à Glastonbury, n'y est pas née (1)".

Effectivement, l'origine irlandaise de cette légende semble très probable. Dans le *Livre d'Armagh,* dont le manuscrit date des environs de l'an 807, il est question de la résurrection par saint Patrick d'un certain porcher du nom de *Cas mac Glais* (Cas, fils de Glas), et ce porcher réapparaît dans le *Glossaire de Cormac,* du début du Xe siècle, mais avec une inversion : il s'agit cette fois de *Glas fils de Cas.* Ce passage veut nous expliquer le nom de *Glassdimbir* (2), en

(1) *Romania,* XXVII, p. 532.

(2) Certains manuscrits ajoutent *"Glasimpere nan-Gaedel",* c'est-à-dire "le Glastonbury des Gaëls" (Whitley Stokes, *Three Irish Glossaries,* p. XLVIII).

Irlande, "église sur la côte de la mer d'Icht. C'est le lieu où Glass, fils de Cas, porcher du roi d'Hiruath, s'arrêta avec ses porcs pour paître les fruits (d'un pommier). C'est lui que Patrick ressuscita par la suite (1)".

L'histoire de ce porcher nommé Glass, qui s'arrête sous un pommier avec ses porcs, auprès d'une église, ce serait évidemment plus qu'une coïncidence. De là, il est facile de conclure que la légende vient d'Irlande, d'autant plus que nous savons de source sûre que les Irlandais fréquentaient l'abbaye de Glastonbury. Cependant, il ne faut pas tomber dans le travers qui consiste à considérer toutes les légendes bretonnes comme provenant d'Irlande. Ce serait faire croire que les Bretons étaient incapables d'inventer leurs propres histoires. Le contraire a très bien pu se produire. Mais, en réalité, pourquoi chercher toujours d'où provient une légende, pourquoi s'acharner à démontrer que toute manifestation culturelle a une origine ailleurs, comme on l'a trop fait à propos de l'apport gréco-latin dans la civilisation occidentale ? Une légende n'est que l'actualisation et la localisation d'un mythe, et le mythe est sinon universel, du moins commun à tout un groupe culturel. Pourquoi ne pas considérer l'histoire du porcher comme faisant partie du fonds celtique primitif ?

Mais Glastonbury recèle bien d'autres mystères. La tradition locale fait en effet de Joseph d'Arimathie le premier évêque du lieu. On montre d'ailleurs, à l'intérieur de l'enclos monastique, une aubépine qui passe pour avoir été plantée là par cet énigmatique personnage évangélique, disciple secret de Jésus, ami du procurateur romain, et qui donna son tombeau pour inhumer le Crucifié. Et ce Joseph d'Arimathie est lié à la légende du saint Graal, puisqu'on raconte qu'au moment de la descente de croix, il recueillit le sang du Christ dans un vase d'émeraude, qui sera bientôt ce saint Graal à la recherche duquel se lanceront les chevaliers du roi Arthur. Il y a un lien évident entre le mythe à la fois chrétien, gnostique et cel-

(1) Cité d'après Ferdinand Lot, *Romania*, p. 533.

tique du Graal, le mythe typiquement celtique de l'Île merveilleuse d'Avalon, l'*Insula Pomorum* de Geoffroy de Monmouth, et le site même de Glastonbury.

Il y a encore un autre lien, et celui-là beaucoup plus étrange, beaucoup plus inattendu, un lien avec Jésus-Christ en personne, et c'est une tradition populaire non seulement locale mais commune à tout le sud-est de l'Angleterre, fortement ancrée dans l'Église anglicane, qui en fait mention. D'après cette tradition, Joseph d'Arimathie aurait été l'oncle ou le grand-oncle de Jésus. Or, comme c'était un "homme d'affaires" très riche et très influent, surtout auprès des Romains, il aurait ainsi bénéficié de certaines faveurs, dont celle d'enterrer Jésus, ce qui était rigoureusement interdit pour les crucifiés. On prétend qu'il était importateur d'étain, métal très utile pour fabriquer du bronze, et il serait donc venu dans le sud-est de l'Angleterre, notamment en Cornwall, région particulièrement riche en mines d'étain, pour y acheter ce précieux métal. Cela n'aurait rien que de très normal, mais où l'affaire se complique, c'est qu'on ajoute qu'il serait venu dans cette île de Bretagne avec Jésus, alors que celui-ci avait entre quinze et trente ans. *Et Jésus aurait eu des contacts fréquents et de nombreux entretiens avec les druides,* en particulier avec ceux qui résidaient à Glastonbury et dans les îles dont les marécages d'alentour étaient parsemés. Et, bien entendu, la sagesse druidique aurait influencé sa doctrine et influé sur son comportement. De fait, en Cornwall, en Devon et dans le Somerset, il ne manque pas de chapelles ou de fontaines que l'on prétend avoir été des lieux fréquentés par le Christ.

Tout cela est évidemment incontrôlable, mais demeure dans le domaine du possible. Et cela justifie en quelque sorte la "présence" du Graal à Glastonbury, car c'est parce que Joseph d'Arimathie connaissait bien le pays qu'il serait venu y déposer son précieux objet sacré, dans ce que le poète Robert de Boron appelle les *Vaux d'Avaron*, probable déformation de *Vaux d'Avalon*. De toute façon sur les flancs de la colline dite Glastonbury Tor, à l'intérieur d'un étrange jardin, coule une source qui est nommée *Chalice Well*, la

Fontaine du Calice. C'est dans cette fontaine, dont l'eau ferrugineuse laisse des dépôts rougeâtres, que serait donc le saint Graal.

Tel est le site de Glastonbury, dissimulé derrière les brumes qui, en se dissipant parfois, laissent entrevoir les plus étranges traditions. Incontestablement, la colline de Glastonbury Tor a été un sanctuaire, un *nemeton,* isolé au milieu des marais, une «île de verre» en quelque sorte, dont les murs translucides laissent passer les lumières de l'Autre Monde. Et tout autour, il y a un grand nombre de vergers. Serait-ce l'Île des Pommes, cette île fortunée régie par des femmes merveilleuses qui accueillent les voyageurs égarés en leur présentant des breuvages enchantés ? Même si les fruits de ces vergers ne sont pas mûrs toute l'année, comme le prétendent les nombreux récits qui décrivent Avalon, on ne peut que constater que, dans ce lieu de toute façon privilégié, il y a une accumulation de coïncidences et d'interférences qui ne paraît pas entièrement due au hasard.

Il faut aller boire l'eau qui surgit des pentes de Glastonbury Tor, en cette étrange fontaine où, paraît-il, est dissimulée la coupe d'émeraude qu'on appelle le Graal. Cette eau des profondeurs est porteuse de rêves et d'enchantements...



Huelgoat

(Bretagne, Finistère)

Huelgoat est au cœur même de la Bretagne intérieure, dans cet "Arcoat" qui n'a jamais si bien mérité son nom de "pays de la Forêt". Et même si l'étymologie en a été contestée parce que l'adjectif précède le nom – ce qui est anormal en breton moderne -. Huelgoat ne peut être autre chose que le "Bois d'en Haut" (*Uhel*, "haut", *koad*, "bois", *Huelcolt*, au XIVe siècle), sorte d'enclos forestier d'une altitude de 200 mètres, ce qui, pour la Bretagne, est une hauteur confortable, promontoire privilégié de roches et de verdures sur les flancs des monts d'Arrée.

Certes, la forêt actuelle paraît bien mince par rapport à celle d'autrefois, lentement défrichée et même saccagée au cours des siècles, elle est, comme la forêt de Paimpont, à l'est, le dernier vestige occidental de l'immense forêt qui recouvrait l'intérieur de la péninsule armoricaine au début de notre ère, cette forêt que l'on connaît parfois sous le nom moderne de Brocéliande. Car, à Huelgoat comme à Paimpont, la légende et l'histoire sont si intimement mêlées qu'il est impossible de parler de personnages réels sans faire intervenir aussitôt des êtres féeriques. C'est le privilège de Brocéliande de susciter des songes, de provoquer des apparitions. Le Bois d'en haut, avec ses frondaisons mystérieuses, ses éboulis de rochers, témoins des bouleversements de la terre, avec ses vestiges du

temps passé, est un de ces lieux privilégiés où la légende s'accroche aux feuilles des arbres et s'évapore dans la brume légère des torrents.

Car, qu'ils soient anciens ou donnés récemment, les noms qu'on découvre dans la forêt évoquent des images insaisissables : la Grotte du Diable, le Ménage de la Vierge, la Mare aux Fées, la Rivière d'Argent, le Gouffre, le Camp d'Artus. Et après tout, il n'est pas impossible que Merlin l'Enchanteur, au lieu d'être enfermé dans son château d'air de la forêt de Paimpont, soit prisonnier, comme le veut une des versions de la légende, sous une grosse roche, dans le Bois d'en haut, par la volonté de la fée Viviane ? Les héros de féerie sont partout : il suffit de les rencontrer.

La Rivière d'Argent serpente dans la vallée comme un torrent de montagne. Et, après avoir franchi l'ancienne route nationale d'Ancenis à Brest, elle sinue à travers une prairie avant de se retrouver aux prises avec un chaos granitique. Là encore, elle va se perdre dans un trou béant, tombant d'une hauteur de 8 à 10 mètres dans un fracas étonnant, surtout après de grandes pluies. C'est le Gouffre où, suivant la légende, la princesse Dahud faisait précipiter les cadavres de ses amants d'un soir. Le bruit des eaux fait penser à une longue plainte, et il n'est pas difficile d'imaginer, dans le fond du Gouffre, une sorte de monde intérieur où se lamentent les âmes des malheureux jeunes gens qui attendent désespérément qu'un homme charitable vienne ouvrir les portes des ténèbres.

Mais ce n'est pas là la seule légende de la forêt. De l'autre côté de cette route séculaire de la Bretagne intérieure, des sentiers s'égarent sous les frondaisons. Ils portent des noms évocateurs, comme l'Allée Violette. Et d'autres cours d'eau viennent grossir la Rivière d'Argent comme le Clair Ruisseau. En remontant ce Clair Ruisseau par l'Allée de la Mare, on croise le Sentier des Amoureux et l'on aboutit à la Mare aux Sangliers. On est alors plongé dans l'atmosphère des temps anciens, où les sangliers constituaient le gibier le plus courant pour les tribus gauloises qui vivaient dans ces régions hors du monde. Et surtout, on passe devant la Grotte d'Artus.

Artus est le nom médiéval français du célèbre roi Arthur de Grande-Bretagne. Une légende raconte qu'il est en état de dormition quelque part dans une grotte. Il se trouve en compagnie de ses guerriers les plus fidèles qui, eux aussi, sont en "dormition". Ils attendent le moment où quelqu'un viendra les réveiller. Alors ils revêtiront leurs armures et partiront au combat pour reconstituer le royaume de Bretagne détruit par les Saxons. Mais il est difficile de s'aventurer dans la grotte où dort le roi Arthur, car si on le réveille pour une cause futile, il tue l'imprudent qui s'y est risqué. De plus, la légende rapporte que la grotte renferme des trésors fabuleux : malheur à celui qui tentera de s'emparer de quelques-uns de ces trésors.

C'est pourquoi Arthur est toujours dans son état de dormition dans cette grotte, attendant que le moment soit favorable pour reparaître à la surface de la terre. D'ailleurs, au fond de la grotte, il y a une entrée secrète, et seuls quelques privilégiés ont eu la chance de voir la pierre se lever sur un souterrain sombre et inquiétant. Mais aucun de ceux-là n'a osé y pénétrer, convaincu qu'il enfreindrait un terrible interdit s'il réveillait le roi Arthur si l'heure fixée par le destin n'était point arrivée. Il reste cependant au promeneur la possibilité de rêver, près de la Grotte d'Artus, le long du Clair Ruisseau, sous les arbres qui murmurent dans le vent, aux fantastiques aventures des chevaliers de la Table Ronde, ces héros d'un temps révolu dans un monde régi par les fées et les enchanteurs.

La légende et la réalité se trouvent encore confrontées un peu plus loin que la Grotte d'Artus, sur un promontoire rocheux recouvert de hêtres et de pins, connu sous le nom de Camp d'Artus. Il s'agit d'un camp gaulois, réutilisé ensuite par les Romains, dans un site qui ne fait aucun doute sur sa valeur stratégique. De là, on pouvait surveiller toute la région et contrôler tous les passages entre la Manche et l'Atlantique, à travers les monts d'Arrée et la grande forêt centrale, ainsi que le chemin qui allait de Rennes vers l'Aber-Vrach en passant par Carhaix, plaque tournante de tout le système routier des Gaulois et des Romains.

Le Camp d'Artus est une enceinte fortifiée caractéristique de la civilisation de la Tène III et comparable au camp de Maiden Castle, près de Dorchester en Grande-Bretagne. En fait, il existe deux enceintes, circonscrites l'une dans l'autre et qui devaient le rendre imprenable. Une levée de terre continue borde le plateau, décrivant une ellipse de 1200 mètres de long sur 350 mètres de large. L'ensemble du camp domine un ravin escarpé, à l'est, au fond duquel coule le Clair Ruisseau. L'enceinte intérieure, fort bien conservée, mesure à peu près 1 000 mètres de circonférence. Vers le nord-ouest, l'entrée du camp est commandée par une butte artificielle d'une hauteur de 12 mètres et qui semble avoir servi de tour de guet.

D'après les fouilles qui ont été pratiquées en 1938, on se trouve en présence non pas d'un simple camp militaire, mais d'une véritable ville-forteresse gauloise. On y a trouvé, en effet, des soubassements de maisons et de nombreuses traces de foyers. Les madriers qui ont servi à étayer les remparts ont été fixés avec des clous de fer. Selon toute vraisemblance, le peuple qui avait construit cet ensemble voulait en faire une résidence permanente. C'était sans doute l'un des grands établissements des Osismes, peuple gaulois qui occupait la plus grande partie du Finistère actuel, et il est très probable que le Camp d'Artus a servi de lieu de rassemblement pour les troupes armoricaines qui ont participé à la guerre contre César, guerre dirigée par les Vénètes de Vannes, en 56 avant J.C.

De toute façon, les habitants du camp d'Artus, qui sont les ancêtres des habitants de Huelgoat, exploitaient la forêt et les mines de plomb argentifère en même temps qu'ils surveillaient le passage. Après la conquête de César, les Romains ont utilisé le site, comme en témoignent les nombreuses monnaies romaines retrouvées à l'intérieur du camp, ce qui confirme la valeur stratégique du site, car les Romains ne s'installaient pas n'importe où.

Ce camp d'Artus est certainement le plus vaste et le mieux conservé de tous les promontoires fortifiés de l'ouest de la France. Lorsqu'on a le courage de grimper à travers la forêt jusqu'au

sommet de la butte et lorsqu'on débouche devant l'enceinte, on a une impression de force et de grandeur. Certes, la végétation abondante empêche de se rendre compte de la situation exacte par rapport aux alentours, mais l'ensemble demeure impressionnant. Et il l'est encore davantage lorsqu'on se laisse aller à évoquer les temps héroïques du roi Arthur...



Inishmore

(Irlande, comté de Galway)

Depuis le magnifique film documentaire de Flaherty connu sous le titre de *l'Homme d'Aran*, le public européen considère les îles d'Aran comme une sorte de région sauvage complètement isolée aux limites du monde occidental, près de basculer dans ce que les Grecs et les Latins appelaient le "fleuve Océan", et dont les habitants, d'une pauvreté confinant à la misère, sont obligés, encore à notre époque, de fabriquer littéralement, à l'aide de sable et d'algues broyées, une terre tout juste capable de fournir quelques pieds de pommes de terre.

C'est vrai et faux à la fois. il n'y a pas de terres arables sur ce sol désolé battu de tous les vents du large en cette baie de Galway qui s'ouvre largement sur les frontières du monde, là où disparaît le soleil chaque soir, pour mieux renaître le lendemain. Il n'y a pas d'arbres, ou presque pas, sur ces îles et pour y faire du feu, il faut brûler de la bouse séchée ou faire venir de la tourbe du Connemara, juste en face, du côté du nord, du moins si l'état de la mer le permet. Mais ce serait une erreur de considérer les îles d'Aran comme le dernier témoignage d'une ère préhistorique heureusement disparue, où l'être humain devait se battre chaque minute de son existence pour assurer sa survie au milieu des turbulences d'une nature acharnée à sa perte.

Pourtant, la Préhistoire est là, du moins dans l'inconscient collectif. La tradition rapporte en effet que les îles d'Aran sont peuplées des derniers descendants des *Fir Bolg*, peuple mythique, certes, mais symbolique des inventeurs de la métallurgie et des arts du feu. Le nom de *Fir Bolg* signifie en effet "hommes-foudre", appellation qui attribue à ceux-ci l'invention du travail des métaux, et correspondant certainement à l'Âge du Bronze. Les *Fir Bolg* sont, d'après l'histoire mythique de l'Irlande, le troisième peuple envahisseur de cette île, après les tribus de Partholon qui mènent une vie végétative et les tribus de Nemed qui apportent une certaine forme de spiritualité, donc quelques éléments de métaphysique et de religion (*Nemed* signifie en effet "sacré"). Les *Fir Bolg* représentent par conséquent un peuple civilisateur qui apporte avec lui des techniques nouvelles, une utilisation des métaux et surtout la pratique du feu. Et bien que vaincus par le quatrième peuple envahisseur de l'Irlande, les *Tuatha Dé Danann*, ou "tribus de la déesse Dana", ces Hommes-Foudre sont toujours présents dans la mémoire collective, laquelle les confine dans cet espace restreint mais majestueux et insolite que constituent les îles d'Aran.

En fait, il y a trois îles qui s'étalent de l'est à l'ouest, dans un autre espace étroit triangulaire (serait-ce en conformité avec la mode celtique qui privilégie le nombre '"trois" ?) qui est celui de la baie de Galway, entre les granits du Connemara (comté de Galway), au nord, et les calcaires du Burren (comté de Clare), au sud. La plus proche des rivages d'Irlande est Inisheer ("île de l'est"), la plus petite, la seconde est Inishmaan ("île du milieu"), qui est de surface moyenne, et la troisième, la plus à l'ouest et la plus étendue, est *Inishmore* ("île Grande"). Ce serait la plus intéressante et la plus émouvante s'il n'y avait pas un point commun entre les trois îles car on pourrait en effet appeler ce modeste archipel le "Royaume de la Pierre". Ici, en effet, tout est roc. Les champs, minuscules, sont bordés de murets construits en pierres sèches, autant pour enclore une ou deux vaches paissant paisiblement une herbe rare ou un jardin de pommes de terre dont le socle nourricier (sable et algues)

a été butté pour permettre un plus grand volume fécond et irrigué. Ces murets n'ont jamais de porte. Lorsqu'on veut entrer dans un champ, on saute le muret, et quand on veut y parquer les vaches, on en démolit une partie et on le reconstitue aussitôt après. Il paraît que cela sent le primitif... Aussi voit-on à présent quelque portail métallique encastré entre deux piliers de béton, ce qui semble un épouvantable anachronisme. Et lorsqu'on se trouve sur une hauteur et qu'on contemple cet assemblage de petits champs qui ressemblent aux éléments d'un puzzle, on se demande vraiment dans quelle région inconnue de l'univers on s'est posé par inadvertance.

Cela dit, c'est sur Inishmore que semble se concentrer la tradition celtique d'avant le Christianisme, lequel a pourtant, sur cette terre ingrate, laissé des traces dès les premiers temps, s'il faut en croire les vestiges d'églises et de monastères qui remontent bien au-delà du VIe siècle. Il y a en effet sur Inishmore quatre forteresses préhistoriques qui ne manquent pas d'être intrigantes. C'est d'abord celle qu'on appelle *Dubh Cathair*, c'est à dire le "fort noir". Ce devait être le plus vaste de toute l'île, mais il est actuellement à l'état de ruine. Il y a ensuite *Dun Eoganachta*, dont les murs d'enceinte sont munis d'escaliers et de gradins. Il y a encore, sur la partie septentrionale de l'île, mais relativement éloigné de la mer, *Dun Oghil*, dont l'enceinte circulaire est formée de deux murailles de pierres sèches. Il y a enfin, s'ouvrant sur le sud-ouest, cet extraordinaire site de *Dun Aengus*, forteresse à trois enceintes, toujours en pierres sèches, soigneusement bâties, mais en demi-cercle et protégées en plus par de véritables chevaux de frises. Ces murailles s'interrompent brusquement sur le bord de la falaise, ce qui donne à l'ensemble une étrange atmosphère et provoque le vertige lorsqu'on s'approche trop près et qu'on voit les vagues tourbillonner juste au-dessous.

Le site est réellement impressionnant. D'abord, il se dresse sur le plus haut sommet de l'île, face au sud-ouest, et de là, on peut dominer un vaste espace de terre et de mer. Ensuite, ses trois enceintes en font un lieu à l'abri de toute attaque, complètement en

dehors du monde quotidien. On se demande aussi pourquoi les constructeurs de cette forteresse ont suivi ce plan architectural insolite qui consiste à se servir du vide pour en assurer la protection. On pense évidemment à ces châteaux cathares d'Occitanie, perchés sur des rocs inaccessibles qui défient le temps et l'espace, et qu'on nomme souvent "les citadelles du vertige". Ici, à Dun Aengus, on est bel et bien prisonnier du vertige. Mais de quelle nature peut être ce vertige ?

La question mérite d'être posée car la logique la plus simple conduit à supposer que cette forteresse, ainsi placée dans une île, en face de la mer, n'a jamais servi à rien. Son utilité en tant qu'ouvrage militaire est plus que douteuse. De plus, la tradition l'a mise sous le vocable d'Aengus, le "dieu" Aengus, le fameux Mac Oc, "jeune fils" du redoutable Dagda, le dieu à la massue ambiguë qui tue par un bout et ressuscite de l'autre, l'un des grands héros des *Tuatha Dé Danann.* Pourquoi Aengus, membre des tribus de Dana, ici, dans ce pays où ont été contraints de se réfugier leurs ennemis les "Hommes Foudre" ? Il semble bien que le vertige physique qui saisit l'audacieux lorsqu'il se penche au-dessus des vagues soit également un vertige *sacré* et que, par conséquent, ce qui apparaît comme une forteresse militaire soit en réalité un sanctuaire, un temple à l'intérieur duquel on célébrait des liturgies depuis longtemps oubliées.

Pourtant, il est permis de lancer des hypothèses. Aristote, l'inventeur du rationalisme, parle dans un de ses traités de la "folie" des Celtes qui se rassemble sur le rivage de la mer hurlent des imprécations et jettent des lances dans les vagues. On comprend qu'il s'agit là d'un rituel de conjuration. On comprend alors pourquoi, dans le légendaire de tous les pays qui portent la marque celtique, le mythe de la ville engloutie a tant d'importance. Les auteurs grecs ont tous prétendu que les Celtes avaient été chassés de leur pays d'origine à la suite de cataclysmes et d'inondations qui avaient ravagés leurs domaines d'origine. C'est faux dans la mesure où les Celtes étaient des terriens venus de l'Europe centrale, mais c'est vrai si l'on considère qu'ils se sont établis dans les péninsules de l'extrême Occident

et qu'ils se sont trouvés bien souvent exposés aux redoutables dangers de cet océan mystérieux et sauvage. Il est tout à fait possible que Dun Aengus ait été un de ces sanctuaires établis aux limites du monde pour tenter d'éloigner le monstre des profondeurs marines, celui qui gronde sans cesse et qui est toujours prêt, tels les géants de la mythologie, à se lancer à l'assaut du domaine des dieux.

C'est en tout cas l'impression que l'on a dans cette forteresse à trois enceintes qui règne sur Inishmore aux postes avancés d'un peuple qui n'a pas cessé au cours des siècles de lutter contre la mer.



Iona

(Écosse, Grande-Bretagne)

Il y a des noms qui chantent, et Iona est un de ceux-là. Pourtant rien ne pouvait faire penser que le nom de cette petite île, perdue au large d'une autre île, celle de Mull, plus grande, celle-là, mais perdue également au large de l'Écosse, dans les brumes d'un Atlantique qui épuise ses derniers courants chauds venus des Caraïbes sur les rochers déchiquetés de cette vieille terre hercynienne, serait un jour une sorte de phare éblouissant, projetant sur toute l'Europe continentale des semences fécondes aussi bien sur la spiritualité que sur les arts.

Sur cette île minuscule d'Iona se dressent en effet les bâtiments, reconstruits plusieurs fois au cours des siècles, d'un monastère qui n'est pas comme les autres et qui a joué autrefois un rôle d'une extrême importance non seulement dans la diffusion du message chrétien sur tout l'Occident, mais également dans la permanence d'une tradition celtique héritée de la nuit des temps.

Iona est l'œuvre d'un personnage insaisissable que les Irlandais catholiques appellent Columcille, mais que les anglicans nomment Columba, ce qui évidemment entretient une confusion regrettable entre deux hommes, certes tous deux fondateurs de monastères, mais profondément différents par leur tempérament et leur action, et surtout qui ne sont pas contemporains bien qu'ils soient irlandais

l'un et l'autre. La confusion est en effet très facile entre saint Columba et saint Colomban. Mais une cinquantaine d'années les séparent, et leur champ d'action n'est pas le même. Et toute visite, ou plutôt tout pèlerinage à Iona est l'occasion de méditer longuement sur l'œuvre de ces deux évangélisateurs qui ont répandu, chacun à sa façon, le message chrétien revu et réinterprété par la mentalité celtique.

Une des caractéristiques du monachisme irlandais est le fameux "Pèlerinage pour l'amour de Dieu" *(Peregrinatio pro Dei amore).* Il ne s'agit pas d'un pèlerinage au sens actuel du terme, ni au même sens qu'on lui attribuait au XIIe siècle, de voyage vers un sanctuaire déterminé. C'est vraiment une "pérégrination" avec tout ce que cela comporte d'aventures. Le moine est un exilé volontaire, un authentique "routard". Il quitte tout pour vivre l'amour de Dieu, mais n'importe où. En 891, d'après une chronique saxonne, des moines irlandais abordèrent les côtes de Cornwall dans un *coracle* (le *curragh,* bateau celtique en peau) sans rame, se fiant à la volonté divine et voulant pérégriner n'importe où. C'est un motif typiquement celtique qu'on retrouve dans les vieilles épopées, dans l'histoire de Tristan et Yseult aussi, et bien sûr dans ces légendes concernant des saints irlandais ou bretons abordant en Armorique dans des auges de pierre. C'est l'aventure fondamentale du héros celtique qui franchit les frontières de l'Autre Monde pour découvrir les trésors fantastiques de cet Autre Monde. Et ces trésors sont Dieu lui-même, à la limite soi-même. Mais l'essentiel est de se trouver.

C'est dans cette optique qu'il faut considérer la pérégrination de saint Colomban. Né en Irlande, d'une famille noble, Colomban entre d'abord au monastère de Bangor dont l'abbé est à cette époque Congall, encore une haute figure du christianisme celtique. Mais, pris du désir de pérégriner, il obtient de Congall l'autorisation de partir. Il quitte l'Irlande en compagnie de douze moines, passe dans l'île de Bretagne, et, en 590, on le retrouve en Bourgogne. Il construit un ermitage dans la forêt d'Annegray, et surtout il fonde ce qui deviendra le monastère de Luxeuil. Ce n'est certainement pas

un hasard s'il s'établit en cet endroit : Luxeuil, dont le nom signifie "endroit sacré de Lug", est un haut lieu de paganisme celtique, un sanctuaire dédié au dieu solaire Lug, le "Multiple-Artisan", image de la toute-puissance réalisatrice de la divinité. De toute façon, ce sont les usages irlandais que transplante Colomban sur le continent, des usages qui deviendront vite ce qu'on a appelé la "règle colombanienne" et qui se mêleront ensuite aux usages édictés par la règle de saint Benoît. Et l'esprit est profondément celtique dans les communautés fondées par Colomban. Un exemple l'illustre à merveille : un jour, un de ses moins tombe malade, et pour arracher sa guérison à Dieu, Colomban jeûne et fait jeûner ses compagnons, et ainsi, il force le miracle. C'est en effet une forme particulière de jeûne et d'ascétisme qui n'a rien de commun avec ce qui se passera par la suite dans l'Europe médiévale : il ne s'agit pas d'une privation, d'une ascèse passive en mémoire des souffrances du Christ, mais d'une véritable *lutte contre Dieu,* pour obliger celui-ci à exaucer la demande. Le procédé a été employé par tous les moines celtes. Il se réfère à des coutumes de l'Irlande païenne, coutumes à la fois sociales et magiques, et nous en reparlerons en détail.

Cependant, Colomban, dont la mission est tout à fait individuelle, tout à fait marginale, se heurte aux évêques de Bourgogne (on disait encore Burgondie), tenants de l'orthodoxie romaine et peu soucieux de voir s'installer près d'eux des moines bizarres mettant en jeu leur propre autorité. Les évêques se plaignent au roi Thierry et à sa mère, la fameuse Brunehaut. Comme Colomban avait refusé, un jour, de bénir les bâtards de Thierry en disant : "Ces enfants sont nés d'un lupanar et ils ne régneront pas", on imagine facilement que l'Irlandais ait été plutôt mal vu à la cour. Il fut contraint à l'exil et conduit sous escorte à Besançon. Là, il s'échappa et traversa la Gaule. A Nantes, il s'embarqua pour revenir en Irlande. La tempête le ramena à la côte. Considérant que Dieu lui avait ainsi montré que son avenir se trouvait sur le continent, il reprit sa pérégrination. Il gagna les ferveurs de Théodebert, roi d'Austrasie, rejoignit le Rhin, puis la Suisse, en plein pays païen.

L'un de ses compagnons, saint Gall, étant tombé malade, resta sur les bords du lac de Constance et y fonda la célèbre abbaye qui maintint si longtemps l'esprit monastique celtique, et dont la bibliothèque est particulièrement riche en manuscrits irlandais. Mais en 612, Thierry s'empare des terres de Théodebert, et comme il poursuit toujours Colomban de sa vindicte, celui-ci reprend le chemin de l'exil. Il passe les Alpes et s'établit dans l'Appenin ligure où il fonde le non moins célèbre monastère de Bobbio. Et c'est là qu'il meurt en 615.

L'œuvre de saint Colomban est immense, mais indescriptible. Par son action personnelle, il a contribué à raviver la spiritualité dans une Bourgogne qui n'était plus chrétienne que de nom. En cette époque troublée des Mérovingiens, la foi tendait à devenir un formalisme peu suivi d'effets. De plus, il contribua, par son enseignement et par la ferveur qu'il inspira à ses disciples, à intellectualiser un clergé la plupart du temps ignare, voire illettré. Grâce à Colomban, une grande partie de l'héritage du monde classique ne périt pas : ses disciples, amoureux des belles lettres et des arts, les cultivèrent et sauvèrent ce qui pouvait être encore sauvé dans cette quasi-barbarie des cours mérovingiennes. Il évangélisa des pays encore à l'écart du courant chrétien. Il fit de Luxeuil et de Bobbio des citadelles de la spiritualité et de la culture. Son disciple saint Gall fit de même sur le lac de Constance. D'autres, parmi ses disciples, rénovèrent le christianisme dans la Brie, par la création des abbayes de Faremoutiers en 627, de Jouarre en 630, de Rebais en 636. Ses propres idées sur l'exemption des monastères, et finalement sur leur autonomie au sein de l'Église, ont prévalu après sa mort, ainsi que ses remarques sur la confession et la pénitence par le biais des fameux "Pénitentiels", recueils de conseils qui sont tous d'origine irlandaise et qui ne sont vraiment développés que dans le cadre celtique.

Dans la "mouvance" de Colomban, il faut citer saint Wandrille, qui répandit en Gaule l'usage des oraisons accompagnées de gestes, et des immersions destinées à se purifier symboliquement,

notamment dans l'eau glacée, ou encore saint Philibert, le futur abbé de Jumièges, ou saint Éloi, qui introduisit les usages irlandais au monastère de Solignac, dans le Limousin, avec transfert de la juridiction épiscopale à la juridiction abbatiale de Luxeuil. Quant à saint Fursy, un autre Irlandais disciple de Colomban, et également pérégrin, en relation avec Clovis II, il fonda le monastère de Lagny et étendit son action tout au nord de la Seine. Son tombeau à Péronne devint un lieu de pèlerinage, et ce fut le premier monastère continental à être réservé à l'usage exclusif des moines errants irlandais. Ce fut *Perrona Scottorum,* et jusqu'en 774, tous les abbés en furent irlandais.

A la suite de saint Colomban, de nombreux Irlandais rôdèrent sur le continent, appartenant à toutes sortes de catégories sociales ou religieuses. Pendant le VII[e] siècle, on en trouve en Belgique, dans l'Argonne, en Allemagne rhénane, à Angoulême et en Gascogne. Et en plus des moines proprement dits, qui accomplissaient leur pérégrination, une horde d'*episcopi vagantes* déferla sur l'Europe. C'étaient des "évêques errants", du moins prétendaient-ils être revêtus de la dignité et de la fonction épiscopales. Ils ne dépendaient d'aucun diocèse. Ils exerçaient leur ministère sans autorisation, et la plupart du temps en cachette. Il semble qu'ils aient grandement contribué à troubler les consciences en tenant des discours peu conformes à l'orthodoxie, certains professant notamment le mépris des Pères de l'Eglise et des thèses qui peuvent facilement être considérées comme des hérésies, en particulier l'inutilité du baptême ou le fait que Jésus, par son passage aux enfers, en avait fait sortir les méchants comme les bons. Cela n'est pas sans rapport avec les doctrines druidiques, du moins ce qu'on en connaît. Ces *episcopi vagantes* étaient-ils, eux aussi, des héritiers des anciens druides ? Il est difficile de répondre à cette question. Il y eut probablement de tout parmi ces personnages, du plus zélé propagateur de la foi au charlatan de bas étage, en passant par le naïf.

Mais le phénomène inquiéta suffisamment les autorités religieuses pour qu'elles prissent des mesures à leur encontre. En 742,

saint Boniface tenta de limiter leur action. En 742, le concile de Soissons exigea que prêtres et évêques ambulants, quelle que fusse leur origine, se fissent approuver par l'évêque du lieu où ils se trouvaient. On trouve de semblables mesures prises par les conciles de Ver, en 755, et de Tours, en 813. La même année, le concile de Mayence les nomme "acéphales", et "hippocentaures", les menaçant purement et simplement d'excommunication. Toujours en 813, le concile de Châlon-sur-Saône dénonce les *Scotti* qui se font passer pour des évêques et qui confèrent les ordres sacrés, décrétant que ces ordinations sont nulles, d'autant plus qu'elles sont entachées de simonie.

Ces mesures n'empêchèrent pas la vague irlandaise de se propager. D'autres monastères furent créés, comme Ratisbonne (ancienne forteresse celtique), Würzburg, Salzburg, Vérone et Fiesole. Les luttes furent âpres entre les communautés d'influence irlandaise qui avaient gardé les usages celtiques et les évêques qui tenaient à faire respecter la règle romaine. Peu à peu, les monastères irlandais durent se fondre dans l'ordre de saint Benoît. Mais il en resta quelque chose, ne serait-ce que le goût prononcé des moines pour les arts et la culture, ce qui constitue le plus bel héritage que les Irlandais aient laissé sur un continent en pleine décadence intellectuelle.

Et puis, comme l'Irlande devenait la proie des pirates vikings, de nombreux moines durent s'enfuir, abandonnant les ruines de leur monastère d'origine. Ils reprenaient à leur compte la pérégrination pour l'amour de Dieu. Ce n'était pas une débandade anarchique, en effet, mais un voyage parfaitement structuré. Ils partaient en général à douze, guidés par un chef qui prenait les allures et les fonctions d'un abbé. Ils allaient à pied, dans le dénuement le plus complet, sans bagages, espérant trouver des âmes compatissantes pour leur procurer de la nourriture. Ils avaient cependant tout un réseau de lieux d'asile, tel Péronne, où ils se retrouvaient entre eux. C'est ainsi qu'on remarque en 975 à Cologne une importante colonie d'Irlandais qui semblent s'y être établis de façon définitive.

Il est probable que les moines irlandais sont allés parcourir la péninsule ibérique, mais les seuls repères que nous ayons est le monastère de sainte Marie de Bretagne, près de Mondonhedo, en Galice. Mais comme les rapports entre la Galice et la Bretagne armoricaine ont toujours été privilégiés, on peut se demander si ce n'est pas une fondation armoricaine. Dans une liste datant des temps suéviques, l'abbé de sainte Marie de Bretagne est un certain Mailoc. C'est un nom celtique, mais qui peut être ou bien gaélique, ou bien brittonique. Et aucun des successeurs de Mailoc ne porte un nom d'origine celtique. Cependant, au début du Ve siècle, Orose parle d'une cité en Galice, qu'il appelle Brigantia, ce qui peut faire supposer une influence irlandaise, ou tout au moins des relations entre l'Église de Galice et celle naissante de l'Irlande.

Mais saint Colomban n'est jamais venu dans l'île d'Iona. Son rôle a été beaucoup plus continental qu'insulaire. C'est un de ses prédécesseurs, un de ces "fous de Dieu" qui abondaient en ce sixième siècle de notre ère dans les îles Britanniques, Columcille, que l'on écrit aussi Colum-Cill (à prononcer *Kolum-Kill*), et dont le nom (ou plutôt un surnom) signifie "Colombe de l'Église" (1), qui aura cette redoutable mission. Le fondateur de Iona – et de bien d'autres établissements monastiques en Irlande, notamment Derry, Kells et Moone –, a certainement été l'exemple le plus représentatif et le plus spécifique du moine civilisateur et évangélisateur tel que le concevaient les peuples celtes, cela autant par sa personnalité que par son action.

Ce Colum-Cill n'est pas n'importe qui. Il est né en 521 du clan des Ui Neill, c'est-à-dire de la lignée du roi Niall aux Neuf Otages. Il était lui-même un *file*, donc un héritier à la fois d'une famille royale et d'une caste druidique. Cette alliance, déjà réalisée par le

(1) *Cill* provient d'un latin *cella* (voir par exemple "la Celle Saint-Cloud"), qui signifie "abri isolé", avant de prendre le sens d'ermitage, puis d'église. Ainsi s'expliquent de nombreux toponymes irlandais commençant par *Cill-*, tels Kildare, Killarney ou Kilkenny.

grand Patrick, fut ravivée par Colum-Cill. Entré très tôt dans les ordres, il fonda les monastères de Derry et de Durrow. En 574, il intervint dans la querelle qui opposait le roi d'Irlande à la caste des *fili* soupçonnée de constituer un état dans l'état. Le roi était prêt à interdire les *fili* ou à les chasser. En tant que membre de la famille royale, Colum-Cill invita le roi à réfléchir sur le problème et eut assez d'influence sur lui pour lever l'interdiction. Il en profita même pour faire confirmer solennellement les anciens privilèges des *fili*. Un tel geste en dit long sur les rapports privilégiés qui existaient entre les moines irlandais et les héritiers de la tradition druidique. Ce n'est pas sans intérêt de le savoir si l'on veut comprendre la tonalité particulière du christianisme celtique.

Mais Colum-Cill n'était pas un "petit saint". Tout en étant moine, il n'était pas détaché du monde. Il joua un rôle politique important, et se fit même guerrier quand l'occasion s'en présenta. Un jour, il alla visiter un pieux personnage, Finnian de Druim Finn. Son hôte lui prêta un livre, probablement un psautier, qui était magnifique. Il plut tellement à Colum-Cill que celui-ci passa sa nuit à le recopier en secret. Mais Finnian s'en aperçut. Bien qu'homme de méditation et de sagesse, il entra dans une colère épouvantable et reprocha à Colum-Cill d'avoir copié le manuscrit sans autorisation. La dispute prit une tournure telle qu'elle parvint devant le roi Diarmaid mac Cerrbeil qui fut chargé de réconcilier les deux plaignants. Il rendit un arrêt en faveur de Finnian : "Ordinairement, le veau suit la vache, donc la copie doit suivre l'original".

Colum-Cill, rendu furieux par le jugement du roi, exprima publiquement son mécontentement, maudit Diarmaid et sortit en entraînant les siens. Le roi, non moins furieux de voir que son autorité était bafouée, prépara une expédition contre Colum-Cill, lequel, pour ne pas être en reste, mobilisa ses gens, aussi bien ses moines que les membres de son clan. Ainsi eut lieu la bataille de Cul Dremhne, vers 572. D'après l'un des biographes du saint, un ange, sous l'aspect d'un guerrier géant, se tint au-devant de l'armée de Colum-Cill et effraya les ennemis de telle sorte qu'il en mourut trois

mille. Mais pour prix de cette victoire, l'ange demanda à Colum-Cill de s'exiler définitivement (1). Légende ? Bien sûr, mais non sans fondement. C'est à la suite d'une guerre fratricide, dont les buts devaient être davantage politiques (une querelle de succession) que Colum-Cill dut abandonner l'Irlande. Et, paradoxalement, c'est par là que l'action de Colum-Cill est devenue remarquable.

Peu après, en 563 ou 565, Colum-Cill s'embarque avec douze moines et aborde sur l'île d'Iona, proche de la côte occidentale de l'Écosse, dans un pays autrefois peuplé de Pictes, mais déjà occupé en partie par des Irlandais du nord-est de l'Ulster. Ce sont d'ailleurs ces Irlandais qui, en fondant le nouveau royaume de Dal Riada (comté d'Argyll) dépendant de leur ancien royaume en Ulster, vont donner aux habitants leur propre nom, les *Scots* (= Irlandais). Le pays des Pictes va bientôt devenir la Terre des Scots (Scotland).

C'est en accord avec le roi de Dal Riada que Colum-Cill s'établit à Iona. Il y fonde un monastère à la mode purement celtique qui va devenir le foyer principal de l'évangélisation de la Grande-Bretagne, aussi bien des Pictes que des Bretons, ou des nouveaux arrivants, Angles et Saxons. Mais en dehors de son rôle spirituel indéniable et considérable, le monastère de Iona va constituer une sorte de modèle sociologique. Colum-Cill, à la différence de Patrick, n'est pas évêque. Il n'est que moine élu abbé. Pourtant son autorité est grande, pour différentes raisons : en tant que chef d'une com-

(1) Une autre version, moins mythologique (tout cela sent le récit épique à la façon des grands textes traditionnels irlandais), relate les scrupules de Colum-Cill après la bataille si meurtrière pour ses ennemis. Il va consulter un saint ermite qui lui donne pour pénitence de s'exiler pour racheter les âmes de ceux qu'il a fait périr dans la bataille. En fait, toute cette histoire est liée au sort de deux petits royaumes d'Ulster qui étaient demeurés indépendants malgré la prétention à l'hégémonie des Ui Neill, le royaume de Dal Riada, et celui de Dal nAraidi. Ces deux royaumes commençaient à essaimer vers les côtes occidentales de l'Écosse, entreprenant ainsi une véritable colonisation gaële d'une partie de ce pays des Pictes. Colum-Cill était lié avec Aedan mac Gabrain, le roi des Dal Riada. Cela explique qu'il ait choisi l'île d'Iona pour lieu d'exil.

munauté monastique, en tant que *file*, en tant que noble de famille royale. Colum-Cill règne véritablement à Iona et en profite pour poursuivre, à la faveur de l'évangélisation qu'il entreprend, l'implantation des Irlandais du Dal Riada au nord de la Clyde. En fait, malgré ce que disent les biographes du Colum-Cill, qui s'attachent à le montrer comme un pur méditatif, un pur ascète voulant expier ses péchés dans la solitude et l'érémitisme, la réalité historique est bien différente : il est établi que Colum-Cill est revenu plusieurs fois en Irlande pour accomplir de véritables missions diplomatiques. On sait, par exemple, qu'en 575, à Druim Cett, eut lieu une assemblée générale des royaumes d'Irlande sous la présidence du haut-roi d'Irlande Aed mac Ainmîre : Colum-Cill s'y trouvait aux meilleures places en compagnie d'Aedan mac Gabrain, roi du double royaume de Dal Riada (en Ulster et en Écosse). On peut affirmer que si Colum-Cill est le grand évangélisateur des Pictes, il est aussi celui qui a *gaélisé* l'Écosse, lui changeant son nom et lui imposant la langue gaélique.

Ce contexte politique ne peut être ignoré. D'ailleurs Iona est un point stratégique de grande importance. Lieu sacré, sans aucun doute, et peut-être même sanctuaire druidique ancien. Mais position essentielle entre l'Irlande et l'île de Bretagne, relais incomparable pour assurer les liaisons du double royaume de Dal Riada avec les Pictes orientaux. C'est pourquoi, un siècle plus tard, le moine saxon Bède, précieux témoin des premiers conflits entre Rome et l'Église celtique, pourra écrire : "L'île (Iona) est régie par un abbé-prêtre, sous la juridiction de qui *toute la province, y compris les évêques,* sont soumis par une disposition insolite *(ordine inusitato).* Cela est conforme à la condition du premier docteur de cette île, Colum-Cill, qui ne fut point évêque, mais seulement prêtre et moine (1)".

En somme, dans l'esprit du monachisme celtique, l'évêque n'est qu'un fonctionnaire, un simple degré dans la hiérarchie dont

(1) Bède, III, 4.

l'abbé, authentique incarnation de la collectivité, occupe le sommet. Et Colum-Cill réalise parfaitement, dans le contexte chrétien, le couple druide-roi qui caractérise la société celtique d'autrefois.

Colum-Cill mourut vers l'an 600, mais son œuvre lui survécut longtemps. Iona continua à être un centre religieux et politique à la fois pour l'Irlande et pour l'île de Bretagne. Le roi saxon de Northumbrie, Oswald, à la suite d'une guerre malheureuse, avait passé une grande partie de sa jeunesse en exil à Iona. Rentré dans son pays, et ayant récupéré ses fonctions, il n'eut rien de plus pressé que de demander un évêque à Iona. On lui envoya un certain Aidan, qui, selon la coutume celtique, commença par fonder un monastère dans l'île de Lindisfarne (Holy Island), sur la côte de Northumbrie. De cette abbaye-évêché de Lindisfarne partit l'évangélisation des Saxons qui, entre 630 et 664, fut largement étendue vers le sud grâce à l'activité infatigable des moines d'Aidan. Celui-ci mourut en 651, mais son successeur, le "Scot" Finan poursuivit cette œuvre et construisit en pays saxon une autre église non en pierre, mais en bois selon la coutume des Scots *(More Scottorum),* et recouvert de roseaux. Après lui, l'abbé-évêque fut Colman qui se retira en Irlande avec les reliques d'Aidan plutôt que d'abandonner les usages celtiques que les envoyés de Rome combattaient de plus en plus. Dans le sud de l'Angleterre, ce furent encore deux Irlandais, Dicuil et Maeldub, qui fondèrent les célèbres abbayes de Bosham et de Malmesbury.

En dehors de ces saints conquérants prêts à porter le message christique dans le monde entier, l'Irlande du VI[e] siècle suscite également des moines plus discrets, plus secrets, pourrait-on dire, et dont l'action a sans doute été efficace en profondeur. Il s'agit de ces communautés de moines qu'on appelle les Culdées. Le terme provient du vieil irlandais *célé-Dé*, ce qui signifie "serviteur de Dieu". C'est une classe de religieux qui demeure actuellement, malgré toutes les recherches entreprises, assez mal définie, pour ne pas dire mystérieux. Il n'en fallait pas plus pour que différents auteurs les considèrent comme les véritables héritiers des druides, leur prêtant des tra-

ditions occultes qu'ils maintenaient sous une orthodoxie de façade, et surtout les considérant comme les ancêtres de diverses sectes et communautés qui aboutiront à la franc-maçonnerie écossaise. Certes, la Règle de Maelruain de Tallaght, mort en 792, a consigné les devoirs et obligations des Culdées, mais cela n'offre guère d'originalité par rapport à ce qui se pratiquait à la même époque dans les monastères celtiques. D'abord anachorètes, les Culdées se sont ensuite groupés et ont effectivement formé des communautés marginales, ne se mêlant pas aux activités extérieures et réservant leur enseignement à ceux dont ils étaient sûrs. Le problème des Culdées est loin d'être éclairci, mais il demeure hasardeux d'en faire des druides chrétiens. Quoi qu'il en soit, leurs communautés se sont répandues dans toute l'Irlande et en Écosse, et on en retrouve des traces au XIIe siècle.

Et, de toute façon, les moines irlandais ont réalisé dans un cadre traditionnel encore fortement marqué par les usages païens, une synthèse harmonieuse entre la spiritualité antique, teintée de mysticisme et de communion avec la nature, et le message délivré par les missionnaires du Christ. Point extrême, sans aucun doute, de la spiritualité du haut Moyen Âge, l'Irlande monastique allait diffuser un peu partout un autre message, une autre façon de vivre l'amour de Dieu.

C'est dire l'importance de Iona qui, au même titre que des établissements monastiques comme Clonmacnoise ou Glendalough en Irlande, a dispersé tous ses feux vers toute l'Europe. D'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'un des chefs-d'œuvre de l'art primitif chrétien oriental, le célèbre *Livre de Kells,* conservé maintenant au Trinity College de Dublin, a été élaboré à Iona. Ce n'est qu'à la suite d'une destruction du monastère de Iona par les Vikings que cet admirable évangéliaire s'est retrouvé à Kells, qui était alors une filiale de Iona.

Et c'est tout cela que raconte le vent venu du grand large lorsqu'il s'engouffre dans les vénérables vestiges d'un monastère perdu sur une île minuscule, qui témoigne, face à une mer souvent déchaînée, de la grandeur et de l'audace des peuples celtes.

Knocknarea

(Irlande, comté de Sligo

Quiconque prend la peine de gravir les pentes assez raides de la petite montagne de Knocknarea (graphie anglaise de *Cnoc na Rig*, c'est-à-dire "Tertre royal") a l'impression, lorsqu'il arrive sur le plateau qui en constitue le sommet, de connaître cet endroit depuis des siècles, d'y avoir rôdé comme dans les espaces d'une autre vie. Et cette impression est si forte qu'il ne viendrait à personne l'idée de la nier. Il y a des lieux où, comme le disait André Breton, "le communicable et l'incommunicable cessent d'être perçus contradictoirement".

Mais gravir *Cnoc na Rig* n'est pas une promenade touristique, c'est un pèlerinage. Et tout pèlerinage suppose un rituel qu'on doit accomplir selon les conditions requises. Il faut emporter avec soi une petite pierre ramassée sur le flanc de la montagne, parmi les éboulis que les intempéries font dévaler, afin de la placer sur le "Tombeau de la reine Maeve" qui surgit du socle du plateau et se dresse désespérément vers le ciel, ultime repère pour un voyageur égaré dans les lointaines plaines d'Irlande aussi bien que pour un navigateur aux prises avec les tempêtes de l'hiver.

C'est en effet une coutume bien établie, et bien observée, d'ajouter une pierre au tombeau de la reine. Tous ceux qui connaissent la tradition ne manquent jamais d'y satisfaire et d'accomplir ce

geste rituel. En fait, le Tombeau de la reine Maeve est un monticule de pierre sèches, un *cairn* comme on dit maintenant en langage scientifique international, terme dérivé d'un ancien celtique *carn*, autrement dit un tertre de l'époque mégalithique. On raconte qu'y est enterrée la reine Maeve (*Mebdh*), soi-disant souveraine de la province de Connaught, mais qui est en réalité un des multiples aspects de la Déesse des Commencements, celle qu'on appelle aussi Morrigane, Bobdh, Boann, Brigit, Rhiannon, Épona, Macha, et aussi Dana, autrement dit la "sainte" Anne tant vénérée en Bretagne. On prétend donc que la reine Maeve est enterrée ici, dans ce tertre que les vents empêchent d'être recouvert d'herbe, placée debout, face aux immenses paysages de son royaume, revêtue de sa cuirasse de guerre et de ses armes, prête à fondre sur tout ennemi qui se présenterait dans l'intention de ravager ses domaines. C'est sans doute pour cela que, jusqu'à présent, aucun archéologue n'a osé y procéder à la moindre fouille, arguant qu'il faudrait apporter le matériel nécessaire par hélicoptère et que cela reviendrait beaucoup trop cher.

Étrange explication qui dénote bien le caractère sacré de ce lieu. L'ombre de la reine Maeve rôde toujours sur cette terre du bout du monde, là où l'océan s'ouvre sur des domaines interdits, ceux que parcourt le soleil pendant son périple nocturne, et qui ne sont pas forcément des pays ténébreux.... Et la reine Maeve, comme toute femme celte qui se respecte, peut devenir parfois un être terrifiant, doué de pouvoirs surnaturels, et capable, par un simple coup de colère, de déclencher les plus violentes tempêtes sur ceux qui ont l'audace de la défier.

Mais, au mois de mai, le soleil du jour baigne de lumière le sommet de *Cnoc na Rig*. Il fait beau. Le ciel est parfaitement bleu. L'air est pur, car c'est une brise qui vient de la mer qui caresse les pierres du tertre, et cette brise apporte avec elle les senteurs des algues et le cri rauque des grands oiseaux blancs qui décrivent leurs éternelles spirales au-dessus des rivages. Vers le nord, tout en bas, s'étalent la ville et le port de Sligo. Plus loin, bornant l'horizon de

ce côté, ce sont les hauteurs de Ben Bulben, lieu légendaire s'il en fût, où vivait le sanglier féerique que dut, à son corps défendant, combattre le beau guerrier Diarmaid, ce qui causa sa propre mort, par la vengeance de Finn mac Cool, le vieux roi des *Fiana*, parce que la femme de celui-ci, la blonde et solaire Grainné, éclatante image du soleil qui donne vie et puissance, avait obligé Diarmaid, par la vertu d'une incantation magique, à s'enfuir avec elle.

On ne peut alors s'empêcher de penser que c'est sous Ben Bulben, près de l'enclos monastique de Drimcliff, que le poète William Butler Yeats a voulu se faire enterrer, lui qui avait réveillé à travers son œuvre immense tous les mythes et toutes les légendes du temps des Gaëls. Mais vers le sud, au pied de *Cnoc na Rig*, le long d'un rivage sablonneux, la légende s'est dissipée dans les brumes, laissant place à la technique : on peut voir un avion décoller de l'aéroport de Strandhill et s'élever rapidement dans le ciel en affolant des bandes de goélands qui s'éparpillent aux quatre coins de l'horizon.

Si l'on se tourne du côté où le soleil se lève, vers la terre, on peut voir une sorte de plaine de forme circulaire, bordée de collines qui prennent un aspect de couronne, à moins que ce ne soit celui d'une enceinte de forteresse. C'est la plaine de Carrowmore, dont le nom, graphie anglaise d'un ancien celtique où l'on reconnaît le terme *carn*, indique qu'il s'agit d'un grand amas de pierres. En effet, on peut y distinguer un nombre incalculable de tertres, parfois proéminents, parfois enfouis dans la verdure, et des cercles de pierres qui se perdent dans les ronces. Il s'agit là d'un immense cimetière mégalithique, probablement le plus important de toute l'Europe. Ce n'est sans doute pas un hasard si la reine Maeve, dans son tertre, sur le sommet de *Cnoc na Rig*, veille sur les défunts. Et plus loin, toujours vers l'est, au-delà de Sligo, les eaux bleues du Lough Gill dorment parmi les collines dont les flancs disparaissent sous une incroyable masse de rhododendrons en fleurs. Quel contraste avec l'ouest, cette mer profonde, mystérieuse, au-delà de laquelle il n'y a

plus rien que des ravins ombreux où se précipite, le soir, un soleil harassé par sa course diurne...

C'est le moment de déposer sa pierre sur le Tombeau de la reine Maeve. Une fois ce rite accompli, en s'adossant au tertre, on peut apercevoir, de l'autre côté de la baie de Sligo, la pointe de Roskeeragh. Par derrière, déjà bercée par les brumes qui montent, voici la petite île d'Inishmurry sur laquelle gisent encore les ruines d'un monastère celtique chrétien qui fut renommé autrefois. Alors, on se sent bien. Il semble qu'on vogue dans les airs au milieu des oiseaux qui caressent les voyageurs errants de leurs ailes douces et blanches.

Sur ce sommet de *Cnoc na Rig*, il semble qu'on se sente ailleurs. Non pas ailleurs, n'importe où et à n'importe quelle époque, mais à l'époque des rois, des héros et des dieux qui régnaient sur les Celtes, en un temps où rien n'était impossible et où les merveilles faisaient partie d'un éternel quotidien...



Landévennec

(Bretagne – Finistère)

Landévennec est un enclos sacré au bout d'une presqu'île dont la tête est dirigée vers la terre, aux bords de l'Aulne, à l'endroit où ce fleuve se joint à la rivière du Faou pour former un large estuaire qui s'égare au fond de la rade de Brest. Dans un climat privilégié, sur un sol où grandissent les espèces végétales les plus variées, se dressent les ruines d'un des plus importants monastères que la Bretagne armoricaine ait connus. Et c'est là que, pendant plusieurs siècles, a battu le cœur profond de la spiritualité chrétienne celtique.

La tradition rapporte que vers l'an 485, un certain Gwennolé, avec quelques compagnons, s'établit d'abord sur l'îlot de Tibidy, sur la rive opposée de l'Aulne, ensuite sur le site même de Landévennec, y fondant un monastère de type celtique, c'est-à-dire un sanctuaire entouré de cabanes rudimentaires. Ce Gwennolé semble appartenir autant à la légende qu'à l'histoire. Son nom est une déformation d'un ancien *Win-Wal loë*, et, dans certains pays francophones, il est devenu "Guignolay" ou même "Guignolet". Le nom de Landévennec porterait la trace de son nom, puisqu'il s'agit d'un ancien *Lann-(to)-Win-(oc)*, c'est-à-dire "ermitage de Win (Walloë)". Quoi qu'il en soit, d'après son biographe du IXe siècle, le moine Wrdisten, Gwennolé était le dernier enfant d'une famille d'immigrants venus de Grande-Bretagne, dont le chef était Fracan, lequel a

laissé son nom à une paroisse voisine de Saint-Brieuc, Poufragan, où il s'était établi. Gwennolé commença par être le disciple de saint Budoc, dans l'établissement monastique de l'île Lavret, près de Bréhat. Puis il fonda Landévennec grâce à la générosité d'une famille princière de Cornouaille.

C'est là qu'intervient, dans sa légende, le personnage de Gradlon le Grand, le roi de la mystérieuse ville d'Is. Il aurait été le neveu de Gradlon. Il serait venu prêcher à Is, mais, rejeté par les habitants, il les aurait maudits : d'où la submersion de la ville d'Is et le sauvetage du roi Gradlon par Gwennolé. On sait que le personnage de Gradlon est complexe : il y a eu plusieurs Grandlon aux Ve et VIe siècles, et qui étaient probablement des *machtierns*, c'est-à-dire des sortes de chefs civils analogues aux comtes. L'histoire ne peut saisir le personnage de Gradlon, mais la légende le situe comme roi de Quimper, ami de l'évêque Korentin, et père de la princesse Dahud pour laquelle il a fait construire la ville d'Is. Quoi qu'il en soit, le souvenir de Gradlon est demeuré très vivant à Landévennec, où il serait venu mourir, près de saint Gwennolé, et où se trouve son tombeau supposé. Ce souvenir semble être inséparable de celui de Gwennolé.

L'ancien établissement monastique s'agrandit, et des constructions en pierre remplacèrent les cabanes primitives. On a retrouvé des vestiges des époques carolingienne et préromane. Landévennec devint le phare du monachisme celtique dans la péninsule armoricaine. Les coutumes irlandaises y étaient à l'honneur, notamment un cycle pascal spécifique, une tonsure et différentes règles de vie, certaines notions théologiques même, qui devaient beaucoup au pélagianisme, c'est-à-dire la doctrine du théologien Pélage qui prônait le libre arbitre absolu face au "déterminisme" de saint Augustin. Cela n'était guère apprécié par l'autorité pontificale de Rome, d'autant plus que le système celtique comportait des risques sérieux quant à l'unité de l'Église.

En effet, en Irlande, en Grande-Bretagne et en Bretagne armoricaine, prévalait la pratique de l'abbaye-évêché : l'abbé d'un grand

monastère était bien souvent l'évêque du diocèse et régissait celui-ci d'une façon parfaitement autonome. Il arrivait même que l'abbé ne fût pas évêque mais qu'il fût cependant le supérieur de l'évêque. Autant de particularismes qui ne pouvaient être supportés par Rome qui s'ingénia par tous les moyens à détruire les chrétientés celtiques, au besoin en faisant appel aux ennemis héréditaires des Bretons, les Saxons, qui, eux, fraîchement convertis, se montraient les plus sûrs alliés de la papauté. Rome utilisa bien entendu les services des Francs, et comme, théoriquement, la Bretagne armoricaine dépendait de la métropole religieuse de Tours (souvenir de l'Administration romaine impériale), on fit tout pour accentuer la dépendance de l'Église bretonne vis-à-vis de l'archevêque de Tours, zélé serviteur des Carolingiens. En 818, lors d'une expédition militaire en Bretagne, qui se solda par la défaite du chef breton Murman (Morvan), Louis le Pieux rencontra à Priziac (actuellement dans le Morbihan) l'abbé en titre de Landévennec, Matmonoc, et lui ordonna de suivre désormais la règle de saint Benoît. On sait en effet que les monastères de type celtique suivaient une règle particulière, celle de saint Colomban, qui était très dure et très austère. Désormais, Landévennec suivit la règle bénédictine. Il est vrai que celle-ci résultait en fait d'une sorte d'harmonisation entre la règle colombanienne et la primitive règle de saint Benoît de Nursie. À partir de ce moment, Landévennec devint une abbaye bénédictine, ce qu'elle est encore aujourd'hui. Mais cela n'empêcha pas le monastère de continuer son action celtique : ce fut un âge d'or, comme le prouvent les manuscrits, évangéliaires et autres documents aujourd'hui dispersés dans le monde (en particulier à Copenhague et à New York). La spécificité celtique transparaissait sous l'ordre bénédictin.

Mais en 913, Landévennec fut pillée et brûlée par des pirates normands. Les moines durent s'enfuir. Certains s'établirent à Château-du-Loir, où une crypte porte encore le nom de saint "Guingalois". La plupart échouèrent à Montreuil-sur-Mer (*Mosteriol*) où ils fondèrent un établissement qui porte encore

aujourd'hui le nom primitif de saint Walloy (Walloë), autrement dit saint Gwennolé.

Ce n'est qu'après 938 que le roi-duc de Bretagne Alan Barbetorte put chasser les Normands, aidé dans sa tâche par un roi saxon et par Jean de Landévennec, l'abbé en titredu monastère, celui qu'on considère actuellement comme le véritable "libérateur" de la Bretagne au Xe siècle. Alors commence la reconstruction de l'abbaye, selon le style roman. Landévennec continuera longtemps à briller de tout son éclat jusqu'au XVIIIe siècle, pour finir comme bien national à la Révolution et servir de carrière. Le peu qui a pu en être sauvé a été récemment restauré et aménagé. Et surtout, depuis 1958, une communauté de bénédictins s'est mise à "relever" l'abbaye, construisant de nouveaux bâtiments et reprenant intégralement le flambeau de leurs prédécesseurs, faisant ainsi du Landévennec moderne un nouveau phare du christianisme celtique. Quant aux ruines anciennes, particulièrement émouvantes, elles sont devenues un musée de site où il est bon de méditer longuement sur l'originalité de ces moines celtes qui n'hésitaient pas à "défier Dieu" lorsqu'ils voulaient démontrer au monde qu'ils étaient capables de dépasser la condition humaine et de se hausser à des plans supérieurs. Il y a là matière à réflexion, car le christianisme celtique n'a rien de "marginal", de "suspect", de "magique", il croit en Dieu et à la possibilité qu'a l'être humain d'atteindre Dieu grâce à ses œuvres et à son incomparable énergie. L'exemple actuel de Landévennec, renaissant de ses cendres et éclairant la chrétienté, est significatif de la volonté d'agir qui caractérise les Celtes dans tous les domaines. Et à Landévennec, même si les moines suivent avec respect l'ancienne règle de saint Benoît, même s'ils chantent l'office en français, la bibliothèque bretonne est l'une des mieux fournies de toute la péninsule. Cela prouve aussi que la culture et la spiritualité ne sont pas toujours contradictoires.



Langonnet

(Bretagne, Morbihan)

Le nom de Langonnet (*Langonio* en 1168 et *Lenguenet* en 1301)indique que c'est un ancien ermitage (*lann-*) fondé par un certain Conet ou Conoet (*Cynydd* en gallois) qui serait originaire du pays de Galles. Langonnet fait partie de la "Cornouaille morbihannaise" autrefois rattachée au diocèse de Quimper et maintenant dépendant de Vannes. De toute façon, c'est un pays qui a une longue histoire. Déjà peuplé à des époques très anciennes, le territoire de Langonnet comporte de nombreux vestiges mégalithiques, comme le tumulus de Bodven et le menhir de Bodero, ainsi que des fonds de cabanes gauloises au moulin de Lopriac, sur l'Ellé. Il y a aussi des traces d'une forteresse de type celtique qui est sans doute contemporaine de l'immigration bretonne, vers le Ve ou VIe siècle. On sait d'ailleurs que Langonnet – ou un lieu proche de Langonnet – était la résidence d'un roi breton qui avait autorisé, au début du IXe siècle, le roi Murman (Morvan) à rester dans le sud de la péninsule ; celui-ci fut vaincu et tué par les troupes franques de Louis le Pieux.

L'élément celtique primitif paraît particulièrement vivace à Langonnet et sur les paroisses voisines, comme à Priziac. En effet, les monuments religieux, bien qu'ils aient été agrandis et restaurés à plusieurs reprises, conservent des éléments archaïques carolingiens

et romans qui dénotent la permanence d'une tradition venue des Gaulois et certainement réhabilitée par les Bretons venus de Grande-Bretagne. À ce sujet, on a même pu dire qu'il existait un style roman de la Cornouaille morbihannaise, tant les motifs que l'on relève sur les chapiteaux sont caractéristiques et se rattachent à la fois à l'art gaulois et à l'art mégalithique. Ainsi l'église paroissiale de Langonnet, qui est l'ancienne abbatiale d'un monastère de type celtique, et qui a été construite au XIe siècle, contient d'étonnantes sculptures et gravures sur ses chapiteaux d'époque carolingienne : décors stylisés, motifs enroulés faisant penser aux entrelacs irlandais, schématisations animales, combinaisons linéaires abstraites, etc. Certes, l'église a été rénovée au XVIe siècle en style flamboyant, mais elle a cependant gardé son caractère primitif. L'abbaye de Langonnet proprement dite, qui est à l'écart du bourg, a été fondée plus tard, en 1136, par le duc de Bretagne Konan III. Elle conserve sa salle capitulaire du XIIIe siècle, très rare exemple de style gothique rayonnant en Bretagne, mais elle a été très remaniée au cours du XVIIe siècle. Une ancienne dépendance de l'abbaye, La Trinité-Langonnet, possède une église paroissiale contenant elle aussi des chapiteaux romans décorés de motifs celtiques, et surtout l'église de Priziac constitue un modèle du genre : là, les motifs sont réellement archaïques et comme surgis de la nuit des temps.

De toute façon, Langonnet est un lieu *magique*. Les traditions qui se réfèrent à cet endroit sont toutes teintées du souvenir de l'époque celtique, comme si le territoire de Langonnet et des paroisses voisines avait été le point de rencontre des divers courants historiques, artistiques et légendaires, provenant à la fois du fonds gaulois primitif et des apports insulaires, tant du pays de Galles que de l'Irlande, là où étaient demeurées plus vivantes les grandes lignes de force d'une pensée originale, barbare par rapport à la Méditerranée, teintées de particularismes dus à des situations géographiques et climatiques tout à fait particulières.

C'est ainsi qu'une légende rapportée par le chroniqueur médiéval Philippe le Normand prétend que la dernière bataille du

monde se déroulera à Langonnet. Cette référence eschatologique est peut-être le souvenir d'une bataille réelle qui a effectivement eu lieu là en 818, entre les troupes franques de Louis le Pieux, fils de Charlemagne, et des tribus bretonnes réunies sous la direction d'un chef qui n'a certainement jamais eu le titre de roi, un certain Murman, ou Morvan, dont le chroniqueur Ernold le Noir nous conte l'histoire, s'arrangeant du même coup pour décrire les Bretons comme des hordes de sauvages méritant à peine le nom d'êtres humains. On sait que Charlemagne, malgré tout ce qu'on a pu raconter à ce sujet, n'a jamais pu mettre les pieds en Bretagne. Il s'est contenté d'établir que le comte Hroland comme "gardien" des marches de Bretagne, pour éviter d'être contré de ce côté. Et la chanson de geste connue sous le nom de *Chanson d'Aquin* nous renseigne assez bien sur les motivations profondes des Carolingiens à propos de leurs rapports avec les Bretons : ils voulaient les neutraliser parce qu'ils se rendaient compte du danger qu'ils représentaient ; très nombreux et très agissants, prêts à déborder au-delà des frontières (ce qu'ils feront sous Charles le Chauve), et surtout sachant très bien l'antériorité des royaumes bretons sur les royaumes francs, ce qui constituait un danger par rapport à leur légitimité sur ce qu'on appelait alors la *Francia occidentalis.* C'est donc le fils de Charlemagne qui réussit une percée dans les territoires bretons, percée sans lendemain, mais qui permettrait de tirer un avantage moral de la situation ainsi créée.

C'est donc en 818 que les troupes de Louis le Pieux rencontrèrent les tribus bretonnes aux alentours de Langonnet. Avant d'engager la bataille, l'empereur envoya auprès du chef Murman un ambassadeur, le moine Witcar. C'est le témoignage de ce Witcar que reproduit le chroniqueur Ermold le Noir : "Cette nation perfide et insolente (les Bretons) a toujours été rebelle et dénuée de bons sentiments... Tous vivent dans l'inceste et le crime. Ils habitent les bois et installent leurs couches dans les fourrés. Ils vivent de rapines, semblables à des bêtes sauvages". Mais, devant l'ambassadeur, Murman refuse de s'incliner : "Va et dis ceci à ton roi : je ne cultive

point ses terres et je ne reconnais pas ses droits. Qu'il règne sur les Francs ! Murman exerce légitimement le gouvernement sur les Bretons... Si les Francs me font la guerre, je ferai la guerre contre eux". Après cette fin de non-recevoir, la bataille s'engage, mais les Bretons ont le dessous et Murman lui-même est tué. Louis le Pieux impose alors un traité en vertu duquel les Bretons devront reconnaître la suzeraineté des Francs et payer un tribut annuel. Le tribut ne fut jamais payé, mais Louis imposa cependant la réforme des monastères bretons, qui étaient d'obédience celtique insulaire : ils durent se conformer à la règle bénédictine. Ce fut le cas notamment pour Landévennec, comme nous l'avons vu. En tout cas, il semble bien que la résidence d'un chef (ou d'un roi) des Bretons à Langonnet en ces temps reculés explique la persistance de traditions celtiques archaïques dans le pays, aussi bien dans le domaine des légendes que dans celui de l'architecture et de l'art sacré.



Laniscat

(Bretagne, Côtes d'Armor)

Le village de Laniscat, perdu au cœur de la Bretagne centrale, possède dans son église un objet qui ne manque pas d'attirer l'attention et de provoquer des questions : une roue à carillon. Certes, ce n'est pas la seule église à en posséder. On en trouve en effet à Kérien, à Confort-en-Meilars et à Saint-Nicolas-du-Pélem. Mais celle de Laniscat est sans doute la plus étrange. Il semble d'ailleurs que cette particularité de la roue à carillon soit le propre de la haute vallée du Blavet et de ses alentours immédiats. De quoi s'agit-il ? On dit que c'est une "roue de fortune", et généralement on la fait tourner après un baptême pour apporter à l'enfant qui devient chrétien toutes les grâces dont il pourrait disposer dans sa vie afin d'accomplir dignement son destin. Mais la fonction de cette roue semble plus complexe, et son origine remonte bien au-delà du christianisme.

C'est encore une fois la tradition druidique qui doit être mise à contribution. La statuaire gallo-romaine est remplie de figurations d'un dieu mystérieux représenté avec une roue : on prétend qu'il s'agit de *Taranis*, dieu du Feu et du Tonnerre, et que les Romains ont assimilé à leur Jupiter *tonnant*. On sait aussi, grâce aux récits mythologiques irlandais, que le druide Mogh Ruith, dont le nom signifie "serviteur de la Roue", est une sorte de druide primordial

doué de tous les pouvoirs des dieux. Mogh Ruith se déplace sur un char de bronze qui a tout l'air d'être un char volant. Lui-même vole comme un oiseau, ce qui accentue son aspect céleste. Cependant, il agit sur les éléments, sur les eaux, sur le vent, sur les puissances végétales, sur le feu du ciel et le feu de la terre, sur les vagues de la mer. La roue, dont il est le "serviteur", et dont sont ornées, certaines divinités gauloises, est peut-être le symbole de la connaissance du passé et de l'avenir, la "roue de la fortune" que seuls les druides – et leurs héritiers, les prêtres catholiques – sont capables de maîtriser à cause de leur état de "très voyants" (ce qui est la signification du mot "druides").

Ces roues qu'on trouve dans les églises bretonnes de la haute vallée du Blavet datent en général des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Elles sont fixées sur les murs du sanctuaire. Elles sont constituées par un cercle de bois, réuni par des rayons à un moyeu central garni de clochettes. Le rituel est toujours suivi lors des baptêmes, mais bien peu de personnes sont capables d'expliquer pourquoi il est pratiqué surtout par les membres du clergé. Il s'agit ici d'une notion remontant au plus lointain passé druidique, notion passée dans l'inconscient collectif, et qui ne se manifeste plus qu'à l'occasion de certaines fêtes essentielles dans la vie humaine. Mais il n'en demeure pas moins vrai que ces roues de fortune sont un évident symbole solaire : le soleil, divinité féminine chez les Celtes et les Germains, est l'entité divine qui procure l'énergie. C'est cette énergie que l'on répand sur le jeune enfant au moment de son baptême. À lui, après cela, de mettre en pratique cette énergie reçue de la divinité, et de la faire fructifier dans le but de donner au monde son visage parfait. Un geste rituel qu'on pourrait qualifier de "folklorique" est souvent un geste d'une importance exceptionnelle quand il s'agit de se mettre *au diapason de Dieu,* et de faire vibrer l'univers au rythme cosmique prévu depuis les commencements. Ainsi s'expliquent le symbolisme des clochettes et le rayonnement solaire de la roue. Encore une fois, à Laniscat comme dans d'autres paroisses de la région, les antiques traditions, véhiculées par les usages populaires

de la religion chrétienne, rendent compte d'une profonde métaphysique issue du fond des âges, à l'usage des témoins de notre temps. La Bretagne mystérieuse n'est autre que celle qui apparaît lentement, à travers la brume et les embruns, dans sa sérénité d'autrefois et dont on ne sait pas toujours comprendre la réalité qui se dissimule sous les actes de la vie religieuse.



Lanleff

(Bretagne, Côtes d'Armor)

Le petit bourg de Lanleff contient une des plus irritantes énigmes de la Bretagne : les ruines d'une curieuse église romane circulaire que, bien souvent, on persiste à nommer le "Temple de Lanleff". Il est vrai qu'on a longtemps considéré ce glorieux vestige comme un temple romain, ce qui est un défi au bon sens, mais qui peut se justifier par l'architecture de l'édifice et surtout par l'état dans lequel il se trouve actuellement. En fait, il s'agit simplement d'une église romane circulaire, bâtie au XII[e] siècle sur le plan de la rotonde de Saint-Sépulcre de Jérusalem, avec bas-côté tournant, éléments qu'on retrouve ailleurs et particulièrement, à Sainte-Croix de Quimperlé. La rotonde centrale, qui est maintenant à ciel ouvert, repose sur douze arcades en plein cintre, délimitant le bas-côté circulaire. Le mur de la rotonde est percé de fenêtres en meurtrières. Une absidiole en cul-de-four est demeurée intacte sur les trois qui existaient à l'origine. Tel qu'il est, le monument paraît grandiose, mais également insolite. On ne peut se défendre de s'interroger. On a dit que c'était un sanctuaire des Templiers, mais c'est historiquement faux. On a dit qu'il s'agissait d'un des derniers vestiges de l'architecture des chrétiens celtes, lesquels se sont beaucoup, au cours des premiers siècles du christianisme, différenciés des "Romains". Mais comme on ne sait pas comment les primitives églises celtiques

étaient construites, on ne peut rien prouver. Il y a pourtant d'étranges recoupements à opérer.

Le point de départ de toute discussion est la similitude ou l'analogie qui a été constatée entre le "Temple" de Lanleff et un autre monument qui se trouve bien loin de là, au-delà de l'Atlantique : un curieux édifice qu'on peut voir à Newport, à l'intérieur du parc Touro, dans Rhode Island, aux États-Unis. C'est un monument qui a excité la curiosité de tous les archéologues et qui a suscité d'innombrables commentaires. On ne sait pas trop, en effet, s'il s'agit d'un édifice viking ou d'un des premiers moulins américains, ou encore d'un sanctuaire étabi là par des Bretons. Tout cela paraît digne du plus pur roman feuilleton, mais il y a pourtant des éléments qui prêtent sérieusement à discussion.

Personne ne s'accorde sur la date qu'il conviendrait d'attribuer à la construction du "monument" de Newport. Cela va du XIIe au XIVe siècle. Tout ce que l'on sait, c'est qu'au XVIIe siècle, en 1663 exactement, on construisit un moulin sur le sommet de ce monument qui *préexistait.* Douze ans plus tard, le moulin fut abattu par le vent au cours d'une tempête. Cela a permis en tout cas de constater que le moulin n'était pas le bâtiment primitif, lequel en constituait seulement la base. Or le monument présente des caractéristiques qui rappellent étrangement le Temple de Lanleff. Il y a une même épaisseur de murs, c'est-à-dire trois pieds celtiques (0,3715 mm). Dans aucun des deux édifices, il n'y a trace de coupole en pierre pour recouvrir la tour. Dans les deux édifices, la hauteur est de 3,60 m. Les arcades et les piliers sont semblables, mais on note qu'ils sont plus grossiers à Newport qu'à Lanleff : Newport serait alors une sorte d'imitation de Lanleff. A Newport, il n'y a pas de déambulatoire, mais rien n'interdit de penser qu'il n'y en a pas eu un, construit en bois, qui a été détruit au cours d'un incendie. D'autre part, il est impossible de considérer Newport comme une construction viking : la technique apparaît au contraire comme très voisine de la technique bretonne utilisée pour les églises romanes. Les Nordiques assemblaient leurs pierres en les juxtapo-

sant pour avoir des joints verticaux se prolongeant toutes les secondes assises. Mais les Bretons plaçaient leurs pierres en biseau de façon à pénétrer entre les têtes des pierres, sans que les joints se superposent. La solidité en était d'ailleurs beaucoup plus grande.

En tout cas, le monument de Newport ne pouvait pas exister au XIe siècle. Nous avons en effet sur ce sujet le témoignage de Thorval le Viking qui, en 1006, trouve à l'emplacement de Newport une cabane en bois de construction européenne, ce qui l'étonna fort. L'édifice en question n'existait donc pas, car il n'aurait pas manqué d'attirer l'attention du navigateur. De plus, aucune saga islandaise n'en fait mention, et comme 1014 est la date du dernier raid viking à Rhode Island, on suppose que c'est à partir de 1015 qu'aurait pu être construite l'étrange tour de Newport. On a également proposé d'y voir la main d'un équipage portugais qui a fait la relâche la Rhode Island pendant l'hiver 1511, mais le style ne correspond aucunement aux constructions de l'époque. On a prétendu qu'il s'agissait d'une église viking, ce qui est à écarter d'emblée : il n'y a jamais eu d'églises scandinaves de ce genre. Alors une tour de guet viking ? Il n'y a de porte qu'au premier étage ; audessus des colonnes, fenêtres et meurtrières sont orientées sans symétrie dans la direction des accès possibles. Mais il n'y a aucun argument décisif. Alors, est-ce un monument construit par des Celtes, des Irlandais ou des Bretons ?

La date du début de la construction du Temple de Lanleff provoque également des discussions, car si l'ensemble se réfère à un modèle fréquent, sinon abondant, au XIIe siècle, certaines parties semblent être antérieures : il faudrait donc faire remonter le début de la construction de Lanleff au XIe siècle. On a même proposé d'y voir des substructures carolingiennes, ce qui ne serait pas impossible. On possède à ce sujet un élément de comparaison à Saint-Bonnet-la-Rivière (Corrèze). Il s'agit d'une église ronde encore ouverte au culte et qui date de la fin du XIe siècle (on a même proposé la date de 984). Le diamètre intérieur est de 9,60 m, alors qu'il est de 10,40 m à Lanleff. Il y a dix colonnes à Saint-Bonnet,

douze à Lanleff et huit à Newport. Le déambulatoire mesure 4,50 m à Saint-Bonnet et 2,50 m à Lanleff. L'ensemble, à Saint-Bonnet comme à Lanleff, offre une certaine analogie avec l'édifice bien connu d'Aix-la-Chapelle.

On sait qu'à l'origine, Lanleff est un prieuré bâti sur le territoire de la paroisse de Dyvias (aujourd'hui Yvias), fief du seigneur de Chatelaudren, un certain Tribon qui fit don, à la fin du XI[e] siècle, de ce prieuré à la grande abbaye de Labon, au sud de Dinan. En 1182, c'est la célèbre abbaye de Marmoutier, près de Tours, qui en devint propriétaire. Mais elle se désintéressa complètement de cet établissement et celui-ci tomba rapidement en désuétude.

Dans ces conditions, l'hypothèse que l'édifice de Newport serait une imitation du Temple de Lanleff n'est pas absurde. Certes, l'histoire n'a retenu aucune navigation celtique qui aurait abouti en Amérique. Mais la légende s'en fait l'écho, ne serait-ce que par la fameuse *Navigation de saint Brendan à la recherche du Paradis.*

Il s'agit d'un récit hagiographique concernant un pieux personnage irlandais du VII[e] siècle, fondateur du monastère de Clonfert. Il se serait embarqué, avec quelques-uns de ses moines, pour aller jusqu'au paradis qui, selon les vieilles croyances celtiques, ne pouvait être situé qu'à l'ouest du monde. En décryptant le récit, il est possible d'admettre que saint Brendan ait pu aborder en Amérique, tout au moins à Terre-Neuve. Le problème est que le récit chrétien ne fait que recouvrir et christianiser une très ancienne légende païenne, la *Navigation de Bran, fils de Fébal,* lequel était parti lui aussi, avec quelques compagnons, mais pour chercher l'île des Femmes, c'est-à-dire le paradis celtique, la fameuse *Emain Ablack* qui n'est autre que l'île d'Avalon. Mais comme on sait que toute légende actualise un schéma mythique en l'incarnant dans certains événements réels, on peut se demander si cette navigation (de Brendan ou de Bran) ne correspond pas à une expédition à travers l'Atlantique qui aurait effectivement abouti en Amérique.

La légende de Brendan est irlandaise. Mais une tradition analogue se retrouve chez les "Brittons" du pays de Galles, lesquels, jusqu'au XIe siècle, ont parlé exactement la même langue que les Bretons armoricains (ils constituaient à l'origine un même peuple). Les curieuses *Triades de l'île de Bretagne* font en effet mention de deux expéditions sur l'Océan, au cours desquelles les navigateurs auraient disparu. L'une de ces expéditions concerne le célèbre personnage de Merlin l'Enchanteur : parmi les trois disparitions complètes de l'île de Bretagne, une triade signale en effet celle de "Merddin, le barde d'Emrys Wledg et de ses neuf *cybeirdd* (peut-être bardes perdus) qui se dirigèrent par mer vers *Ty Gwydrin* (Maison de verre). On n'entendit jamais dire où ils étaient allés". Mais une autre expédition semble plus historique, celle qu'aurait faite l'un des fils du roi gallois Owein Gwynedd (1137-1169), un certain Macawg (Madoc) "qui s'en alla sur mer, avec trois cents hommes, sur dix navires ; on ne sait où ils sont allés". Voilà de quoi alimenter les hypothèses les plus hardies. Si Madawg, personnage historique, a disparu en mer avec ses trois cents hommes, c'est peut-être parce qu'il a abordé en Amérique et qu'il y est resté.

On s'est efforcé de retrouver des vestiges "bretons" en Amérique du Nord, mais ce qu'on a pu trouver n'a rien de bien convaincant. Seul, le monument de Newport, par son analogie avec le Temple de Lanleff, constitue un argument en ce sens. Les dates peuvent concorder, et le fait que Lanleff se trouve en Bretagne armoricaine alors que l'expédition est galloise n'est pas une contradiction : les rapports étaient constants entre Gallois et Bretons à cette époque. Peut-être y avait-il des Bretons armoricains parmi les compagnons de Madawg abOwein Gwynedd. Rien ne s'opposerait donc à ce que la "tour" de Newport, sur Rhode Island, soit une imitation du "Temple" de Lanleff. Le mystère demeure, mais les questions sont posées.

Lanmeur

(Bretagne, Finistère)

Le nom de Lanmeur signifie "grand ermitage". En fait, il s'agit de l'abréviation d'un ancien *Lanmeurmelar* où nous voyons apparaître le nom de Saint Mélar, fils du roi Miliau qui a donné son nom à Ploumilliau et à Guimiliau. Curieusement, cette paroisse actuellement dans le Finistère, et donc rattachée à l'évêché de Quimper, était autrefois une enclave de Dol à l'intérieur de l'évêché de Tréguier. La légende de Mélar est très significative : lorsque son père Milau fut assassiné par son frère Riwod, celui-ci, désireux à tout prix de régner, s'assura qu'aucun compétiteur ne pouvait lui ravir le trône. C'est ainsi qu'il fit trancher la main droite et la cheville gauche de son neveu Mélar. On sait que, selon la coutume celtique, la perte d'une main entraînait l'impossibilité de régner. On en a un exemple éclatant dans les vieilles épopées irlandaises où l'on voit le roi des *Tuatha Dé Danann,* Nuada, privé de sa main après la première bataille de Mag-Tured. Il doit renoncer à la royauté, et ne la retrouve que lorsque le dieu-médecin Diancecht lui ajuste un bras d'argent. Moyennant quoi on le surnomme "Nuada à la Main d'argent". Mais comme Riwod craignait que Mélar n'eût recours à un médecin aussi habile que le Diancecht irlandais, il préféra faire massacrer Mélar. Le crime eut lieu à Lanmeur, lieu où Mélar, après sa mutilation, s'était retiré et avait construit un ermitage.

Le souvenir de ce malheureux Mélar demeure très fort à Lanmeur. L'église est moderne, mais elle recouvre une crypte tout à fait intéressante et très ancienne. On dit même qu'elle date de l'époque de Mélar, c'est-à-dire du VIIe siècle. En fait, c'est une crypte de style carolingien qui contient une fontaine dédiée à Saint Mélar. On prétend aussi que cette fontaine aurait donné son nom à la ville de Kerfeunteun ("ville de la Fontaine") qui s'étendait en ces lieux avant les invasions normandes et qui aurait été détruite par les pirates du Nord. La légende est difficile à vérifier, car il ne reste de ces époques lointaines que cette crypte. C'était certainement un ancien *martyrium* où furent déposés les ossements de Mélar. Mais la tradition, marquée par le tragique destin de ce fils de roi mutilé et assassiné, fait de cette crypte un des points névralgiques du monde. En effet, on raconte qu'un jour, plus précisément un dimanche de la Trinité, les eaux de la source de la crypte de Lanmeur se mettront à bouillonner avant d'envahir la crypte, de s'élancer au-dehors et de submerger la Terre. Alors, ce sera la fin du monde. Le thème est, bien entendu, le même que celui de la ville d'Is, mais dans sa version galloise (*baie de Cardigau*) ou irlandaise (*Loch Ené*) : l'inondation de la ville et de la contrée est due non pas à un raz-de-marée, mais au débordement d'un puits qui a été mal surveillé par une femme chargée de son entretien.

Cela dit, la crypte de Lanmeur recèle encore bien des mystères. Sur deux des huit piliers massifs qui soutiennent la voûte, on reconnaît d'étranges sculptures en relief qui ressemblent étonnamment à des serpents. De quoi s'agit-il exactement ? Ces représentations font penser à ce que l'on voit sur le célèbre menhir du Manio à Carnac, et aussi sur certains supports du dolmen de Gavrinis. Le thème des serpents a été souvent utilisé à l'époque mégalithique et on le retrouve dans les vestiges de l'art préroman. C'est le cas ici. Le problème est de savoir la raison de leur présence en ce lieu. Ce n'est qu'une hypothèse, mais il semble bien que la crypte de Lanmeur, comme certaines chambres funéraires de dolmens, ait servi de lieu d'initiation à quelque rituel secret. La légende de Mélar se rapporte

à la royauté et aux différents interdits qui sont inhérents à l'exercice de la royauté. Nous savons que, chez les Celtes, les intronisations royales étaient l'objet de liturgies complexes, à la fois religieuses, sociales et magiques. Il est permis de penser que dans cette crypte de Lanmeur, près de la source sacrée qui symbolisait la fécondité de la divinité tellurique, mère universelle des êtres et des choses, s'accomplissait un rituel de consécration à une royauté peut-être plus symbolique que réelle. La présence des serpents sur les piliers se réfère à l'idée de connaissance subtile et secrète. C'était peut-être cette connaissance des secrets de l'invisible qui était communiquée ici à celui qui devenait roi, que ce soit un roi réel d'une tribu ou d'un peuple, ou que ce soit un roi symbolique, c'est-à-dire un adepte de quelque culte inconnu ayant persisté à l'ombre du christianisme triomphant, ou même en prolongement du culte chrétien. Les chrétientés celtiques sont souvent à redécouvrir, car elles masquent des réalités que le manque d'informations précises empêche de cerner avec précision. Et telle qu'elle se présente, la crypte de Lanmeur demeure une énigme qu'il n'est guère facile de déchiffrer.



Locoal-Mendon

(Bretagne, Morbihan)

Locoal-Mendon est certainement la plus mystérieuse de toutes les communes qui avoisinent la rivière d'Étel. Il y a en fait deux bourgs. Locoal est littéralement le "lieu monastique" de saint Goal, autour d'un ancien sanctuaire situé dans une presqu'île de cette mer intérieure qu'est la rivière d'Etal, avec un petit port de pêche, des établissements ostréicoles et une vie maritime très active. Quant à Mendon, le bourg se situe en pleine terre, ou plutôt en pleine lande, à un emplacement qui, comme le nom l'indique (*Maen-Din*), était autrefois une "forteresse de pierre". Le paysage est étrange, mélancolique à souhait, et a servi de support à Julien Gracq, lorsqu'il a écrit son chef-d'œuvre, *Le Rivage des Syrtes.* En effet, on se trouve ici dans des zones intermédiaires. On ne sait plus où finit la terre et où commence la mer. On ne sait d'ailleurs jamais où est la pleine mer puisque cette mer s'égare en lentes sinuosités le long de la rivière d'Étel, vers une multitude de petites anses, de marécages, de promontoires ou de petites îles.

De plus, aucune commune du Morbihan ne peut se vanter de contenir autant de vestiges datant des Bretons nouvellement installés en Armorique, ce qui n'exclut nullement les restes de l'époque mégalithique ou de l'âge du fer proprement dit. Au village du Cleff, se trouve un dolmen à couloir dont certains supports sont gravés à

la façon des monuments de Locmariaquer. A Locqueltas, c'est un autre dolmen à couloir avec des cellules latérales. Sur le côté nord de l'église de Mendon, on peut voir deux énigmatiques figurations de sirènes. En contrebas de l'église de Locoal, qui est d'origine romane, il y a un menhir sur lequel a été gravée une croix pattée qui semblerait indiquer, sinon une présence effective des Templiers, du moins une certaine influence de l'ordre du Temple et de sa doctrine.

Non loin de là, l'une des premières maisons du village conserve, devant sa façade, un *lec'h* rond. Et, en contrebas de l'église, une entrée de jardin présente deux étranges monuments. À droite, il s'agit d'une petite croix pattée dans le style primitif. À gauche, c'est une stèle quadrangulaire dont les angles ont été adoucis – peut-être après l'érection de la pierre – avec des faces légèrement courbes. Elle présente deux croix dont l'une est gravée presque au sommet, et l'autre, plus grande, est inscrite dans un cercle, au-dessus d'une extrémité de hampe. Il s'agit bien d'une croix celtique, mais d'un type très différent de celles qu'on peut trouver dans le Léon. Elle n'a rien de commun non plus avec les croix celtiques d'Irlande, et elle se réfère davantage au modèle gaulois qui figure sur les monnaies des Volques Tectosages, croix qui est à l'origine de la croix occitane.

Un peu plus loin, sur une des langues de terre qui constituent le territoire de l'antique paroisse de Locoal, et toujours sous la protection de ce mystérieux saint Goal, sur lequel les informations manquent, se dresse la curieuse "Quenouille de Brigitte", la *Kegil Brrehed,* haute pierre cylindrique de 2,65 m, surmontée d'un bloc plus petit et d'un pyramidon très fruste. Elle s'élève à quelque 3,50 m des marécages, au milieu d'une végétation à demi-terrestre, à demi-aquatique, et où dominent les salicornes (chris marine).

Mais ce n'est pas tout. Il existe également un autre monument du même type, une sorte de *lec'h* haut de 2,12 m, qui ressemble à s'y méprendre à un phallus de pierre au gland bien dessiné, avec même un prépuce souligne par un anneau décoratif. On l'appelle parfois le "Fuseau de sainte Brigitte", et il semble faire équilibre avec

la "Quenouille" de la même sainte. Cette pierre est de la même époque, et l'on a pu penser que toutes deux ont servi de repère pour la navigation dans les méandres de ce bassin tortueux que forme la rivière d'Étel. Ce n'est pas impossible, mais ce n'est aucunement contradictoire avec une quelconque fonction religieuse. En l'occurrence, ce fuseau très phallique comporte deux croix dites de Malte, l'une vers le sud-ouest, l'autre vers le nord-est. Et une inscription donne le nom de ce monument intermédiaire entre le paganisme antique et le Christianisme : *Croux Prostlon*, la Croix de Prostlon. Or on sait qu'au IXe siècle de notre ère, un certain Pakweten, comte de Vannes, gendre et assassin du roi de Bretagne Salaün (voir *Langoëlan*), avait une épouse nommée Prostlon. On serait tenté de croire qu'il s'agit là non pas de la stèle funéraire de ladite fille du roi Salomon, mais d'un monument destiné à commémorer son souvenir. D'autres interprétations font état d'une ressemblance de la pierre avec la tête d'un moine tonsuré à la manière celtique, mais tout cela est, il faut bien le dire, et sans jeu de mots, très "tiré par les cheveux". La forme phallique est incontestable, et elle n'a rien qui puisse susciter de l'étonnement si l'on considère la forme habituelle des menhirs. De toute façon, il est probable qu'il s'agisse d'un réemploi d'un *lec'h* gaulois par les Bretons du IXe siècle, au moment où le pays vannetais devenait le centre actif de la péninsule. On sait d'ailleurs que Paskweten, comte de Vannes, et son complice Gurwan, comte de Rennes, s'entretuèrent pour accéder à la succession de Salaün, le roi martyr et néanmoins assassin lui-même.

Le territoire de Locoal-Mendon réserve encore d'autres surprises. La pointe du Verdon, qui forme un angle aigu dans le fond de la rivière d'Étel, porte un nom révélateur : il y avait là une "grande forteresse", puisque telle est la signification de *Verodunum* (comme pour les différents "Verdon" et "Verdun" de France). Il ne reste malheureusement plus aucune trace de ce qui devait être une forteresse royale à la mode celtique dans cet endroit isolé et parfaitement en dehors de toutes les voies de communication, pourtant

suffisamment près de Vannes pour permettre d'exercer une surveillance active sur la vie politique du pays.

Et non loin de là, plus au nord, déjà sur le territoire de Landaul, le village de Langoobrac'h possède une ancienne chapelle renfermant un sarcophage carolingien. Et sur la place, près de la chapelle, il y a un *lec'h* qui porte l'une des plus anciennes inscriptions de la Bretagne armoricaine. La pierre du *lec'h* est taillée à quatre angles. Elle a été christianisée grâce à une croix pattée aux extrémités retournées, vaguement sous la forme d'une hache, ce qui prouve son archaïsme. Le texte est assez altéré, mais on croit pouvoir y lire *"crox brit(ou) et mulier(is) (ber) il ego (fil) com(ra) (fe) ci hoc op(us)",* ce qui signifie : '"Croix de Britou et de sa femme, moi, Béril, fils de Combrac, j'ai fait cette œuvre". Il est possible que ce Combrac soit le fondateur de Langonbrac'h, qui porte encore son nom.

Il y a bien d'autres vestiges dans les environs. Ce territoire situé au fond de la rivière d'Étel, bien à l'abri, bien protégé par la mer et dans le secret des landes désertes, a dû, au cours des VIIIe et IXe siècles, servir de lieu de repos aux comtes de Vannes, lesquels jouaient un rôle considérable dans le royaume de Bretagne. Cette époque glorieuse de la monarchie bretonne, où les usages celtiques provenant de l'île de Bretagne étaient encore très suivis, semble marquée dans les pierres de ce pays de Locoal-Mendon. On y trouve en tout cas une alliance privilégiée entre le vieux fonds païen, la renaissance bretonne issue de l'émigration, et le christianisme, tel qu'il était vécu par les Bretons, c'est-à-dire avec ses spécificités et ses "hétérodoxies" souvent surprenantes pour un esprit non averti.



Locronan

(Bretagne, Finistère)

Le bourg de Locronan est un des sites les mieux conservés de toute la Bretagne. Autrefois centre religieux de grande importance, puis ville de riches tisserands, Locronan a su garder, grâce surtout à quelques personnes (dont le père de Jean et Alain Daniélou, qui était maire de la commune) son charme archaïque et restaurer ce qui était à l'abandon. À l'heure actuelle, le centre du bourg est un véritable musée de l'architecture bretonne des siècles passés.

Mais Locronan, c'est avant tout le "lieu sacré" de Ronan, un pieux personnage d'origine irlandaise qui serait venu au VIe siècle, disent les uns, au Xe siècle seulement, disent les autres, s'établir en Armorique, d'abord à Saint-Ronan, au nord de Brest, puis dans ce qui est aujourd'hui la "Montagne Saint-Ronan". Le nom de Ronan, d'origine gaélique, évoque le "petit phoque", animal familier des moines de l'abbaye d'Ions, sur la côte occidentale de l'Écosse, abbaye fondée par saint Colum-Cill et grande pourvoyeuse de missionnaires celtiques à travers l'Europe. Mais où rien ne va plus, c'est quand on prend le nom breton actuel de la commune, ***Lokorn.*** Est-ce une évolution moderne du nom Locronan ? Certains y verraient davantage le mot ***korn,*** ce qui ramènerait à un culte païen primitif du type de celui qui était rendu, à Carnac, à Kernunnos, le dieu

cornu, dont le successeur actuel est saint Korneli (voir *Carnac*). Il est difficile de trancher. Mais tout n'est pas clair dans la vie de "saint" Ronan. Il semblerait bien qu'à travers lui, apparaissent en filigrane les traits d'une divinité druidique, ou bien qu'il soit lui-même l'un des derniers druides de l'Armorique.

En effet, les lieux où il résidait sont caractéristiques : c'est la forêt de Nevet qui entoure Locronan. Or *Nevet* est la forme bretonne actuelle, correspondant au gaélique *nemed*, de l'ancien gaulois *nemeton*, qui signifie "clairière sacrée" au milieu de la forêt, "sanctuaire", et dont la forme figée en haute Bretagne est *Néant* (voir *Brocéliande*). La forêt de Nevet est une "forêt sacrée", de toute évidence une forêt sanctuaire qui a dû être très fréquentée par les druides au temps du paganisme. Et, dans cette forêt de Nevet, les "agissements" de l'ermite Ronan sont assez ambigus. Une anecdote bien connue de sa *Vie* (écrite en latin vers 1235) n'est pas sans susciter des questions.

Ronan s'est donc établi dans la forêt de Nevet, aidé par un paysan qui lui devient tout dévoué le jour où Ronan commande à un loup de rendre la brebis qu'il vient d'enlever. Mais la femme du paysan, Keban ou Keben, accuse Ronan de sorcellerie : s'il commande aux loups, c'est qu'il a partie liée avec eux. Comme on doute de ce qu'elle raconte, elle enferme sa propre fille dans un coffre, où elle meurt. Et Keben accuse ensuite Ronan de sa disparition. Conduit devant le roi Gradlon, à Quimper, l'ermite est obligé de se soumettre à un véritable "jugement de Dieu". On lance des chiens enragés sur lui : il les calme d'un signe de croix. Puis il retrouve l'enfant et la ressuscite. Voilà bien là des procédés de druide. Ronan fait penser à cet "Homme sauvage", ce "Rustre" qu'on rencontre dans les anciennes épopées (et jusque dans le *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes) qui commande aux animaux sauvages et en fait ses compagnons dans la forêt. Il s'agit évidemment de personnages symbolisant les pouvoirs que peut avoir l'homme sur la nature.

De plus, après la mort de Ronan, les comtes de Cornouaille, de Rennes et de Vannes, se disputent le corps du saint. On décide de se fier aux bêtes : on place le corps sur un chariot attelé de deux bœufs et on laisse aller l'équipage à la grâce de Dieu. Le chariot arrive dans la forêt de Nevet, à l'emplacement actuel de Locronan, là où l'on a construit l'église. Mais l'irascible Keben, toujours acharnée contre Ronan, frappe de son battoir la corne d'un des bœufs. La corne de l'animal tombe. Et Keben est aussitôt engloutie dans le sol. Là encore les repères mythologiques ne manquent pas. Ils se réfèrent bien sûr à la puissance de la "corne", donc au nom breton de la paroisse. N'est-ce pas l'indication d'un culte archaïque de ce dieu cornu que les Gaulois appelaient parfois Kernunnos, et que l'on retrouve, dans les épopées irlandaises, sous les traits de Finn mac Cumail, le père d'Oisin, c'est-à-dire Ossian ?

Quelles que soient les parts respectives du mythe et de l'histoire dans la vie supposée de saint Ronan, la dévotion à ce pieux ermite existe bien et se manifeste d'abord par la présence de la splendide église de Locronan où se trouve son tombeau. Cette église Saint-Ronan a été édifiée de 1420 à 1444, "en forme de cathédrale", et constitue l'un des plus beaux exemples de l'art flamboyant en Bretagne. Il y a une grande unité dans la construction, car celle-ci a été commanditée uniquement par les ducs de Bretagne, et comme l'écrit magnifiquement Chateaubriand, c'est "un étonnant monument de mousse, un chef-d'œuvre d'humidité, avec ses grands lichens d'argent qui dessinent sur ses murs les nuages mêmes de l'éternité". À l'intérieur, en dehors d'une statuaire remarquable, on peut admirer la très belle chaire de 1707 qui représente la vie de saint Ronan en neuf médaillons sculptés dans le bois. Et l'archange saint Michel veille sur le tombeau de saint Ronan, dont la dalle représente le saint en haut-relief et date de 1430. Ce tombeau se trouve dans une petite chapelle édifiée vers 1530, accolée au transept de l'église. Il se dégage de l'ensemble une surprenante atmosphère de sérénité et d'austérité, et cela en dépit de la somptuosité de l'ornementation.

Cérémonie exceptionnelle aussi que celle par laquelle on honore saint Ronan : la Troménie. Il y a là quelque chose qui remonte à la nuit des temps, bien que cette cérémonie soit en fait une procession bien chrétienne. Le mot Troménie vient de *tro miniky,* ce qui veut dire "tour de l'enclos sacré". La "grande Troménie" a lieu tous les six ans, et elle est préparée, dès le mois de juin, par l'ensemble de la communauté. On enlève tous les obstacles, on comble les fossés, on bâtit une quarantaine de huttes pour marquer une douzaine d'étapes et abriter les statues que l'on sort, à cette occasion, des églises et des chapelles, chaque famille ayant la charge héréditaire de l'une d'elles. la cérémonie commence le deuxième samedi de juillet, à minuit, et se poursuit l'après-midi du dimanche par la grande procession collective. On se dirige d'abord vers la paroisse voisine de Plonevez-Porzay, puis on gagne la chapelle de Kergoat, sur le territoire de Quéméneven. On fait halte sur le sommet de la montagne qui domine la baie de Douarnenez, et là, un prêtre prononce un sermon. La procession reprend ensuite sa marche vers le territoire de Plogonnec, longe une lande où se trouve un gros bloc de rocher dont les fidèles font plusieurs fois le tour (on raconte qu'il s'agit de la jument de saint Ronan, qui a été pétrifiée), et on rentre enfin à l'église de Locronan. Tout le long du parcours, on s'arrête quelques instants devant les statues qui ont été placées dans des reposoirs. En tête de la procession, on porte bien entendu les reliques de saint Ronan et une cloche qu'on prétend lui avoir appartenu. Pendant la semaine qui suit ont lieu des troménies individuelles. Mais cette grande Troménie n'a lieu que tous les six ans. Les années ordinaires, on ne contente d'une "petite Troménie", avec trois stations seulement : au sommet de la montagne, à la croix de saint Thélo et à la croix de saint Maurice, non loin du lieu où la femme Keben est censée avoir disparu.

On a remarqué que la Troménie de Locronan – qui n'est pas la seule de Bretagne – appartient à cette liturgie héritée des premiers âges de l'humanité, quand l'être humain s'est senti appartenir à la nature tout entière. Ce genre de procession se déroule toujours

dans le sens de la marche du soleil, et, obligatoirement, on passe près des pierres sacrées. Il semble donc y avoir à cette Troménie une double origine : d'abord un culte de fécondité, qui se célébrait autrefois dans les bois sacrés (dans le *nemeton* gaulois de la forêt de Nevet), et ensuite la réaffirmation solennelle des limites du territoire sur lequel un saint fondateur exerce son influence. Dans le cas de la petite Troménie, on se contente de l'essentiel, c'est-à-dire de retrouver le sacré. Dans le cas de la grande Troménie, on y ajoute la redécouverte de l'espace privilégié qui a été celui de saint Ronan. Ainsi, en plein XXe siècle, la mémoire collective véhicule des notions complexes que, bien souvent, les participants à cette grande fête religieuse seraient bien incapables d'exprimer, ou même de comprendre. Dans l'ensemble de la Bretagne, le paganisme fait bon ménage avec le Christianisme. C'est encore plus vrai à Locronan, en plein de la forêt de Nevet, espace sacré inviolable qui est toujours celui où les saints font valoir que l'esprit est toujours supérieur à la matière bien que cet esprit ne puisse se manifester qu'à travers celle-ci.

Il y a bien d'autres traditions à Locronan et dans la forêt de Nevet. Il existait autrefois une "pierre de l'Enfantement". Les femmes qui se croyaient stériles venaient s'y frotter le ventre afin d'obtenir un miracle. Mais les mauvaises langues affirmaient que le sacristain de l'époque (ces histoires-là sont toujours situées "dans le temps") se tenait de l'autre côté de la pierre et se faisait un devoir d'aider les dévotes à obtenir le miracle demandé. Et puis, une version très particulière de la légende de la ville d'Is place dans la forêt de Nevet le lieu où mourut le roi Gradlon. On raconte même qu'il fut veillé à la fois par saint Gwennolé et par le dernier druide de la forêt. Il est vrai qu'il existe encore, sur le flanc nord de la montagne, les vestiges du camp des Salles, une forteresse carolingienne : c'est peut-être là que vint mourir le roi Gradlon ? Quoi qu'il en soit, Locronan et la forêt de Nevet sont des lieux privilégiés où abondent les pierres sacrées, ces pierres que le peintre surréaliste Yves Tanguy, dont la mère était de Locronan et qui y résida de 1912 à 1925, a

consciemment ou non évoquées dans ses tableaux. Surréalisme et peinture ? Surréalisme et magie ? Les deux vont de pair. Et ce n'est absolument pas contraire à ce mysticisme âpre et prenant qui colle au paysage de Locronan, endroit sacré que viennent hanter les oiseaux de nuit, après avoir survolé les ruines de la ville d'Is engloutie au fond de la baie de Douarnenez.



Loctudy

(Bretagne, Finistère)

Loctudy doit son nom à un monastère fondé par l'anachorète Tudy, qui avait établi un premier ermitage sur l'île Tudy avant de s'installer sur le continent. Ce monastère s'est développé au cours du haut Moyen Âge, et, au début du XII[e] siècle, on l'a reconstruit dans le style roman poitevin. Actuellement, il ne reste qu'une partie de l'église, quelque peu masquée par une façade de 1760. La nef est très élevée, avec deux collatéraux étroits couverts d'une charpente lambrissée. Le chœur est en hémicycle, et il est bordé d'un déambulatoire sur lequel s'ouvrent trois absidioles voûtées en cul-de-four. L'ensemble du monument est d'une beauté austère, mais ce qui excite le plus l'imagination, ce sont les étranges chapiteaux des quatre gros piliers cylindriques du rond-point. On y voit en effet une décoration symbolique qui semble remonter très loin dans le temps. Il en est de même pour certains piliers du déambulatoire. Les motifs sont géométriques et se réfèrent non seulement à ceux qu'on a relevés sur les monnaies gauloises, mais encore sur les gravures mégalithiques, comme celles de Gavrinis. Sans aller jusqu'à des délires d'interprétation – ce qui a été fait – on peut cependant penser qu'il reste, sur les chapiteaux de Loctudy, les traces d'un enseignement ésotérique marquant l'intégration des doctrines du Christianisme celtique insulaire dans un apparent Christianisme romain officiel, avec tout ce que cela comporte d'ambiguïté. Car de

nombreux éléments archaïques réapparaissent, sous un aspect anodin, pour prolonger une pensée religieuse qu'on s'efforçait de transmettre par tous les moyens. Ainsi, l'un des piliers du déambulatoire présente une gravure qui peut être interprétée de diverses façons. Au-dessous d'un arc ouvert vers le bas se trouve une figure complexe formée de trois arceaux collés les uns aux autres, celui du milieu dépassant des deux autres. On pourrait y voir le schéma d'une église avec sa nef et les deux bas-côtés. Mais il semble que le nombre "trois" soit ici mis en relief. S'agit-il de la représentation symbolique de la Trinité chrétienne ou bien celle d'une triade divine comme on en découvre tant dans la tradition celtique ?

On pense à certaines divinités tricéphales de la statuaire gallo-romaine, ainsi qu'à certains personnages divins d'Irlande, les triples déesses comme la triple Brigit. Alors, s'agit-il d'un triple visage stylisé ou simplement de l'exaltation de ce nombre trois auquel on attribue une pouvoir magique ? Le trois est le chiffre de l'Éternité, celui des "trois cercles de l'existence", selon la doctrine druidique, celui des trois dimensions du monde relatif, la quatrième, celle de l'Autre-Monde, étant représentée par l'arc qui contient le tout. Tout est possible. Mais cela donne l'impression que les artistes qui dont décoré l'église abbatiale de Loctudy, tout en se référant à des modèles mégalithiques (on ne peut que penser à Gavrinis, à Newgrange et à Loughcrew), ont tenté de faire passer un message à la postérité. Le problème, c'est qu'il nous manque la clef pour comprendre pleinement le sens qu'ils ont donné à ces énigmatiques figures…



Le Mené Bré

(Bretagne, Côtes d'Armor)

Le nom de Mené Bré est assez curieux, car il s'agit d'un pléonasme : on y trouve en effet le mot breton *méné* qui signifie "montagne" (provenant du latin *moniem*, et qui a donné le vannetais *mané*), mais aussi un autre mot breton, *bré*, qui signifie "hauteur", "forteresse", et qui provient d'un terme gaulois reconnaissable dans de nombreux toponymes français (Brigue, Briançon) ainsi que dans le nom de la déesse irlandaise Brigit (Brigitte). Cela dit, le Mené Bré est la "montagne sacrée" non seulement du Trégor (pays de Tréguier) mais également de toute la Bretagne. On a des témoignages prouvant que se sont réunis là plusieurs synodes des évêques de Bretagne, notamment au VIIe siècle quand il a fallu juger les agissements du tristement célèbre roi Konomor. Le Mené Bré est un sommet isolé de 302 m d'altitude d'où l'on a une vue impressionnante sur tout le Trégor ainsi que sur la baie de Saint-Brieuc, à l'est. C'est là que se tenaient autrefois les foires de Pédernec, le bourg le plus proche, lieu de rendez-vous des Trégorrois et des Cornouaillais. On y faisait surtout le commerce des chevaux. Actuellement, le sommet est recouvert d'ajoncs et de bruyères, avec la chapelle de Saint-Hervé et une fontaine, à 300 m de là, qui était censée guérir les enfants malades. Et la grande ombre de saint Hervé plane sur cette montagne battue des quatre vents de l'espace.

Saint Hervé est l'un des saints les plus populaires de Bretagne. Il est le patron des chanteurs, des *sonneurs*, c'est-à-dire des joueurs de biniou et de bombarde, et, d'une façon générale, des poètes. C'est un saint barde. On prétend qu'il est né vers 515, au pays de Léon. Il était aveugle et se déplaçait toujours en compagnie d'un loup. Il mena l'existence d'un ermite, se déplaçant sans cesse et chantant des chants et des cantiques. On lui attribue d'ailleurs le *Kantig ar Bradoz* ("Cantique du Paradis"), l'un des plus anciens et des plus beaux chants religieux de toute la Bretagne. En fait, sa légende, lorsqu'on l'étudie, paraît beaucoup plus complexe. Il aurait eu pour mère une certaine Riwanone, mariée contre son gré, et qui aurait refusé de reconnaître son enfant. Celui-ci, élevé par un saint homme, mais frappé de cécité, aurait décidé de convertir sa mère : il y aurait réussi à la fin de la vie de Riwanone.

Tout cela est bien intriguant, car à travers le récit hagiographique, pieux et touchant, on discerne les grandes lignes d'un schéma mythologique conservé au pays de Galles dans la première branche de ce qu'on appelle le *Mabinogi*. Riwanone n'est pas autre chose que la forme bretonne du gallois Rhiannon, nom de la "Grande Reine" (*Rigantoma*), épouse de Pwyll Penn Annwfn (Pwyll, ou Pellès, maître de l'Abîme, autrement dit le roi-pêcheur de la *Quête du Saint-Graal*). Le fils de Rhiannon est enlevé dès sa naissance et un poulain est mis à sa place. Accusée d'infanticide, Rhiannon est condamnée à porter sur son dos tous les visiteurs qui se rendent auprès du roi Pwyll son époux. Mais finalement, elle retrouve son fils et lui donne le nom de Pryderi, c'est-à-dire "souci" se justifiant alors de toutes les accusations. On reconnaît à travers Rhiannon la divinité gallo-romaine à laquelle on donne le nom d'Épona (d'un terme gaulois *epo* correspondant au latin *equus*, cheval) et qui est représentée soit en cavalière, sur une jument accompagnée d'un poulain, soit franchement en jument accompagnée d'un poulain. Saint Hervé, le barde aveugle, semble bien être la figuration bretonne armoricaine christianisée du héros brittonique primitif Pryderi.

De toute façon, saint Hervé est particulièrement honoré au Mené Bré : la chapelle est placée sous son vocable. On dit que, lors de son passage à cet endroit, il aurait fait jaillir la source qui porte son nom en frappant le sol de son bâton. Et puis, comme tout barde qui se respecte – à l'origine, chez les Celtes, le barde faisait partie de la classe sacerdotale druidique –, saint Hervé aurait eu des pouvoirs magiques : l'art de la parole et l'art de musique ne sont-ils pas liés à la *vibration*, et cette vibration n'est-elle pas le moyen d'action le plus efficace pour métamorphoser les choses ? Saint Hervé est poète, chanteur, prophète, mais aussi guérisseur. Et comme tous ceux qui, dans les mythologies, sont borgnes ou aveugles (tel Odin-Wotan, le "voyant" par excellence, qui est borgne), il est doué de *voyance* : il *voit* au-delà des apparences, il pénètre la réalité profonde des choses.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que, sous le patronage du barde Hervé, le Mené Bré soit devenu un des hauts lieux de la magie et de l'exorcisme. La nature du terrain convient parfaitement à ce genre de pratiques, car ici le tellurisme est particulièrement puissant : il s'agit réellement d'un lieu sacré, d'un ancien *nemeton*, point de rencontre entre les énergies terrestres et les énergies célestes.

On raconte à ce sujet bien des histoires, notamment celles qui concernent Tadig Coz, surnom donné à un prêtre du XIXe siècle (probablement un certain abbé Guillermic) qui s'était spécialisé dans les désenvoûtements et dans la libération des âmes encore aux prises avec les démons. Ce Tadig Coz ("vieux petit père") gravissait, pieds nus, les pentes du Mené Bré jusqu'à la chapelle Saint-Hervé, pour y dire la vingt-neuvième des trente messes qu'il devait célébrer pour le repos de l'âme d'un défunt. On appelait cela l'*offeren drantel*, la "messe trentaine". Parvenu dans la chapelle, il commençait son office qui se déroulait de bien curieuse façon : il récitait les prières à l'envers, comme dans une messe noire. C'en était une en effet, car il s'agissait de provoquer l'apparition des démons qui pouvaient tourmenter l'âme du défunt. Quand ceux-ci paraissaient devant Tadig Coz (et ils ne pouvaient refuser de venir !), celui-ci leur ordonnait

de défiler devant lui, avec les pécheurs condamnés à l'enfer. Quand survenait le défunt pour lequel Tadig Coz effectuait l'*offeren drantel,* la force du rituel faisait lâcher au démon celui qu'il conduisait ainsi aux supplices infernaux. Et Tadig Coz terminait cet hallucinant office en distribuant à chacun des démons une graine de lin en compensation.



Le Mené Hom

(Bretagne, Finistère)

Comme la plupart des sommets de Bretagne (Mont-Saint-Michel de Brasparts, Mené Bré, Bel-Air, Maré-Gwenn), le Mené Hom (dont le nom provient probablement d'un ancien *menet com,* "montagne en creux, combe") est une montagne sacrée, la plus occidentale de toute la péninsule. Il s'agit d'un massif d'origine volcanique comportant trois sommets, qu'un texte du Xe siècle, l'*Historia Brittonum,* nomme "Cruc Ochidient", c'est-à-dire la "hauteur d'Occident". D'après la chanson de geste dite *Chanson d'Aquin,* qui date du début du XIIIe siècle, et qui raconte une expédition de Charlemagne contre les Sarrasins, c'est-à-dire les "païens" de Bretagne, se dressait sur le Mené Hom une redoutable forteresse. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il n'y a jamais eu de chapelle sur aucun des trois sommets du Mené Hom, ce qui n'est pas le cas pour les autres montagnes sacrées de la péninsule. C'est sur le flanc sud qu'a été édifiée, à la fin du Moyen Âge, mais remplaçant un sanctuaire primitif, une très belle chapelle dédiée à la Vierge et dénommée Sainte-Marie du Mené Hom. Le placître, dans lequel on pénètre par un arc triomphal, est en tous points semblable à ces enclos où se dressent des chapelles isolées, souvenir évident de l'ancien *nemeton* gaulois, la clairière sacrée au milieu des forêts. On sait que cette chapelle était non seulement un lieu de culte, mais aussi un carrefour

où se rencontraient, lors des quatre foires annuelles, les paysans et les commerçants de la Cornouaille et du Léon.

On a retrouvé sur les flancs du Mené Hom non seulement des débris archaïques remontant aux époques préchrétiennes, mais encore un magnifique témoignage de l'art et de la religion des Gaulois, sous un aspect romanisé, il est vrai. Il s'agit d'une statuette en bronze de 70 cm qu'un paysan avait découverte vers 1920 dans une lande, près de Kerguilly, à proximité des ruines d'un temple gallo-romain. Cette statuette, actuellement au musée de Bretagne, à Rennes, est une magnifique représentation de la Minerve gallo-romaine, fabriquée au début du premier siècle de notre ère et témoignant d'un grand souci de synthèse entre la facture méditerranéenne et les usages locaux. Cette Minerve gallo-romaine, qui n'a rien à voir avec la Pallas des Grecs, puis des Romains, est incontestablement, si l'on prend appui à la fois sur les *Commentaires* de César et sur les textes mythologiques irlandais, la déesse Brigit, au triple visage (et au triple nom : Brigit, Boann, Etaine), fille de Dagda, protectrice des poètes, des musiciens et de tous les artisans. Il est évident que cette Brigit celtique se retrouve bien souvent sous les traits de la sainte Brigitte de Kildare, patronne de l'Irlande, et qui est fort honorée en Bretagne sous le nom de Berhet (ce qui a provoqué de nombreuses appellations du type Lopéerhet). Cette Birgit est un des visages de la grande déesse des Commencements, la divinité-mère toute-puissante qui donne la vie et le feu : le Mené Hom est un volcan éteint, ne l'oublions pas.

Sur l'autre versant de cette montagne se trouve la paroisse de Dinéault. Or le nom de Dinéault provient d'un ancien *Din Héol*, c'est-à-dire "forteresse du Soleil". Chez les Celtes, le soleil est toujours féminin : les récits mythologiques font tous référence à une ancienne divinité féminine solaire qui se retrouve curieusement sous les traits d'Yseut le Blonde, l'héroïne de la légende de Tristan. Or, sur les flancs nord du Mené Hom, au-dessus de Trégarvan (dont le nom, "habitation du cerf", évoque un ancien culte du cervidé), il existe précisément un tumulus qui passe, dans la tradition locale,

pour être le tombeau du roi Marc'h, l'époux de la belle Yseut, que la légende bretonne connaît bien et qui "avait des oreilles de cheval": en raison de sa vie dissolue, il avait été privé de terre bénite et on l'avait enterré dans la campagne. Cela veut tout simplement dire que sous cet inoffensif roi Marc'h de la tradition populaire bretonne se cache l'image d'un ancien dieu-cheval du paganisme celtique. Il fallait bien l'enterrer à l'écart. Seule la Vierge pouvait, par son universalité, englober, au sanctuaire de Sainte-Marie du Mené Hom, tant de personnages divins féminins de type solaire. Car tout cela comporte beaucoup de coïncidences : la montagne de feu, une forteresse païenne, une forteresse du Soleil, le tombeau du roi Marc'h, un temple gallo-romain, une statuette de Minerve-Brigit, le culte de la Vierge. Le Mené Hom est une montagne sacrée où se sont perpétués, depuis des millénaires, les cultes et les croyances d'une humanité toujours en quête de ses divinités.



Le Mont Saint-Michel

(France, Manche)

Le Mont-Saint-Michel, c'est d'abord une très belle histoire d'amour. On y célèbre en effet les noces perpétuelles du Ciel et de la Terre, de la Terre et de la Mer, de la Mer et du Ciel, du Ciel et des Enfers, au sens étymologique, c'est-à-dire ce qui est en bas. Et, comme dans toutes les belles histoires d'amour, cela ne va pas sans violence, sans orage, sans souffle de vent, sans lumière derrière les brumes profondes qui se glissent entre monts et grandes grèves pour signifier que l'heure est venue d'accomplir de mystérieuses et silencieuses liturgies.

Des liturgies celtiques. Le Mont-Saint-Michel a beau être en Normandie, pays des Vikings germaniques. Il a beau être sous le vocable d'un archange judéo-chrétien, il est le lieu par excellence où nos ancêtres les Celtes honoraient la Lumière éternelle en écartant les ténèbres profondes et tumultueuses qui voulaient se lancer à l'assaut de leurs fragiles et dérisoires demeures. Ce "saint" Michel est sans aucun doute lié à la mystique égyptienne qui prend appui sur un culte solaire, en l'occurrence celui d'Amon-Ra. Il est lié également à la Kabbale hébraïque et à tous les courants gnostiques qui ont marqué l'époque hellénistique mais, sans qu'on en ait conscience, il est encore davantage lié à la tradition spirituelle de l'Occident, et plus particulièrement à celle des Celtes.

L'origine du culte de saint Michel se situe dans la mouvance égyptienne, répétons-le, avec ses influences hellénistiques et gnostiques. C'est une réalité. Mais cette réalité en masque une autre : le culte de l'Archange s'est très vite répandu en Occident, notamment parmi les Chrétientés celtiques qui ont contribué à le fixer et parfois à l'enrichir d'éléments nouveaux. C'est dire que si le personnage de Michel doit beaucoup à l'Église copte – laquelle a eu une incontestable influence sur le monachisme celtique –, il doit peut-être encore plus à des conceptions entièrement différentes, encore en honneur dans les pays soumis autrefois à la pensée des druides celtes, et qui n'ont plus rien à voir ni avec le judéo-christianisme, ni avec la Gnose, ni avec les philosophies hellénistiques. La charnière, répétons-le également, se trouve dans le texte même de l'*Apocalypse* attribué à Jean : "saint" Michel y apparaît non seulement comme un Archange de Lumière, mais comme l'*archistrategos* (le "général en chef") des armées angéliques fidèles à Dieu dans leur lutte contre les armées non moins angéliques groupées autour de la figure horrible du Dragon, autrement dit Satan, Lucifer, le Diable, Léviathan, pour ne pas dire Méduse, le Serpent Pythôn, le Minotaure, le Taureau, Échidna, la Vouivre ou, par extension contemporaine, le "Monstre du Loch-Ness". Mais on pourrait tout aussi bien parler de Prométhée, du géant Balor de la tradition irlandaise, des Géants de la mythologie germano-scandinave, de l'Ahriman persan, du Corsolt des Chansons de Geste, de l'Anguipède des figurations gauloises, du monstre Vritra que combat Indra, du Tiamat babylonien que combat Mardou, du Yam cananéen que poursuit Baal, du monstre des profondeurs que combat le Dieu des Vents, du grand Serpent crêté d'Irlande que combat Tristan ou du Géant que le roi Arthur a beaucoup de mal à vaincre sur l'îlot de Tombelaine. Car les théogonies se prolongent dans la littérature épique et les traditions populaires orales. À travers des expressions diverses et spécifiques au climat socioculturel dans lequel elles voient le jour, c'est toujours le même thème qui apparaît : un être exceptionnel, porteur de Lumière, qui combat des forces dites obscures.

La "Bataille dans le Ciel" est en effet inséparable de l'aspect lumineux, en fait de la flamme divine, qui est celui de Michel : "Il y eut une bataille dans le ciel, Michel et ses Anges combattirent le Dragon. Et le Dragon riposta avec ses Anges, mais ils eurent le dessous et furent chassés du ciel" (*Apocalypse*, XII, 7). C'est sans doute pour cela que "Dieu a déposé dans la main de Michel le nom secret par lequel le Ciel fut suspendu avant que le monde ait été créé, et pour l'éternité ; le Nom par lequel la terre a été fondée sur l'eau, et par lequel des secrètes profondeurs de la montagne viennent de belles eaux" (*Livre d'Énoch* éthiopien, LXIX, 14). C'est aussi pour cela qu'à chaque apparition de Michel correspond une apparition de la *Schékhina*, c'est-à-dire, d'après la tradition talmudique, la représentation de Dieu lui-même dans son activité s'exerçant dans le monde. On ne peut être sans manifestation lumineuse. *On ne peut agir sans s'opposer à l'Autre,* car un sujet n'existe qu'en fonction de l'objet. Or, Dieu, sous quelque nom qu'on le reconnaisse, n'est Dieu que parce qu'il anime une dialectique des contraires : Michel en lutte contre le Dragon traduit cette dialectique. Et lorsque saint Aubert, évêque d'Avranches, a la vision de l'Ange sur le Mont-Tombe qui deviendra le Mont-Saint-Michel, il ne veut rien croire de ce qu'il voit. Pour qu'il soit convaincu, il faut que l'Archange lui enfonce le doigt dans le crâne et y fasse un trou. C'est de la légende, dit-on. Cela va plus loin. Car le geste symbolique de l'Archange mettant son doigt dans le crâne de saint Aubert équivaut à l'éveil du *chakra* supérieur situé sur le sommet du crâne, l'Œil du Bouddha, ou, si l'on préfère, le siège de Çiva, où aboutit la *Kundalini* lovée autrefois sous le sexe, et qui, se déroulant lentement lors de l'initiation, atteint le point de non-retour de l'illumination, l'union totale avec la divinité, autrement dit la Lumière absolue. Michel est plus que le prince. Il est la Lumière de Dieu.

Il n'est pas inutile de faire référence à la *Schékhina.* Elle est en effet un élément important de toute étude de l'Archange Michel. Dans la tradition kabbalistique, la *Schékhina* est en effet le "Visage de Dieu", mais avec une connotation nettement féminine : c'est la

face divine cachée de Dieu, l'élément féminin qui existe en Dieu et que les religions à tendances andocratiques ont fait disparaître de leur enseignement : là où elles ne voient plus qu'un Dieu-Père, l'ésotérisme vient rappeler que Dieu est aussi un *Dieu-Mère* et que la Trinité chrétienne peut très bien s'exprimer de la façon suivante : Dieu-Mère, Esprit-Saint géniteur, Fils incarné et contingent. Or l'Archange participe de la fonction du Fils et se trouve nécessairement lié à la manifestation lumineuse et à l'action humaine. D'où son rôle et sa fonction de chef des milices célestes, *théophanie divine permanente* que l'imaginaire a parée des couleurs les plus hautes de la hiérarchie des symboles.

Beaucoup plus que le contexte socio-culturel égyptien copte dans lequel il apparaît, c'est le contexte celtique qui peut le mieux rendre compte de la réalité essentielle de l'entité angélique que l'on nomme Michel. On pourra s'étonner d'une telle affirmation, puisque le culte de l'Archange s'est développé dès le début du IVe siècle chez les chrétiens d'Égypte et d'Éthiopie : mais c'est oublier que les moines coptes furent chassés au VIIIe siècle, et qu'ils se réfugièrent en Occident, où ils influencèrent durablement les Chrétientés celtiques. D'autre part, un point essentiel de la diffusion du culte de saint Michel fut la ville de Chonac, en Phrygie, c'est-à-dire dans un pays où les Galates, peuple gaulois, avaient laissé des traces profondes : et là, aussi, il faut rappeler que cette Asie Mineure est le véritable berceau du Christianisme, et que les Chrétientés celtiques y ont puisé bon nombre de leurs particularismes.

Mais ce sont là des raisons historiques. Il y a plus, et dans le domaine des traditions mythologiques. Le culte de saint Michel a incontestablement recouvert d'anciens cultes païens. Il est significatif que le grand moment du triomphe de l'Archange en Occident a été l'apparition du Monte-Gargano, au VIe siècle : or, le Monte-Gargano, éperon rocheux qui domine l'Adriatique, est un antique sanctuaire dédié à un géant de la mythologie celtique dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître le Gargantua populaire qu'a su si

bien récupérer Rabelais. Le *Gargant* de la tradition occidentale, qui, étymologiquement, est le géant "à la cuisse courbe", c'est-à-dire boiteux, personnage ambigu en lequel se mêlent précisément l'aspect destructeur de monstres (qui est celui de Gargantua) et l'aspect monstrueux lui-même : il est à la fois saint Michel *et* le Dragon.

Enfin, un élément révèle la concordance entre le culte de saint Michel et un ancien culte celtique : la plupart des grands sanctuaires dédiés à saint Michel étaient des "monts Mercure" (comme Saint-Michel-Mont-Mercure en Vendée), ce qui indique fatalement que la succession allait de soi pour ceux qui opérèrent la substitution des personnages.

Mais il ne s'agit pas du Mercure latin, équivalent de l'Hermès grec, encore que l'analogie soit évidente à propos des ailes que porte le dieu gréco-romain en tant que "messager des Dieux", c'est-à-dire *angelos.* Il s'agit du Mercure gaulois sur lequel César, dans ses *Commentaires*, attire l'attention, faisant de ce dieu le plus important de toute la Gaule et le plus fréquemment représenté, ne fût-ce que sous forme de pilier ou de bloc de pierre.

Or ce Mercure gaulois n'est autre que le Lug des épopées mythologiques irlandaises, divinité qui a été, parfois sous différents noms, honorée sur tout le territoire des Celtes, et qu'on retrouve abondamment dans la toponymie, puisque Lyon, Laon, Loudun, entre autres, sont des *Lugdunum*, c'est-à-dire des "forteresses de Lug". La grande particularité de Lug, c'est qu'il est, dans le cadre indo-européen qui privilégie la tripartition selon des critères sociaux, un dieu *hors fonction* : il n'est pas le chef ou le roi des dieux, il n'appartient même pas à leur "état-major", mais il vient se greffer sur les dieux traditionnels après avoir fait la preuve qu'il était le "Multiple-Artisan", qu'il détenait en lui-même tous les "arts", c'est-à-dire toutes les fonctions sociales attribuées à la divinité.

L'apparition de Lug dans la mythologie celtique coïncide avec l'épreuve à laquelle sont confrontés les dieux Tuatha Dé Danann, autrement dit les "Tribus de la Déesse Dana", d'essence nettement indo-européenne, en face des Fomoré, peuple mystérieux de géants plus ou moins maritimes, et qui représentent les puissances obscures du Chaos originel. Dans une première bataille, les Tuatha Dé Danann avaient été vainqueurs des *Fîr Bolg* (Hommes-Foudre) qui étaient les possesseurs de l'Irlande, avec l'aide des Fomoré. Mais les Fomoré avaient fait payer très cher cette victoire aux Tuatha Dé Danann, les réduisant presque à l'esclavage, d'où la révolte des dieux et leurs préparatifs guerriers pour éliminer le peuple maudit facteur de désordre et de tyrannie. A peu de chose près, on retrouve le combat de Zeus contre les Titans et, il faut bien le dire, le "drame dans le ciel" dont il est question à propos de la Chute des Anges et de l'intervention de saint Michel à la tête des milices de Dieu. Les Tuatha Dé Danann sont donc au pied du mur : ils doivent lutter contre les forces chaotiques du "Dragon". Mais en ont-ils vraiment les moyens ? C'est alors qu'intervient Lug.

Mais Lug a ceci de particulier, c'est qu'il est à la fois l'un des Tuatha Dé Danann et l'un des Fomoré. Son père appartenait à la race des Dieux, mais sa mère à la race des Fomoré, et son grand-père maternel est précisément l'un des chefs des Fomoré, le géant Balor *à l'œil pernicieux*, qui foudroie ses ennemis dès que la paupière de son unique œil *flamboyant* s'ouvre et qu'il regarde ses victimes. L'analogie avec le Dragon n'est pas douteuse. C'est d'ailleurs contre Balor que Lug va lutter, au cours de la bataille, et c'est d'une balle de fronde que le petit-fils, revêtu des couleurs symboliques de la lumière céleste, va crever l'œil pernicieux du grand-père, et éteindre ainsi le feu tellurique dont celui-ci est l'image évidente. Lug *est* saint Michel, Balor *est* le Dragon. Mais la victoire de Lug sur Balor est ambiguë : c'est parce qu'il participait des deux natures que le champion de la lumière céleste a pu vaincre le champion de la lumière tellurique. D'où certaines réflexions sur le combat de Michel contre le Dragon, et, en

premier lieu, cette constatation : saint Michel possède quelque chose de commun avec le Dragon. D'ailleurs, la tradition chrétienne en donne la preuve : si le Dragon est Satan, l'Archange révolté, il est de même essence, de même origine que l'Archange Michel.

Cette double nature de Lug explique sa redoutable puissance. Des Tuatha Dé Danann, il a la puissance organisatrice, intellectualisée, socialisée et spiritualisée à l'extrême ; des Fomoré, il a la force brutale, instinctive, inorganisée (nous dirions volontiers "anarchique"), mais terriblement efficace. Il est présenté comme un héros de lumière : "Il revêtit son équipement merveilleux, inconnu, d'outremer, à savoir sa chemise de lin, brodée de fil d'or sur sa peau blanche, et sa tunique bien connue, confortable, de satin multicolore habituel, de la brillante Terre de Promesse, sur lui, à l'extérieur. Il prit sa nouvelle cuirasse d'or avec de belles gemmes d'escarboucle, avec de belles pommes incrustées d'or, d'où retentissaient les appels d'une armée multiforme et inconnue. Il prit le large bouclier d'or, terrible, en bois rouge pourpre avec une pointe d'or très acérée et terrible, avec un umbo magnifique de bronze blanc et une bosse d'or bien disposée, avec des chaînes de vieil argent entrelacées et tendues, avec des courroies splendides marquées de nombreux signes. Il prit son épée longue, sombre et très tranchante, sa lance empoisonnée, large, cruelle, au fût épais, héroïque, à cinq pointes dans l'autre main" (1). Ce délire poétique et descriptif tout à fait dans le ton des bardes irlandais est révélateur : Lug est le héros de Lumière – mais d'une Lumière irréelle, célestielle – qui combat des forces des Ténèbres – mais des Ténèbres ambiguës auxquelles il participe par sa propre nature. Le parallèle avec l'Archange Michel luttant seul – ou avec une armée d'Anges – contre le Dragon (et ses "démons") apparaît ici plus qu'évident.

(1) Trad. Ch. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, Rennes, 1980, I, pp. 66-67.

De toute façon, à travers les divers récits mythologiques irlandais, le dieu Lug porte des surnoms qui indiquent sa multiplicité de fonctions et le mettent au premier rang des divinités. Il est en effet non seulement le Multiple-Artisan (*Samildanach*), mais encore "Celui qui frappe furieusement" (*Lonnbeimenech*), "A la Longue Main" (*Lamfada*) et le "Brillant comme le soleil" (*Grianainech*). Ses attributs sont le Corbeau, comme Apollon, et la Lance, une lance magique apportée des Îles du Nord du Monde : "Aucune bataille n'était gagnée contre celle ou celui qui l'avait à la main". Lug a beaucoup d'analogies avec le dieu germanique Odin-Wotan. Comme Odin, Lug est le chef suprême de l'armée des dieux contre les géants. Comme Odin, Lug est possesseur de la Lance merveilleuse. Et comme Odin est borgne, Lug est le petit-fils d'un borgne. D'ailleurs, pour opérer sa magie, pour combattre *magiquement* (comme Odin), il ferme un œil au moment de se précipiter sur les ennemis. Enfin, comme Odin, bien qu'il ne soit pas le dieu primordial, Lug est au-dessus de tous les dieux, non pas par *loi*, mais par *efficacité* : il représente fondamentalement les transcendances que l'humanité doit accomplir pour réaliser l'unité du monde d'en-haut et du monde d'en-bas, unité sans laquelle le Chaos domine, en l'occurrence, sur le plan celtique, les Fomoré, ce qui peut se traduire, sur le plan chrétien, par le Dragon, *le* Satan biblique revu et corrigé par la mythologie iranienne et rendu concret par une image terrifiante d'un monstre vomissant des flammes *noires*.

Mais Lug représente une entité divine qui risque de demeurer très abstraite même si, dans certains récits irlandais, il apparaît comme un héros humain. Son comportement, son allure, sa magie guerrière, tout cela en fait un personnage surnaturel qu'il est difficile d'approcher, sinon de connaître. Or, la tendance commune à tous les systèmes religieux est d'*incarner* le plus possible les entités divines dans des humains doués de vertus et de pouvoirs qui sont une manifestation du divin.

Mais, sur les remparts médiévaux du Mont-Saint-Michel, cette merveille de l'Occident qui, sous des strates successives, cache le

visage rayonnant de la déesse solaire des Celtes, quand on contemple l'infinie platitude des sables engloutisseurs qui enserrent l'âme comme le fut Merlin par les fils invisibles tissés par Viviane, sommes-nous encore capables d'apercevoir dans l'azur la trouée qui ouvre le chemin conduisant au royaume de Lumière ?



Île de Môn (Anglesey)

(Grande-Bretagne, Gwynedd)

Au nord-ouest du Pays de Galles, à l'ombre du majestueux massif montagneux du Snowdon, sur l'autre rive d'un étroit bras de mer qui porte le nom de Menai, surgit, au milieu d'une verdure exubérante, l'île que les Anglais appellent improprement Anglesey et les Gallois justement *Ynys Môn,* l'île de Môn, cette mystérieuse *insula Mona* que les auteurs latins ont décrite comme un repaire de révoltés toujours prêts à engager le combat contre la puissance romaine. Par ailleurs, l'île de Mon est devenue, dans l'imaginaire celtique, une sorte de séjour paradisiaque sur lequel s'étendent des ombres sacrées. Le chroniqueur gallois Giraud de Cambrie, à la fin du XIIe siècle, en fait "la mère de la Cambrie", ce terme, qui désigne le Pays de Galles, étant la latinisation du gallois *Cymru* provenant lui-même d'un ancien brittonique *Combro–* signifiant "du même pays".

Certes, le sol est fertile sur cette île. Mais la réflexion de Giraud de Cambrie a une portée beaucoup plus grande : Môn est la mère *spirituelle* non seulement du Pays de Galles, mais de l'ensemble des Bretons. L'histoire, l'archéologie et la tradition populaire en donnent d'abondantes preuves.

Il y a en effet, sur toute l'étendue de l'île, un grand nombre de mégalithes, tant menhirs et cercles de pierres que monuments du

type dolmen. L'un d'eux attire particulièrement l'attention, le *cairn* qui porte l'appellation de *Bryn Celli Ddu*, c'est à dire "colline des bois noirs". L'appellation galloise rend compte du caractère sacré de l'endroit : il s'agit une fois de plus d'un *nemeton*, un de ces sanctuaires en plein air, au milieu des forêts, où officiaient les druides, selon le témoignage de tous les auteurs grecs et latins qui ont parlé des Celtes. Or, ce *cairn* de *Bryn Celli Ddu* est plutôt étrange, car il comporte deux ouvertures, ce qui le fait considérer très sérieusement par les archéologues comme un tertre initiatique. Mais, quant à savoir quel genre d'initiation on y pouvait recevoir, c'est un autre problème.

Il est évident que l'île de Môn a été, depuis les temps les plus reculés, une sorte de temple aux multiples autels, sous les montagnes, au milieu de la mer mais proche du rivage, endroit médian, intermédiaire privilégié entre le ciel, la terre et l'eau. Les Celtes l'ont si bien compris qu'ils s'y sont installés, non seulement pour y vivre, mais encore pour y célébrer leurs liturgies.

On sait en effet par les commentaires de Jules César (VI, 13) que le druidisme n'était pas originaire de la Gaule mais de l'île de Bretagne et que, par voie de conséquence, tous ceux qui voulaient devenir druides allaient y faire de longues et pénibles études qui duraient une vingtaine d'années. On sait également, par les récits du haut Moyen Âge, que les jeunes gens de l'Irlande gaélique venaient se faire initier, militairement, magiquement et sexuellement, dans les contrées les plus isolées de l'île de Bretagne. Et l'île de Môn, recouverte autrefois de forêts très denses, convient très bien à la localisation d'un centre druidique de grande importance. Ce ne sont pas seulement les découvertes archéologiques d'objets et de constructions de l'Âge du Fer, c'est-à-dire de l'époque celtique, qui nous le montrent, mais certains épisodes de l'histoire tourmentée des Bretons face aux assauts des Romains, puis des Saxons. La tradition galloise en a gardé le souvenir, en évoquant notamment le druide-magicien Gwyddion, fils de Don, qui est supposé être roi de Môn. Quant au barde gallois Taliesin – ou celui qui écrit sous son

nom -, il signale dans un de ses poèmes prophétiques que " il viendra des hommes à Mon pour s'initier aux pratiques des sorciers". C'est dire la réputation de cette île encore à l'époque chrétienne.

Mais l'épisode historique fondamental qui fait de l'*Insula Mona* un centre druidique de première importance se trouve relaté par le latin Tacite dans ses *Annales* et son *De Agricola*, chroniques très fiables pour ces événements, puisque Agricola, qui fut gouverneur romain de l'île de Bretagne, était le beau-père de l'historien et que les informations sur ce sujet sont pour ainsi dire de première main. Depuis que les Romains occupent cette île de Bretagne, du moins en partie, ils se heurtent sans cesse aux révoltes des Bretons. Or, sous le consulat de Cesonius Petrus et de Petronius Turpilianus, c'est-à-dire en 61 avant notre ère, le commandant en chef romain Suetonius Paulinus " se prépara à attaquer l'île de Mona, peuplée d'habitants courageux et refuge de tous les exilés" (*Annales*, XIV, 29). Pourquoi cette attaque contre l'île de Môn ? Tacite nous fait comprendre qu'y avaient trouvé refuge un nombre considérable de Gaulois et de Bretons, particulièrement des druides qui, depuis les édits de Tibère et de Claude, étaient interdits d'enseignement et plus ou moins hors-la-loi. Et c'est probablement parce que ces druides exilés étaient l'âme même des révoltes des peuples bretons que la vindicte romaine voulaient s'exercer contre eux. Môn était une citadelle de la résistance, et il fallait l'abattre.

C'est pourquoi Suetonius engage de grands moyens pour préparer cette expédition. "Il fait construire des bateaux plats, propres à aborder sur des côtes basses et incertaines. Il y place ses fantassins tandis que ses cavaliers passent à gué ou à la nage, ou sur leurs chevaux, aux endroits les plus profonds" (*Annales*, XIV, 29). Ainsi l'armée romaine est-elle à pied d'œuvre de l'autre côté du chenal étroit et sablonneux du Menai.

C'est alors un spectacle extraordinaire et quelque peu hallucinant qui attend les troupes romaines, en tous cas, un spectacle auquel elles ne s'attendaient pas. Tacite ne peut s'empêcher, dans ce

récit de la tragédie qu'il semble voir lui-même, de témoigner de son émotion : "Le rivage était bordé par l'armée ennemie qui présentait une forêt d'armes et de soldats, au milieu desquels ne cessaient de courir des femmes, telles des Furies, criant des imprécations, vêtues de robes noires, les cheveux épars, des torches dans les mains. Tout autour, des druides, les mains levées vers le ciel, hurlaient de sauvages malédictions. Ce spectacle saisit d'effroi nos soldats" (*Annales*, XIV, 30). Cependant, après avoir hésité, les Romains se ressaisissent et lancent l'assaut.

En vérité, il n'y eut même pas de combat. La description de Tacite démontrent que ces druides et ces femmes, avec quelques soldats en armes, *combattaient magiquement* leurs ennemis, sans véritablement se défendre, parce qu'ils avaient foi en leurs rituels. Hélas, les Romains avaient pour eux l'avantage d'être nombreux et de ne pas faire quartier. Ce fut un massacre, et tous les survivants furent déportés et dispersés comme esclaves aux quatre coins de l'Empire. Cela n'empêche pas Tacite de justifier cet authentique génocide : "On éleva une forteresse pour contenir les vaincus et l'on détruisit les bois sacrés de leurs cruelles pratiques : car ils avaient coutume d'arroser les autels du sang des captifs et de consulter les dieux dans les entrailles humaines" (*Annales*, XIV, 30). Il est vrai que les Romains, eux, ne pratiquaient plus les sacrifices humains, mais ils s'enthousiasmaient pour les combats à mort des gladiateurs et livraient leurs prisonniers aux bêtes dans l'arène. De quel côté étaient les "civilisés" ?

La forteresse construite par les Romains, on en voit encore les murailles, à l'extrémité occidentale de l'île de Môn. En gallois, elle porte le nom de *Caer Gybi*, en souvenir du saint évangélisateur de l'île. Mais les Anglais l'appellent curieusement *Holyhead*, c'est à dire "la tête sacrée". Est-ce parce que Holyhead est la "tête de pont" pour le ferry qui conduit à Dublin, de l'autre côté de la mer d'Irlande, ou bien n'est-ce pas plutôt la réminiscence inconsciente d'une vieille légende celtique, celle de la "Tête de Brân", associée au culte bien

connu des têtes coupées et conservées pieusement ? Il est difficile de se prononcer.

Mais l'île de Môn, dévastée par les Romains, défrichée et colonisée par eux, garde encore intacte son âme : le vent qui y souffle est porteur du message venu de la lointaine île d'Avalon pour dire à tous ceux qui s'y aventurent que, quelles que soient les pénibles réalités de la vie, il est toujours possible d'ouvrir les portes qui conduisent au Château du Graal.



Newgrange

(Irlande, comté de Meath)

La vallée de la Boyne, verdoyante, avec ses haies vives, ses prés à l'herbe abondante, ses bosquets de chênes et de frênes, sinue au milieu des collines et, lorsque, au détour d'une route qui semble n'aboutir nulle part, on se trouve brusquement en face de Newgrange, au sommet de l'une de ces collines, on a le souffle coupé. Car, dans notre vision des choses, un monument mégalithique est un amas de pierres disposées un peu au hasard dans des lieux sauvages et émergeant à peine d'un fouillis de ronces et d'orties. Or, ici, le *cairn* de Newgrange surgit, éclatant de blancheur, mystérieusement dressé vers le ciel comme le prolongement d'une prière humaine, magnifiquement construit selon un plan architectural qui apparaît comme particulièrement sophistiqué.

Ce n'est pas un lieu celtique, du moins à l'origine, car il date à peu près de 3 500 ans avant notre ère, époque où les peuples celtes n'avaient point encore quitté le berceau indo-européen qui a présidé à leur naissance. Le *cairn* mégalithique de Newgrange est un exemple typique de ces énormes monuments qu'ont bâtis des populations qui nous restent inconnues vers la fin de l'époque néolithique. De plus, c'est un véritable chef-d'œuvre, car non seulement l'architecture extérieure est remarquable, mais la disposition inté-

rieure est le résultat d'une profonde réflexion métaphysique qui se traduit également par la richesse de l'ornementation. La plupart des pierres sont en effet recouvertes d'étonnantes gravures, et même si leur signification demeure incertaine, on ne peut s'empêcher d'admirer ce foisonnement de lignes, de cercles, de spirales qui tourbillonne devant les yeux de celui qui ose s'aventurer dans cet "autre monde" intérieur, ce monde parallèle dont les Celtes nous ont laissé tant de descriptions enthousiastes. Car, comme bien d'autres tertres de ce genre, le *cairn* de Newgrange a été en quelque sorte récupéré par les Celtes qui en ont fait un endroit sacré de leur tradition mythologique et légendaire.

D'ailleurs, le nom gaélique du tertre est *Brugh-na-Boyne*, ce qui peut se traduire par "Palais de la Boyne". Parfois, on l'appelle *Sidh-na-Brugh* en utilisant le terme *sidh*, littéralement "paix", qui désigne l'Autre Monde peuplé par les tribus de Dana, les dieux et les héros de l'ancien temps. Et tous les récits gaéliques conservés dans les manuscrits irlandais du haut Moyen Âge font de la *Brugh* la merveille des merveilles, le lieu où s'opèrent les plus subtils échanges entre le visible et l'invisible.

On raconte en particulier comment ce domaine féerique est devenu la possession d'Aengus, le Mac Oc, fils du grand dieu Dagda. Au moment où les tribus de la déesse Dana, vaincues par les Gaëls, ont dû se retirer dans le monde des tertres, la Brugh avait été confiée par Dagda à un certain Elcmar, époux de Boann (la rivière Boyne), elle-même fille ou sœur de Dadga. Or Dagda, le "dévoreur", archétype de Gargantua, était tombé amoureux de Boyne et, voulant satisfaire son appétit – sexuel, en l'occurrence –, il trouva le moyen d'éloigner Elcmar pendant l'espace d'un jour et d'une nuit. Mais c'était lors de la fameuse fête de *Samain*, au début de novembre, la plus importante des fêtes druidiques, dont les chrétiens ont fait ensuite la Toussaint, période symbolique où le temps est aboli. Cela permet à Dagda de s'unir à Boann et, lorsque Elcmar revient à la Brugh, il y a longtemps que Boann a accouché d'un fils à qui on donne le nom d'Aengus. Ce "jeune fils" *(mac oc)* est élevé

dans un autre tertre féerique par un certain Mider, mais une fois parvenu à l'âge adulte, il réclame son héritage à son père. Or aucun tertre n'est disponible, et Dagda imagine un subterfuge pour chasser Elcmar de la Brugh et la confier à Aengus. Il dit à celui-ci de demander à Elcmar la souveraineté sur la Brugh pendant un jour et une nuit, et Elcmar accepte. Mais, une fois de plus, c'est la fête de Samain : le temps n'existe pas et l'espace d'un jour et d'une nuit équivaut à l'éternité. Elcmar est obligé de quitter son domaine dont Aengus prend immédiatement possession.

On raconte bien d'autres histoires à propos d'Aengus. C'est un magicien subtil mais c'est aussi un protecteur de tous ceux qui sont dans la détresse. Il aide Diarmaid et Grainné, les prototypes de Tristan et Iseult, dans leur fuite éperdue à travers l'Irlande devant la poursuite entreprise par le roi Finn mac Cool et la troupe des *Fiana.* Aengus possède un manteau merveilleux qui a le pouvoir de rendre invisible tout individu dont il l'entoure. Et surtout, il possède une énigmatique "chambre de soleil".

C'est dans le beau récit de l'histoire d'Étaine que cette "chambre de soleil" fait son apparition. Mider, le père adoptif d'Aengus, est tombé amoureux d'Étaine, fille d'un roi d'Ulster, et c'est Aengus qui a accompli les démarches nécessaires pour qu'elle devienne l'épouse de Mider. Mais Étaine se trouve aux prises avec la première épouse de Mider, une redoutable magicienne, qui la métamorphose en insecte et déchaîne de violentes tempêtes sur toute l'Irlande afin que la pauvre créature soit perdue à jamais. Or, au gré des tourbillons, l'insecte tombe sur le manteau d'Aengus, et celui-ci, qui reconnaît sous cette forme animale celle qu'il s'est engagé à protéger, la place dans sa "chambre de soleil", à l'intérieur de la Brugh, afin qu'elle s'y régénère.

Tout cela ne serait qu'un charmant épisode d'un conte de féerie si l'on ne retrouvait pas cette "chambre de soleil" dans d'autres récits irlandais et même dans le roman français de Tristan et Yseult. En effet, dans le récit intitulé *la Folie Tristan,* le héros, déguisé en fou, déclare au roi Mark qu'il emmènera la reine Yseult dans son palais,

quelque part dans les airs, entre ciel et terre, et qu'il la logera dans une "chambre de soleil", au milieu de fleurs merveilleuses et dans un éblouissement de lumières de toutes les couleurs. Est-ce donc un thème littéraire véhiculé dans la tradition celtique ?

Oui et non, car l'archéologie donne raison à la légende. Lors des travaux de fouilles et de restauration du *cairn* de Newgrange, on a pu mettre en évidence un phénomène dont on ne s'était pas aperçu auparavant : au moment du solstice d'hiver, les premiers rayons du soleil levant pénètrent, par une ouverture spécialement aménagée au-dessus de la porte, à l'intérieur du monument, léchant littéralement le couloir et inondant de lumière la chambre funéraire, laquelle devient alors une authentique "chambre de soleil". Et, dans cette chambre, étaient exposées les cendres et les ossements des défunts. La signification de ce phénomène n'est pas douteuse : il s'agit d'un rituel de régénération, ou de *re-naissance.* Symboliquement, la chambre funéraire représente la matrice de la déesse-mère dans laquelle on place les morts afin qu'ils puissent *re-naître* dans une autre vie. Cela prouve que les constructeurs de mégalithes avaient des croyances très précises au sujet de l'immortalité de l'âme. Et cela prouve également que les Celtes partageaient ces mêmes croyances.

La Brugh, brillante et lumineuse... C'est ainsi qu'elle est décrite dans les manuscrits pieusement élaborés par les moines chrétiens. Depuis sa restauration, le monument, plus majestueux que jamais, ne dément pas l'enthousiasme des conteurs, bien au contraire. Et bien qu'autour de Newgrange, dans cette vallée de la Boyne qui est un peu l'âme de l'Irlande mégalithique, celtique et chrétienne, il y ait d'autres monuments de cette sorte, comme à Dowth et à Knowth, tout aussi émouvants, rien n'est plus étrange, plus intrigant, plus extraordinaire que *Brug-na-Boyne,* ce palais des dieux et des héros d'autrefois où brille, au milieu des ténèbres de l'hiver, et pour l'éternité, le soleil de l'Autre Monde, celui qui permet d'affirmer, comme le disait un druide au poète latin Lucain, que "la mort n'est que le milieu d'une longue vie".

Orcival

(France, Puy-de-Dôme)

Voici un village enfoui au coeur d'une vallée d'Auvergne, non loin d'une autre vallée où coule la Sioule, tourné vers le nord mais à l'abri des vents qui hurlent sur les montagnes d'alentour, lourdes de neige mais grondantes de toutes les laves qui dorment au plus profond de la terre. Orcival se dresse dans le creux de la montagne, avec ses maisons noires arrachées au sol par la main des hommes, comme le dernier sursaut d'un volcan qui aurait épuisé toute son énergie à se répandre sur le monde. Mais cette dormition n'est peut-être que temporaire : au-dessous, la terre continue à brûler et secrète d'étranges fumées qui peuvent à tout moment noircir la lumière du soleil et plonger l'univers dans l'obscurité des tempêtes. Orcival... Ce nom résonne comme une mélopée chantée par un pâtre mélancolique assis sur une roche, au sommet de la montagne, contemplant l'immense paysage qui s'étend autour de lui. Non loin de là, vers le nord, un autre village se nomme Orcines. Ce n'est peut-être pas un hasard, mais cela ne nous donne aucune explication valable et satisfaisante quant à la signification de ce nom.

On a en effet proposé d'y voir le *Val d'Orcus*, Orcus étant le nom latin donné parfois au Dispater cité par César, et qui n'est autre que Teutatès, le «père de la Tribu», équivalent gaulois de l'irlandais Dagda, surnommé *Ollathair*, c'est à dire "père de tous", détenteur

de la fameuse massue qui tue par un bout et ressuscite de l'autre. Dagda est un être gigantesque, doué d'un appétit féroce et d'une sexualité débordante, et on le reconnaît facilement dans le Gargantua traditionnel récupéré par Rabelais pour les besoins de la cause. Mais ce personnage composite, qui porte des noms divers, cet Orcus qui paraît avoir donné son nom à Orcival, c'est aussi l'Ogre des contes de fées, grand mangeur de chair fraîche et détenteur des bottes de sept lieues.

Au fait, pourquoi l'Ogre mange-t-il de la chair fraîche ? Pourquoi dévore-t-il, du moins dans le conte admirablement réécrit par Charles Perrault, ses propres enfants ? Ces questions méritent d'être posées, surtout à Orcival, village qui s'honore de posséder l'une des plus belles églises romanes qui soient, et une Vierge Noire dont la renommée a fait le tour du monde.

La toponymie recèle bien des surprises, surtout lorsqu'elle ne se contente pas de rechercher le sens d'un nom d'un point de vue strictement linguistique et qu'elle prend en compte la situation géographique elle-même du lieu et les traditions locales qui le concernent. En l'occurrence, Orcival a commencé par un être un établissement monastique, plus exactement un prieuré de Bénédictins dépendant de l'importante abbaye de la Chaise-Dieu. Or on sait que l'ordre bénédictin a fusionné, au IX[e] siècle, sous la pression conjointe de l'empereur et du pape, avec l'ordre colombanien d'origine irlandaise mais fort répandu sur le continent. Mais toute fusion suppose une interaction des éléments en présence, et il n'est pas douteux que les Bénédictins, surtout aux XI[e] et XII[e] siècles, aient conservé une grande partie de l'héritage du monachisme celtique, si particulier et si controversé par Rome (1). Il faut donc considérer Orcival non seulement comme un établissement religieux chrétien représentatif de l'art roman auvergnat de la seconde moitié du XII[e] siècle, mais comme le prolongement d'un antique sanctuaire qui ne peut-être que préchrétien.

(1) Voir J. Markale, *le Christianisme celtique et ses survivances populaires*, Paris, Imago, 1984-1996.

Reprenons la signification possible d'Orcival, "la vallée d'Orcus". Le nom d'Orcus est latin, provenant du grec *Orkos*. Il se retrouve dans de nombreux toponymes, en particulier dans le nom de la rivière Ourcq et celui des îles Orcades (*Orkney*), au nord-est de l'Écosse, et dont les romans de la Table Ronde font l'Orcanie, le pays du roi Loth, beau-frère et compagnon d'Arthur. Mais, dans la tradition populaire, ce qu'on appelle la "kabbale phonétique" joue pleinement, et l'on y découvre toujours de vagues homophonies et des glissements de sonorités quand elles sont très voisines. Orcus n'est donc pas très éloigné d'un autre mot latin, *ursus*, qui a donné le français ours. Orcival se serait-il pas aussi la "Vallée de l'ours" ? En tout cas, ce ne serait nullement contradictoire avec la "Vallée d'Orcus".

Certes, on peut objecter que l'élément celtique est bien faible dans ce raisonnement, car les deux mots qui sont attestés en gaulois pour désigner l'ours sont *arto* et *matu*. Mais bien souvent, sur le continent, du fait de la christianisation, le mot d'origine latine ne fait que recouvrir un mot plus ancien qu'on refuse parce qu'il est "barbare", voire "diabolique". L'Ogre sert à faire peur aux petits enfants qui ne sont pas sages (le *Croquemitaine* !) mais ce n'est qu'un épouvantail débarrassé de son aspect diabolique. Cela n'empêche pas le personnage d'avoir conservé toutes les caractéristiques de Teutatès-Dagda à la massue ambiguë. Quant au rapport du personnage avec l'ours, il est plus qu'évident : les récits irlandais nous présentent ce Dagda comme une sorte de géant glouton qui a bel et bien l'apparence d'un rustre encore au stade de l'animalité. D'ailleurs, sait-on que le nom d'Arthur, parfaitement celtique, contient le thème *Arto*, et donne ainsi une description physique de ce personnage redoutable (1) ?

(1) Une chronique en latin du Xe siècle, *l'Historia Britonnum*, attribuée à un certain Nennius, nous donne l'explication la plus simple qui soit quant à l'origine du nom d'Arthur, et détruit d'ailleurs en même temps le personnage d'Uter Pendragon dont la légende fait le père du héros. Cela résulte d'une mauvaise lecture du manuscrit. On y lit en effet : " Arturus *mab utr* id est

On peut donc considérer qu'Orcival est la "Vallée d'un dieu Ours" et qu'à l'emplacement du village actuel il y avait un sanctuaire dédié à une divinité *dévorante.* Mais quel peut être le sens de cette *dévoration* ? Avant l'hiver, l'ours est en chasse, il dévore tout ce qu'il trouve, puis lorsque le froid survient, il se réfugie dans une grotte et dort jusqu'au printemps. Alors, il sort de la grotte et reprend ses activités. C'est une véritable gestation qu'il accomplit pendant ce temps là, une gestation qui aide ainsi à la régénération : un dieu nouveau est né. C'est exactement le mythe d'Arthur emmené par sa sœur la fée Morgane dans la merveilleuse île d'Avalon, et qui s'y trouve *en dormition,* attendant le moment de revenir pour réunifier le royaume de Bretagne, c'est-à-dire pour le régénérer, pour le faire *re-naître.* Le symbole est on ne peut plus clair.

Mais il y a aussi cette Vierge Noire dans le chœur de l'église, celle qui est nommée Notre-Dame d'Orcival, dans sa posture hiératique, tenant l'enfant sur ses genoux. Les Vierges Noires ne sont ni plus ni moins que les *Matres* tant de fois représentées dans la statuaire gallo-romaine, et le culte qu'on leur rend ne fait que prolonger celui qu'on rendait autrefois à la Déesse-Mère. De plus, sous le chœur de l'église, donc sous cette vénérable statue, il y a une crypte. Ce n'est certes pas une exception, mais la crypte d'Orcival est vaste, somptueuse, mystérieuse. Et qu'est-ce qu'une crypte sous une église dédiée à la Vierge Mère, sinon la représentation symbolique de l'utérus dans lequel s'accomplit la *re-naissance* ? C'est le même concept qu'à Newgrange, en Irlande, dans le *cairn* mégalithique où le soleil pénètre au solstice d'hiver dans la chambre funéraire pour y faire *re-naître* les défunts. C'est le même concept qu'à

filius horribilis... " *Mab utr* est en gallois au milieu de la phrase latine, et le sens est très clair : Arthur est ainsi appelé parce qu'il est un *fils horrible* qui ressemble à un ours. Mais on a pris l'adjectif gallois *utr* pour un nom propre et on en a fait le roi Uter Pendragon. Il faut ajouter que, dans les textes monastiques anciens, Arthur est présenté comme horrible sous tous les plans, à la fois laid, violent et pilleur sans scrupules de monastères.

Chartres où, dans la crypte, la *Virgo Paritura* devient *Notre-Dame de Sous Terre.* C'est le même concept qu'au Puy-en-Velay, où règne encore, sous les traits d'une Vierge Noire, celle qui a donné son ancien nom à la ville, Anicium, l'énigmatique Anna ou Dana, la déesse celtique des Commencements, qu'on retrouve également à Sainte-Anne d'Auray et dans bien d'autres endroits consacrés depuis l'aube des temps à une divinité féminine.

Et, dans la crypte d'Orcival, dans la pénombre, s'accomplissent parfois d'étranges rituels où toutes les énergies de la terre se concentrent et donnent une nouvelle naissance à tous ceux qui savent s'y recueillir dans le silence des espaces infinis.



La Pointe du Raz

(Bretagne, Finistère)

En langue bretonne, la pointe du Raz est appelée *Pen ar Bed,* c'est-à-dire "Bout du monde". C'est vraiment le "finistère" (*finis terrae*). Le site est universellement connu, non seulement en raison de sa grandiose beauté, mais aussi en raison de l'impact psychologique que provoque la situation très particulière de ce cap. Ici, on est vraiment au bout de l'Europe, du moins on le croit, car l'extrême ouest de l'Europe est en Irlande, et la pointe Saint-Mathieu, dans le Finistère Nord, s'avance davantage dans l'océan. Mais qu'importe, la pointe du Raz garde sa réputation riche d'éléments très divers, où d'ailleurs l'imagination ne se fait pas faute d'errer. Il faut dire que la mer qui s'étend au pied des falaises du cap est une mer tourmentée, rarement paisible, provocatrice de tempêtes et de naufrages. Un dicton breton bien connu affirme que "nul n'a passé le Raz sans mal et sans frayeur". C'est si vrai que même les îliens de Sein redoutent de franchir la courte distance qui sépare leur île du continent : les vagues y sont toujours redoutables. Et pourtant, quand on se trouve sur le promontoire du cap, on distingue nettement l'île de Sein : elle est si proche ! Il vaut sans doute mieux prononcer cette prière populaire : "Grand Dieu, secourez-moi, à la pointe du Raz, car mon vaisseau est si petit et la mer est si grande...". À cela, il faut ajouter certaines dénominations : comment rester insensible devant l'enfer de Plogoff ou la baie des Trépassés ?

Le site et ses alentours ont pourtant subi une intense occupation humaine depuis des millénaires. Sur le territoire de Cléden-Cap-Sizun, on peut voir un éperon barré qui est une forteresse proto-historique, probablement gauloise archaïque, à Castelmeur ("grand château") : des fouilles récentes ont permis de découvrir sur ces isthme qui n'a pas 50 m de large quelque quatre-vingt quinze fonds de cabanes, ce qui représente une densité de population peu commune. On peut comparer ce Castelmeur à l'éperon barré primitif de Tintagel en Cornwall (Grande-Bretagne), emplacement du château attribué au roi Marc'h et au roi Arthur. Sur la même commune de Cléden, on trouve également un camp romain auprès du village de Trouguer ("à côté de la ville"). Un peu partout, on peut voir différents vestiges mégalithiques, en particulier des menhirs, et une voie romaine traverse en son milieu la presqu'île pour se perdre dans la dépression située entre la pointe du Raz et la pointe du Van, dépression occupée par l'étang d'eau saumâtre de Lawal, et prolongée par la baie des Trépassés. Pourquoi cette voie romaine qui disparaît ainsi sous la mer ?

C'est alors que resurgit, tout au moins au niveau de l'évocation, la ville d'Is, *Ker Is*, la cité engloutie. Si tout le monde s'accorde pour dire que la légende elle-même appartient à la tradition celtique tout entière et qu'elle est le résultat d'une synthèse d'éléments complexes et hétérogènes, on pense qu'il y a eu effectivement une ville, ou un port, ou une forteresse à l'emplacement de la baie des Trépassés, établissement humain disparu au cours d'un raz-de-marée, d'un tremblement de terre, ou d'un effondrement du sol. Était-ce la ville d'Is ? Pourquoi pas...

On connaît les grandes lignes de cette légende, dont la tradition populaire orale de Bretagne donne toujours des versions fragmentaires et parfois très marquées par un souci d'édification religieuse. Le roi de Cornouaille Gradlon (en qui se fondent plusieurs chefs locaux de différentes époques portant tous le même nom) est le défenseur du christianisme. Il installe le pieux ermite Korentin comme évêque à Quimper, et lui-même se retire dans une *ville basse*

(c'est le sens de Ker Is) qu'il a fait construire au bord de la mer, et dont le port regorge de marchandises apportées par des navires venant de tous les pays. La ville d'Is est une magnifique cité de commerçants enrichis qui mènent une vie somptueuse et dissolue. La propre fille du roi, la princesse Dahud (dont le nom signifie "bonne sorcière") n'est pas la moins débauchée. Elle donne l'exemple, d'une part en rejetant le christianisme de son père et en défendant la sorcellerie, c'est-à-dire la paganisme druidique, d'autre part en prenant chaque soir un nouvel amant. Les mauvaises langues racontent même qu'elle fait, au petit matin, tuer les "heureux" élus de son cœur. Saint Gwennolé, abbé de Landévennec et cousin de Gradlon, a beau venir prêcher à Is et adjurer les habitants de se repentir, rien n'y fait. Gwennolé, désespéré, maudit la cité et tous ses habitants, sauf le roi Gradlon qu'il invite à fuir quand il entendra le chant du coq, la troisième nuit. Le troisième soir, arrive un bel inconnu qui séduit la princesse et lui demande la clef qui ouvre et ferme les écluses de la grande digue qui protège le port de la ville. Dahud dérobe la clef à son père. Les eaux envahissent la ville. Gradlon s'enfuit, mais Dahud est engloutie avec tous les habitants d'Is. Et l'on dit que la princesse nage entre deux eaux, sous la forme d'une sirène. Et un dicton affirme encore que la ville d'Is resurgira quand Paris sera engloutie, allusion à un jeu de mots facile entre Is et Par-Is ("égal à Is"). De toute façon, Paris représentant l'ordre androcratique, une société patriarcale et une religion préchrétienne, la ville d'Is représente, notamment par le symbole de Dahud la "bonne sorcière", une société gynécocratique où la femme tient un rôle plus important et où la religion est d'un type plus féministe, du type des cultes rendus autrefois à la grande déesse des Commencements, si souvent représentée sous son aspect solaire. Enfin, on raconte que par beau temps – ce qui est rare ici – des pêcheurs ont aperçu les clochers et même les toits de la ville d'Is sous la surface des eaux. Mais on ajoute aussi que des gens, à certaines occasions, sont parfois entrés dans la ville engloutie où les habitants continuent à vivre une vie dérisoire. Si l'un des audacieux qui se risquent dans la cité maudite pouvait accomplir un geste de charité envers les habitants,

il sauverait la ville entière qui réapparaîtrait dans toute sa splendeur. Là, les versions de la légende sont multiples, et localisées en différents points de la côte bretonne.

Et puis nous avons cette mystérieuse croix granitique que le passant peut voir dans l'un des hameaux de la commune de Plogoff (Pennéac'h, entre l'anse du Loch et la pointe de Feunteunod). Ce ne sont certes pas les croix de pierre qui manquent en Bretagne ! A première vue, celle de Pennéac'h ne se signale par rien de particulier. Elle est toute simple : au-dessus d'un fût assez élégant, un Christ en granit de Kersanton, le visage serein, regarde en direction de l'Occident. Le monument porte des traces de mutilations et de restaurations, ce qui n'a en soi rien d'anormal ou d'inhabituel. Ce qui pose problème, en revanche, c'est l'origine de cette croix : elle aurait été en effet repêchée le vendredi saint de l'an 1831 par un marin du nom de Pierre Tréanton, dans le raz de Sein, à la hauteur du phare de la Vieille, où elle se trouvait par 40 m de fond. Cette étrange histoire avait été racontée en 1896 par la propre fille de Pierre Tréanton. L'explication qui venait à l'esprit des gens, à l'époque, était que c'était un christ transporté par un bateau qui avait fait naufrage. Pourquoi pas ? Mais il faut bien reconnaître que rien ne peut confirmer cette explication. Alors, pourquoi ne pas envisager l'hypothèse que la croix de Pennéac'h serait une croix de la ville d'Is, puisqu'on s'accorde à considérer comme possible la présence d'une ville engloutie entre l'étang de Laval, la baie des Trépassés et l'île de Sein ? Voilà au moins de quoi faire rêver...

La baie des Trépassés, elle, serait plutôt cause de cauchemars. On imagine tout de suite un lieu maudit où tous les navires font naufrage. Mais les navires ne passent jamais dans ces parages. L'appellation française prête à confusion tandis que la dénomination bretonne fournit un complément d'information : *Boe an Anaon*, c'est-à-dire "baie des âmes des morts". Le sens du mot *Anaon* n'est pas "trépassés", ou plutôt le terme breton ajoute une dimension métaphysique et mythologique au terme français. Un texte de l'écrivain byzantin Procope est très explicite sur ce point : les

Armoricains croyaient que de grands bateaux sans pilote venaient chercher les âmes des morts sur le continent, à l'ouest de l'Armorique, pour les transporter dans une île bienheureuse de l'autre côté de la mer, ou au milieu de celle-ci. On sait aussi que les druides avaient l'habitude de se faire inhumer dans les îles, pour suivre les étapes d'un voyage symbolique. C'était le cas, en Grande-Bretagne, pour l'île de Môn, c'est-à-dire Anglesey, grand sanctuaire druidique détruit par les Romains, et qui était aussi une vaste nécropole, une "île à l'ouest du monde", équivalent de l'île d'Avalon où le roi Arthur est en dormition, et aussi de la mystérieuse Emain Ablach, l'île des Pommiers de la tradition irlandaise. Il est très vraisemblable que l'appellation de "baie des Trépassés" provienne non seulement de cette croyance, mais également d'usage réels : l'embarquement pour des îles symboliques, comme cette Bangor mythique où était située, selon la tradition, la mystérieuse école des Amazones.

Il n'empêche qu'à la pointe du Raz et dans les environs, le merveilleux passe avant la réalité, ou plutôt il la dépasse. La nature semble donner raison à ces appellations angoissantes. Heureusement, de l'autre côté de la baie des Trépassés, sur la point du Van, on trouve un peu de calme, un peu de sérénité. A 65 m du niveau de la mer, se dresse la chapelle Saint-They, comme une gardienne vigilante, comme pour protéger ceux qui se risquent dans les parages. Ne dit-on pas que la cloche de Saint-They sonne toute seule pour avertir les marins des dangers qu'ils courent ? Le mystérieux saint-They, dont nous ne savons rien, serait-il un des visages de la divinité tutélaire de cet extrême Occident tourmenté par la tempête ? Ou alors est-il le double du dieu ambigu qui tue et qui ressuscite, mais qui, en tout état de cause, guide les âmes, les *Anaon*, vers les îles bienheureuses qui sont situées, comme chacun sait, à l'ouest du monde, là où le soleil s'engloutit pour mieux renaître le lendemain ?

Le Puy-en-Velay

(France, Haute-Loire)

Le Massif Central, tout au long de l'histoire, a été une sorte de conservatoire des traditions les plus lointaines et les plus diverses. A l'écart des grandes routes commerciales, surtout à l'écart de la fameuse "route de l'Étain", les montagnes du Massif Central ont hébergé des populations qui ne sont guère intégrées à leurs voisins. Et l'on sait qu'à l'époque de César et de Vercingétorix, ceux qui s'appelaient les Arvernes étaient les seuls à vouloir s'ouvrir sur le monde extérieur, se heurtant ainsi au peuple des Eduens de Bourgogne qui prétendaient à la suprématie sur l'ensemble de la Gaule.

Mais les Arvernes occupaient des vallées largement ouvertes sur le nord par l'Allier et la Loire. Les autres peuples, isolés dans leurs montagnes ou dans de petits espaces clos au milieu des forêts, menaient une existence plus indépendante. C'était le cas des Vellaves qui occupaient la haute vallée de la Loire et ses environs immédiats (1). On s'en aperçoit aisément lorsqu'on découvre un nombre important de vestiges non seulement celtiques, mais remontant à l'Âge du Bronze et à l'époque mégalithique. Ces ves-

(1) Le Velay correspond exactement aux arrondissements du Puy et d'Yssengeaux du département actuel de la Haute-Loire.

tiges sont souvent des emplacements sacrés, des sanctuaires en plein air, ces fameux *nemelon* des Gaulois, où se déroulaient des cérémonies dont nous ignorons à peu près tout. Mais on peut être sûr que ces cultes concernaient une déesse-mère, une sorte de Terre divinisée, quelque peu endormie mais prête à se réveiller à la moindre secousse des innombrables volcans éteints qui parsèment toute la région. Et le centre de ces cultes, qui remontent à la plus lointaine préhistoire, semble bien être Le Puy-en-Velay.

Le Puy-en-Velay est un des lieux les plus fréquentés par les touristes en France. Mais à ces touristes se mêlent nombre de pèlerins qui perpétuent des usages immémoriaux. Le Puy a été en effet, au Moyen Âge, un centre important de pèlerinage, non seulement par le culte de la Vierge qui s'y est développé très tôt, mais aussi parce que la ville était un relais important vers Saint-Jacques-de-Compostelle, d'une part, vers Nîmes et Saint-Gilles-du-Gard, d'autre part, sur cette "Route Regordane" que signalent les Chansons de Geste et qui était l'un des rares chemins à franchir le Massif Central du nord au sud, mettant en relation le bassin méditerranéen et la vallée de la Loire. Le Puy n'a jamais été une ville romaine, mais une agglomération gauloise. Les Romains s'installèrent dans la plaine à Ruessio, devenu depuis Saint-Paulien, et ils y apportèrent leurs divinités. Au Puy, qui se nommait alors *Anicium,* les cultes gaulois durent perdurer longtemps sans que l'empreinte romaine se fît sentir Et le nom même d'Anicium fait réfléchir, comme le nom de la butte sur laquelle s'élève la cathédrale actuelle, le *Mont-Anis.* On y retrouve en effet le nom de la déesse-mère des Celtes, Ana ou Anna, Dôn chez les Gallois, Dana chez les Irlandais, derrière laquelle se profile d'ailleurs l'ombre de la sainte Anne des Bretons. Et que dire de cette *Black Annis,* cette "Annie la Noire", qui hante le folklore du Yorkshire ? La Vierge Noire du Puy-en-Velay a certainement un lien quelconque avec ce personnage mythologique hérité de la plus pure tradition celtique.

Le site du Puy-en-Velay est assez extraordinaire. La vieille ville s'étage sur le flanc sud du Mont-Anis, autrement dit un volcan. La

cathédrale et le cloître se trouvent à mi-pente. Vers l'ouest, un dyke volcanique particulièrement décharné est surmonté de la chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe, l'un des plus anciens sanctuaires de la région. Et l'on sait qu'au pied de ce roc d'Aiguilhe, il y avait, avant l'introduction du Christianisme, un temple dédié à une déesse, que ce soit Cybèle, Diane ou une divinité gauloise, peut-être même cette *Anis* dont le nom a provoqué celui de l'agglomération. Et au sommet du Mont-Anis, le Rocher Corneille est couronné par cette statue, fort laide, mais majestueuse, de Notre-Dame de France.

Il semble que l'emplacement de la cathédrale du Puy, magnifique édifice roman, ait été déterminé non par une source ou même un puits situé au voisinage immédiat, mais par la présence d'un phonolithe, ce qui n'a rien d'extraordinaire dans ce pays de volcans. Cette dalle phonolithique, sans doute une table de dolmen, avait dû être déjà utilisée dans un sanctuaire païen. La pierre du maître-autel est sans aucun doute celle-ci, retaillée et bénie. On sait que jusqu'au XVIIe siècle, il y avait devant l'autel de Marie une pierre dite "pierre des fièvres " : les pèlerins qui voulaient obtenir guérison de leurs maladies s'efforçaient de dormir une nuit sur cette pierre, particulièrement pendant la nuit du vendredi au samedi. D'après les témoignages, les miracles étaient quotidiens. On se demande alors pourquoi le clergé fit retirer cette pierre, d'autant plus que la même coutume semblait exister à Chartres, avant la destruction de la cathédrale romane.

Compte tenu des influences orientales sur l'architecture de la cathédrale du Puy, on a émis l'hypothèse que ce sont des cultes venus du Moyen-Orient qui ont provoqué la dévotion de la Vierge Noire. C'est évidemment une explication pratique quant à la couleur des Vierges Noires : Marie ne serait autre que la copie d'une divinité orientale au teint bronzé, une Artémis, une Cybèle ou une Isis. Mais cela est en contradiction avec le nom même de la ville, Anicium, qui fait référence à une divinité celtique. D'ailleurs, l'archéologie n'a pas encore trouvé de traces de culte oriental sur le site du Puy. Il est plus vraisemblable que le Christianisme a ici succédé

directement au culte druidique, et sans doute en douceur. On sait que les Romains avaient évité Anicium et s'étaient établis à Saint-Paulien. Lors de la christianisation du pays, le premier siège épiscopal a dû être Ruessio, donc Saint Paulien (1). Ce n'est qu'à partir du VI[e] ou du VII[e] siècle que l'évêque des Vellaves quitta Ruessio, menacée de ruine, pour venir s'établir à Anicium (qui prit le nom *de Podium,* autrement dit "Puy"), agglomération qui était demeurée prospère. Mais Anicium était encore chargée de paganisme. Dans les Actes de cette époque, les mots *Sancta Maria* accompagnent souvent le nom d'Anicium ou de Podium. Très peu de villes portent alors ce vocable, ce qui suppose au Puy une ferveur toute particulière en l'honneur de la Vierge, ferveur probablement très ancienne. D'ailleurs, une légende a couru selon laquelle Marie serait apparue au Puy en l'an 46 ou 47. C'était une façon d'affirmer l'antiquité du culte marial dans cette ville, et c'est ce que fera le clergé chartrain en prétendant que les Druides honoraient à Chartres une *Virgo Paritura.* On se trouve en présence d'un même souci d'asseoir un culte sur une exceptionnelle ancienneté.

De toute façon, Le Puy n'était pas un village isolé en pleine montagne. C'était, répétons-le, un carrefour très important et un relais sur la Route Regordane. La route de l'Étain y a toujours passé, et une alliance très étroite unissait le peuple des Vellaves (2) à celui des Phocéens de Marseille. Au Puy, se croisent une route qui part de Lyon et qui s'en va vers Rodez et Toulouse (R.N. 88) et une route qui vient de la Limagne vers Alès et Nîmes (la *Via Regordane).* Il est donc établi que Le Puy a été un centre important de communica-

(1) Paulien est un saint fort hypothétique. *Ruessio,* nom gaulois, a laissé place ensuite à un terme gallo-romain en -ac : *Pauliniacus* (territoire de Paulinius) qui, par évolution, a donné Polignac, nom d'une célèbre famille princière de la région.

(2) *Vellavi,* en gaulois, est un mot qui signifie "les meilleurs". De là provient le nom du Velay, Les Vellaves étaient clients des Arvernes.

tion vers différents horizons et que de toute façon, les relations avec Marseille ont toujours été privilégiées (1).

Il y a quelque chose d'émouvant à parcourir les rues de la vieille ville qui se faufilent entre des maisons en pierre de lave noire sous cette majestueuse cathédrale qui se dresse comme un défi aux volcans d'alentour. Cet édifice recèle d'ailleurs nombre de secrets encore bien gardés Elle est haute, mais elle est profonde, et sa crypte n'en est que plus révélatrice : comme à Chartres et à Orcival, c'est une *matrice* dans laquelle tout fidèle qui se respecte devrait accomplir un rite de régénération et de *re-naissance.* Si la tradition qui veut que cette crypte ait été bâtie sur l'emplacement d'un dolmen est exacte, cela ne fait que renforcer non seulement sa signification mais son efficacité.

C'est en effet dans l'obscurité du ventre maternel que tout s'éclaire. Se plonger dans les ténèbres intérieures, c'est évidemment mourir pour mieux renaître, mais c'est aussi faire le vide en soi pour mieux recevoir ce qui nous vient d'ailleurs. Dans cette cathédrale du Puy, le rite essentiel consiste à plonger d'abord dans la crypte, puis de remonter vers la lumière qui émane de la Vierge Noire, et enfin de ressortir et de déambuler dans le cloître. Car c'est là que les énergies telluriques et le rayonnement qui vient du ciel se rencontrent, fusionnent et animent ainsi un être nouveau, un être qui a atteint un niveau de conscience supérieur.

Alors, on peut gravir les flancs du Mont Anis. Qu'elle soit Marie, Notre-Dame de France, c'est toujours Anna la Vierge des Celtes, la Déesse des Commencements qui, sur son trône volcanique, conduit les destinées du monde.

(1) Pendant très longtemps, le Velay a fait partie du Languedoc. Le dialecte vellave est actuellement du languedocien et non pas du nord-occitan comme l'auvergnat.

Rocamadour

(France, Lot)

On ne trouve pas forcément des vestiges celtiques où on les attend. Leur aire d'expansion a été très vaste depuis le cinquième millénaire avant notre ère, lorsqu'ils ont fait une timide apparition dans l'histoire. Et ce n'est pas dans les pays dits celtophones qu'on en découvrira les plus anciennes traces, puisqu'on sait maintenant que tous les Celtes étaient originaires d'Europe centrale et qu'ils ont tous passé le Rhin avant d'aller s'échouer sur les rivages atlantiques, à l'ouest du monde connu, face à ce fleuve Océan qu'on croyait alors la limite absolue du monde et de l'inconnu.

Au gré des circonstances, suivant les fluctuations, les chances et les malchances des émigrations, les Celtes se sont retrouvés un peu n'importe où, s'établissant là où la vie leur paraissait la moins difficile, profitant des lieux, des climats et des hommes, bien entendu soumettant les populations autochtones à leurs caprices, mais en en faisant leurs pourvoyeurs indispensables de nourriture. C'est pour cela qu'on découvre des vestiges celtiques dans les endroits les plus reculés du continent, et assurément dans des lieux où l'on ne s'attendait pas à les rencontrer.

Est-ce pour cela qu'il faut parler d'une civilisation celtique unique répandue sur tout le continent européen ? Sûrement pas. Les tribus celtes qui ont émigré ne comportaient qu'un nombre restreint

d'individus, et leur but n'était pas de conquérir, mais de faire souche. C'est ce qu'ils ont réalisé. Mais toute implantation d'une société allogène dans une société homogène a des répercussions : l'interaction se fait naturellement. Les Celtes ont imposé leur langue, leurs techniques, leur "politique" aux tribus qu'ils avaient soumis, mais celles-ci leur ont donné en échange leurs propres traditions, leur propre mémoire. Il en est résulté une synthèse, et c'est ce que nous appelons la *civilisation celtique,* et aussi une mentalité spécifique qui se manifeste par l'éclosion d'un culte de la Déesse Mère, de cette mystérieuse Anna des profondeurs, celle qui était dans les Commencements et qui a le pouvoir de faire *re-naître* les défunts, du moins dans un Autre Monde, cet univers si particulier que décrivent abondamment tous les conteurs d'origine celte. Et cette *Anna* primordiale s'est vite confondue, lorsque le Christianisme a triomphé du "paganisme", avec l'image que l'on donnait de la *Theotokos,* Myriam-Marie, la toujours vierge, la mère de Dieu. Ainsi s'expliquent les sanctuaires de Chartres, du Puy-en-Velay, de Rocamadour, et de bien d'autres encore.

Rocamadour, dans le Quercy (Lot), est un site touristique bien connu et tout à fait exceptionnel. Il s'agit de l'antique *Vallis Tenebrosa,* la "vallée ténébreuse", un à-pic de deux cents mètres qui s'ouvre brusquement dans le causse, avec un château fort au bord de l'abîme, un bouquet d'églises et de chapelles sur le flanc du roc, et plus bas, un village médiéval. Dans le fond de la vallée, l'Alzon, qui est peut-être une "rivière des Aulnes", tourne et retourne dans ce qui était autrefois recouvert d'une épaisse forêt. Ici, il y a l'eau, le roc et l'arbre. Ce sont les compagnons habituels du culte marial (il en est de même à Lourdes). Le pèlerinage de Rocamadour a été l'un des plus célèbres du Moyen Âge, et c'est même là que Henri II Plantagenêt, devant toute son armée, dut, à genoux, expier publiquement le meurtre qu'il avait commis sur la personne de l'archevêque de Canterbury, Thomas Becket. En tout cas, dans l'Europe entière, de nombreuses chapelles furent édifiées qui portèrent le nom de Rocamadour, et qui prolongèrent la dévotion originale de

la Vallée Ténébreuse. Ainsi, en Bretagne armoricaine, à Camaret-sur-Mer, existe-t-il, sur une sorte de digue naturelle qui s'avance dans la mer, une chapelle de Notre-Dame de Rocamadour.

La Vierge Noire de Rocamadour est une Vierge de Majesté de la fin du XIIe siècle, noircie et assez grossièrement taillée, partiellement revêtue de lamelles d'argent, assise sur un bloc évidé en reliquaire. La tradition affirme que Zachée, le publicain, aurait apporté dans le causse du Quercy une statuette sculptée par l'évangéliste saint Luc. C'est évidemment de la pure fiction. En fait, l'origine du sanctuaire est tout autre : en 1166, on découvrit à l'entrée d'une chapelle dédiée à la Vierge Marie un corps en parfait état de conservation. Pour des raisons assez obscures, le peuple y vit la dépouille d'un mystérieux saint Amadour, qui aurait donné son nom à l'endroit. On ensevelit le "saint" devant l'autel de la Vierge, et une autre légende se répandit selon laquelle Amadour aurait été l'époux de Véronique, celle qui essuya de son voile la figure du Christ, montant au Golgotha. Mais, au XVe siècle, Amadour fut tout simplement confondu avec le publicain Zachée, ce qui était une façon commode de faire coïncider les deux traditions. Il est inutile de préciser qu'Amadour, pas plus que Véronique ou Zachée, ne figurent au calendrier officiel romain.

Des recherches récentes ont mis en évidence que l'ermitage de Rocamadour existait bien avant la découverte du corps du "saint". On peut voir à Rocamadour même une cloche considérée comme miraculeuse, et qui remonte au-delà du VIIIe siècle. Or, la chapelle était dédiée uniquement à la Vierge Marie. Et une légende locale profane raconte qu'on faisait autrefois des sacrifices humains à une Mère noire nommée Sulevia ou Soulivia. Le sanctuaire de cette Mère noire se trouvait dans une caverne, et c'est dans cette caverne que Zachée avait caché la statuette soi-disant exécutée par saint Luc. Or nous sommes ici en pleine religion gallo-romaine. Les Sulèves étaient en effet des déesses de la terre inculte, ce qui est parfaitement en accord avec la nature du terrain à Rocamadour. On raconte aussi que le village des Alysses, sur le bord de l'Alzon, un peu plus loin,

avait été fondé par une mystérieuse Dame qui continuait à rôder la nuit, notamment dans le lieudit "la Combe de la Dame". Cette Dame, incontestablement une déesse funéraire, une "reine noire", a certainement plus d'un lien avec la Vierge Noire, qu'il s'agisse de la déesse Sulevia ou de toute autre divinité romaine ou celtique, protectrice des morts, gardienne des eaux sacrées. Autrefois, les années de sécheresse, les paysans d'alentour venaient chercher de l'eau à Rocamadour. Ils partaient en procession jusqu'aux sources de l'Ouysse, clergé en tête. Après de nombreuses prières, l'un des prêtres plongeait le pied de la croix processionnelle dans la source, et chacun repartait avec l'espoir que la pluie ferait rapidement son apparition. Il existe de tels rituels pour demander la pluie dans bien d'autres régions, en Bretagne notamment. Et cela nous prouve que le culte marial ne peut jamais être séparé des antiques cultes des eaux. Il en est de même à Lourdes, comme dans toutes les chapelles consacrées à la Vierge Marie : aux alentours immédiats du sanctuaire, voire dans le sanctuaire même, il y a toujours une source ou un puits, parfois une simple mare, souvent un lavoir qui fait fonction de piscine.



Saint-Philbert de Grand-Lieu

(Bretagne, Loire-Atlantique)

En 819, le lieu sur lequel s'élève Saint-Philbert se nommait Déaz, et c'était un refuge pour les moines de Noirmoutier en butte aux attaques des Normands. Quand ils s'enfuirent pour Tournus, sur les bords de la Saône, en emportant les reliques de leur saint patron Philbert, ils laissèrent six des leurs à Déaz : ce sont ces six moines qui fondèrent le prieuré de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu. L'église abbatiale qu'ils construisirent est l'une des plus anciennes de France encore existantes. Elle a subi de nombreux remaniements, mais les parties carolingiennes sont encore bien visibles, notamment les piliers de la nef, massifs et faits de pierres et de briques alternées. Le déambulatoire est formé de cinq chapelles. Dans la chapelle centrale, on remarque l'ouverture carrée par laquelle les pèlerins pouvaient toucher le tombeau du saint, placé transversalement dans la crypte. Ce tombeau se trouve en effet dans une sorte de cave, un simple couloir voûté, et les reliques de saint Philbert n'ont été transportées de Tournus qu'en 1937, à l'occasion de la réouverture de l'abbatiale enfin entièrement restaurée.

En dehors de ces vestiges du prieuré de Saint-Philbert, c'est le lac de Grand-Lieu qui retient le plus l'attention. Ce lac est assez étrange : sa superficie se situe entre 3 500 et 7 000. Dans ce dernier cas, ce serait le plus grand lac de France. Il faut dire que le niveau

des eaux varie selon les saisons et l'humidité. Une partie du lac n'est qu'un vaste marécage, et l'envasement progressif n'arrange pas les choses. En fait, il est très difficile d'apercevoir le lac de Grand-Lieu : les hautes herbes qui recouvrent entièrement les bords suffisent à cacher le lac proprement dit tant qu'on ne navigue pas en pleine eau. On retrouve un peu partout les troncs d'arbres d'une ancienne forêt. Les eaux s'écoulent vers la Loire par la vallée marécageuse de la Cheneau, dite aussi "Étier de Buzay", longue de 20 km, et qui subissant la marée, peut couler dans l'autre sens. Le paysage est mélancolique et majestueux.

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant qu'on ait brodé sur le thème d'une ville engloutie qui se trouverait à l'emplacement du lac : la cité d'Herbauge. D'après la tradition, celle-ci avait été fondée au première siècle avant notre ère par les Pictons, peuple gaulois du Poitou, après qu'ils eurent été défaits et chassés par les légions de César. Mais, aux premiers temps du christianisme, la cité aurait manifesté son attachement aux dieux du paganisme et refusé l'enseignement évangélique. Au VIe siècle, saint Martin deVetou aurait tenté de convertir les citadins, mais ses prédications furent sans effet. Alors, une nuit, Dieu intima à saint Martin l'ordre de quitter immédiatement la ville qui allait subir la punition de ses péchés. Le saint sortit précipitamment d'Herbauge. Aussitôt une tempête se déchaîna et les eaux jaillirent d'un gouffre. Herbauge et tous ses habitants furent noyés, et à l'emplacement de la ville, il y eut le lac de Grand-Lieu.

Cette légende présente de nombreuses analogies avec celle de la ville d'Is : on y voit le même châtiment subi par une ville dont les habitants, demeurés païens, refusent de recevoir le message évangélique (dispensé à Is par saint Gwennolé, à Herbauge par saint Martin de Vetou). De toute façon, on sait que le lac de Grand-Lieu se trouve réellement à l'emplacement d'une forêt et qu'il n'est apparu qu'à une époque relativement récente, par suite d'une catastrophe naturelle. Il y avait une ville nommée Herbauge. Tout ce qu'on sait, c'est que le titre de comte d'Herbauge a été effectivement

porté au Moyen Âge par des nobles du pays de Retz. On peut également supposer l'existence d'une cité lacustre qui aurait été emportée par une brusque montée des eaux : le phénomène a été assez fréquent, et l'on sait d'ailleurs que les rivages de la péninsule armoricaine sont très instables, sujets à des tremblements de terre ou à des raz-de-marée. Herbauge n'est pas la seule ville engloutie du littoral breton. Et voilà pourquoi l'on peut entendre, certains soirs où la brume envahit tout le pays de Retz, les cloches de la cité d'Herbauge qui tintent désespérément, appelant un homme charitable qui oserait pénétrer dans la ville et en sauver tous les habitants par un geste de charité. C'est un thème mythologique bien connu et se répercute dans de nombreux contes populaires bretons. Mais la légende ne fait que recouvrir une réalité incontestable, la disparition d'une agglomération urbaine par suite d'un cataclysme.



Saint-Pol-de-Léon

(Bretagne, Finistère)

Il y a deux monuments exceptionnels dans cette ville de Saint-Pol-de-Léon, la cathédrale et le Kreisker. La cathédrale, érigée sur l'emplacement d'un ancien édifice fondé aux temps de l'immigration bretonne, détruite par les Vikings en 875, reconstruite en style roman au XIIe siècle, présente l'épanouissement de toutes les phases du gothique, du XIIIe au XVIe siècle et le plus bel exemple de l'adaptation du style normand à la dure réalité du granit breton. La nef est longue de 84 m et haute de 16 m. Une riche décoration fleurit dans les moindres surfaces. Les flèches sont polygonales avec des clochetons et des lucarnes. L'ensemble constitue une merveille d'architecture. Le Kreisker, lui, est un monument bizarre. Édifié au temps de Jean IV de Montfort, à la fin du XIVe siècle, il a longtemps servi de salle de délibérations avant de devenir la chapelle Notre-Dame-du-Kreisker. C'est de la dentelle de granit. La flèche est tout à fait remarquable : elle est aiguë et dentelée, ornée de lucarnes et de quatre clochetons d'angle, ainsi que d'une tour ajourée de baies. Sur les quatre piliers carrés du transept, le clocher, de nombreuses fois détruit par la foudre et patiemment reconstruit, est vraiment un "marchepied du ciel", qui compte plus de 90 ouvertures et 170 marches menant jusqu'aux galeries. Le Kreisker comportait autrefois 19 chapelles et autels honorés et entretenus par les diverses confréries de la ville.

Car la ville de Saint-Pol-de-Léon, en dépit de son nom breton (*Kasteli-Pael,* c'est-à-dire "Château-Paul") qui évoque davantage une forteresse, a été la capitale religieuse de tout ce mystérieux pays de Léon. Le Léon, ce haut plateau exposé à tous les vents du large, pourtant si propice à la culture de l'artichaut, formant le nord-ouest du département du Finistère jusqu'à la rivière de Morlaix (l'autre rive relevant du Trégor), est une région qui pose certains problèmes. Son nom porte encore la trace des légions romaines qui l'ont occupée il y a vingt siècles : en effet, *Léon* provient, comme celui du Carlion sur Usk de la légende arthurienne, au pays de Galles, d'un antique *Castrum legionum* ("forteresse des légions") qui désignait soit Saint-Pol, soit Lesneven, la capitale politique (Brest étant de fondation beaucoup plus récente). A moins qu'il ne faille voir dans ce nom la réminiscence d'un mystérieux pays que la tradition suppose avoir été englouti par un raz-de-marée, au large du Cornwall britannique, le pays de Lyonesse, dont l'histoire de Tristan et Yseut fait le pays d'origine de Tristan ?

Précisément, la légende de Tristan se présente indirectement à Saint-Pol-de-Léon. Le fondateur de la cité aurait été Pol Aurélien, un ermite d'outre-Manche installé d'abord dans l'île de Batz, au large de Roscoff. Le roi de Domnonée, Konomor, lui aurait donné un territoire pour qu'il y établisse une abbaye-évêché à la mode celtique insulaire, d'où la naissance de cet évêché de Léon qui perdura jusqu'à la Révolution avant d'être rattaché à Quimper. Or Konomor, dont la tradition populaire a fait un Barbe-Bleue breton est une personnage historique du VIIe siècle, qui fut roi d'un double royaume de Domnonée, d'une part nord de la péninsule armoricaine, d'autre part Cornwall-Devon en Grande-Bretagne. Et ce personnage est nommé, dans certains textes ecclésiastiques, *Marcus Conoworus.* Une stèle de pierre du VIIe siècle, non loin de Tintagel le dit même *père* de Tristan. Qu'en est-il exactement ? Toutes les hypothèses sont permises, mais il y a eu sans doute superposition de personnages. Et ce n'est pas la tradition concernant le Konomor assassin de ses femmes par peur de se faire tuer par un fils qui cla-

rifie cette situation embrouillée. De plus, Pol Aurélien se distingue particulièrement, dans les récits hagiographiques, par son ardeur à dompter ou à détruire des dragons. On sait que le dragon, dans les légendes religieuses bretonnes, symbolise généralement le paganisme druidique. Mais en fait, le dragon a bien d'autres significations. Et l'on sait aussi que le héros Tristan, dans les récits qui nous sont parvenus, est le vainqueur du "grand serpent crêté d'Irlande", ce qui lui permet d'obtenir Yseut la Blonde, même si c'est officiellement pour le compte du roi Mark-Konomor. Et que dire de ce roi Marc'h de la tradition populaire qui avait des oreilles de cheval ? Nous sommes là en plein mystère et surtout en pleine confusion de légendes.



Saint-Servan

(Bretagne, Ille-et-Vilaine)

Maintenant rattachée au grand Saint-Malo, la ville de Saint-Servan peut s'enorgueillir d'avoir été l'un des centres les plus prestigieux de la diffusion du christianisme celtique dans la péninsule armoricaine et d'avoir été à l'origine d'un veste évêché qui, jusqu'à la Révolution, s'étendait très loin vers le sud, jusqu'à la forêt de Brocéliande et les rives de l'Oust. C'est en effet sur un promontoire de Saint-Servan que se trouvait la cité d'Alet (ou Aleth), qui fut à la fois un grand port, une puissante forteresse, une préfecture romaine et le siège d'une abbaye-évêché à la mode insulaire.

Il est fait mention d'Alet dans la liste des "Dignités de l'Empire", établie sous le règne d'Honorius, vers l'an 400 de notre ère. Alet était le siège de la légion de Mars (placée sous la protection du dieu Mars), nom donné aux troupes qui stationnaient auparavant à *Fanum Maris* ("temple de Mars"), c'est-à-dire à Corseul, près de Dinan, capitale du peuple des Curiosolites. Ayant dû abandonner Corseul pour des raisons stratégiques, la légion romaine s'était repliée sur la forteresse inexpugnable d'Alet. La fameuse chanson de geste, la *Chanson d'Aquin,* écrite au XIIIe siècle, se fait l'écho de ces événements, y mêlant d'ailleurs de curieux "Sarrazins" qui semblent être plutôt des païens autochtones et des Vikings Au moment de l'immigration bretonne, à partir du tout début du Ve

siècle, des Bretons, appelés par les Armoricains, s'étaient installés sur la côte, et dans la seconde moitié de ce Ve siècle, le chef insulaire Riwald s'était emparé d'Alet et l'avait aménagée. À cette même époque, un cénobite du nom d'Aaron avait édifié un oratoire sur un rocher isolé en face de la cité d'Alet, et qui porte toujours ce nom de rocher d'Aaron. Et vers 590, un moine breton du nom de Maklaw, c'est-à-dire Malo, et un moine irlandais du nom de Brendan, vinrent s'installer à Alet, après un court séjour sur l'îlot de Cézembre, au large de Saint-Malo. Ils y fondèrent un monastère qui se développa comme on sait, et fut le centre du nouvel évêché à la mode bretonne. Pour cela, Malo bénéficia de l'aide de Judikaël, roi de Domnonée (nord de la Bretagne), et malgré de nombreuses vicissitudes (guerres et incendies), la ville d'Alet se développa autour du primitif sanctuaire de Brendan et de Malo. Brendan poursuivit sa mission évangélisatrice à l'intérieur des terres, fondant ici et là des oratoires qui portent toujours un nom (parfois déformé en saint Broladre) et il est possible qu'il soit parti d'Alet pour accomplir son mystérieux "voyage à la recherche du Paradis", dont le récit a été si célèbre au Moyen Âge. C'est en 1146 que l'évêque Jean de Chatillon, qui se trouvait trop à l'étroit dans l'antique cité d'Alet (bien que celle-ci ait débordé sur ce qui est actuellement Saint-Servan), obtint du pape l'autorisation de transférer le siège épiscopal sur l'île voisine, qui fut alors rattachée au continent, donnant ainsi naissance au Saint-Malo *intra-muros* que tout le monde connaît.

Aujourd'hui, la cité d'Alet n'est plus qu'un souvenir : elle est devenue, après de multiples destructions, un quartier résidentiel. Mais en son centre, on voit encore les vestiges de l'ancienne cathédrale Saint-Pierre, édifice d'époque carolingienne à deux absides opposées. Cependant, des fouilles récentes ont fait apparaître d'autres vestiges, dont des quais et des bassins gallo-romains taillés à même le roc : il y eut là dans l'Antiquité, on le sait maintenant, un grand port, le port armoricain le plus oriental sur la Manche. Il semblerait qu'il y ait eu aussi à cet emplacement deux sanctuaires dont on ne peut préciser les dates. De toute évidence, la cité d'Alet n'a

pas encore livré tous ses secrets. L'ombre de Maklaw, devenu Malo et parfois même Maclou, comme à Rouen, est toujours présente sur la cité d'Alet, comme tout *peregrinus pro Deo amore* qu'il était, un pèlerin pour l'amour de Dieu, un de ces éternels errants qui s'en allaient répandre le message évangélique et qui bâtissaient des cités à force de prières. Et l'ombre du mystérieux Brendan, peut-être découvreur de l'Amérique, en qui se reconnaissent les traits du héros irlandais Bran fils de Fébal, parti à la recherche de la Terre des Femmes, rejoint celle de Maklaw pour colorer les vestiges d'Alet de teintes étranges surgies de la nuit des temps celtiques.



Sainte-Anne d'Auray

(Bretagne, Morbihan)

Jusqu'au XVII[e] siècle, le site de Sainte-Anne d'Auray constituait un bien modeste hameau de la paroisse de Pluneret : *Keranna*. C'était un village on ne peut plus perdu, au fin fond d'une Bretagne maritime aussi lointaine qu'oubliée. Or, ce même endroit, rebaptisé Sainte-Anne-d'Auray et devenu une commune à part entière, est de nos jours le plus important sanctuaire de Bretagne. Aucun pèlerinage n'est plus fréquenté ni plus célèbre dans la péninsule armoricaine. On peut dire sans exagération que, pour le grand public aussi bien étranger que français, c'est "le pardon" breton par excellence. Que s'est-il donc passé ?

Il nous faut remonter au temps où le roi Louis XIII règne sur la France – et par contrecoup sur la Bretagne. Depuis les guerres de religion et les trouble de la Ligue, particulièrement violents et meurtriers dans toute cette région côtière, la Contre-Réforme catholique n'a ménagé aucun effort pour s'implanter et gagner les populations à sa cause. Zélés missionnaires et "curés de choc" sillonnent les campagnes pour tenter de reconquérir au nom du vrai Dieu – lequel habite à Rome, comme chacun sait – des territoires pas tellement contaminés par les idées calvinistes, mais où l'on signalait de toute part une inquiétante résurgence du paganisme. Nous avons déjà

examiné cette énigmatique "Vénus" de Quinipily qui est peut-être l'exemple le plus étrange de ce mélange de sorcellerie des campagnes greffée sur un fonds archaïque de croyances oubliées et de cultes ancestraux. Le mystère de Sainte-Anne-d'Auray n'est pas sans similitudes avec celui de Quinipily.

Yves Nicolazic, paysan local, cultive son champ. La terre est ingrate et peu fertile. Un soir, alors qu'il s'attarde pour terminer une besogne, il voit apparaître une belle dame blanche, tenant un cierge allumé. Il se demande s'il n'a pas rêvé et ne parle à personne de cette vision. Mais l'apparition se manifeste plusieurs soirs de suite, à la tombée de la nuit. Nicolazic, qui est très pieux et qui a bien écouté les sermons des missionnaires, se demande s'il n'est pas en butte aux ruses du démon. Or, le soir du 25 juillet 1624, l'apparition se manifeste à nouveau et se met à parler : "Ne crains rien. Je suis Anne, mère de Marie. Dis à ton recteur que dans la pièce de terre appelée Bocenno, il y a eu, avant qu'aucun village ne soit bâti, une chapelle qui me fut dédiée, la première de tout le pays. Elle a été détruite il y a 924 ans et 6 mois. je désire qu'elle soit reconstruite et que tu en prennes soin, parce que Dieu veut que je sois honorée en ce lieu". On remarquera au passage la "prétention" de l'apparition à être honorée, et aussi la précision de date. Ce sont des éléments qui comptent dans ce dossier, l'un des plus énigmatiques et des plus fertiles en rebondissements que l'on puisse trouver dans l'histoire religieuse de toute la Bretagne. Nicolazic se sent ébranlé. Qui ne le serait pas ? Pourtant il doute encore, au point d'en perdre le boire et le manger. Après des semaines d'hésitation, il comprend qu'il ne peut plus se taire. Mais à qui parler ? A qui confier cet énorme secret ? Il n'a guère confiance dans son recteur, semble-t-il, car ce n'est pas à lui qu'il s'adresse. Il va trouver un père capucin d'Auray, et il lui vide son sac. Comme on peut s'y attendre en pareil cas, le digne capucin le prend pour un fou, et ne se fait pas faute de le lui dire en termes bien sentis. Nicolazic rentre chez lui l'oreille basse et le cœur gros. Pourtant il ne se décourage pas. Il emmène son beau-frère à l'endroit où il a eu la vision de la Dame Blanche. Et cela

pendant plusieurs mois. Rien ne se passe. L'année 1624 se termine. 1625 commence. Toujours rien. Yves Nicolazic est de plus en plus repoussé de partout comme quelqu'un qui a "un léger grain dans la tête".

Et puis sur la fin de l'hiver 1625...

"Après beaucoup d'épreuves et de tourments, le vendredi 7 mars de cette année mémorable, au milieu de la nuit, il est réveillé par un bruit particulier, conduit au *champ du Bocenno* par une vive lumière qui s'arrête et disparaît dans le sol. Aidé par son beau-frère Leroux, par Julien Lézulit, Jean Tangui, François Le Bloënec, ses voisins, il creuse la terre à cet endroit et découvre la statue de sainte Anne, en bois, d'un travail grossier, et tellement rongée de vétusté qu'il était difficile de lui reconnaître une forme".

Cette fois, il y a bel et bien miracle. Et ce miracle est public ! La statue du Bocenno est là, à la vue de tous, à la vue même des capucins d'Auray que le doute tenaille à leur tour. Par la suite, sans doute après d'interminables colloques, ces mêmes capucins ont, sur on ne sait quels critères, daté la statue de 701. On savourera le "1"...

La nouvelle se répand. On commence à venir voir la statue et à lui rendre un culte, n'importe comment. Cela n'est guère du goût du clergé, qu'il soit séculier ou régulier. Plainte est déposée auprès de l'évêque de Vannes, Mgr de Rosmadeuc. Celui-ci fait procéder à une enquête dont les tenants et aboutissants ont été soigneusement tenus à l'écart du public (les secrets de Dieu sont toujours impénétrables !). Et finalement, ne pouvant endiguer l'élan de ferveur populaire qui se déchaînait, il donna officiellement raison à Yves Nicolazic, reconnaissant de ce fait la réalité des apparitions et l'identification de la statue de sainte Anne.

Rien n'est pourtant plus douteux. La statue, jugée informe et grossière par les capucins d'Auray, lesquels en l'occurrence semblent bien avoir été les "manipulateurs" de l'opération, fut retaillée par eux de façon à donner l'impression d'une figuration chrétienne. On peut se demander s'il ne s'agissait pas tout simplement d'une Vénus

ou d'une statue gallo-romaine comme on en a tant retrouvé sur le territoire breton comme ailleurs en France. Mais le fait est certain : les capucins d'Auray ont retaillé la statue avant qu'elle soit la notion très archaïque et pourtant très actuelle de la "Mère médiatrice" entre le visible et l'invisible, entre le communicable et l'incommunicable. L'être humain, qui vit dans le domaine du concret, dans le domaine de la relativité, a besoin d'une image forte pour concentrer ses pulsions spirituelles. En l'occurrence, en Bretagne armoricaine, c'est l'image de la grand-mère, donc de sainte Anne qui domine. Et cette image provient du plus lointain passé métaphysique des Celtes.

On trouve en effet dans les généalogies galloises (qui appartiennent à la même tradition originelle que celle des Bretons armoricains) de très curieux renseignements à ce sujet. Comme partout, des personnages historiques ont voulu faire remonter leur famille à des personnages mythologiques ou divins, voire à des saints dans le cadre de la tradition purement chrétienne. L'une de ces généalogies, qui figure dans un manuscrit du Xᵉ siècle, donne comme ancêtre à un certain Owen, chef d'une partie du pays de Galles, *"Aballac ma Amaleck qui fuit Beli magni filius, et Anna mater eius, quam dicunt esse consobrinam Mariae virginis, matris domini Jessu Christi"*. Et l'on retrouve, dans la généalogie d'un certain Morcant, toute une lignée qui remonte à *"Aballach map Beli et Anna"*. Si l'on comprend bien, cela veut dire que la plupart des grandes familles galloises, c'est-à-dire des familles bretonnes insulaires qui eurent toutes des descendants sur le sol armoricain, prétendaient être issues d'un certain Aballach, fils de Beli et d'Anna, cette dernière étant la grand-mère de Jésus-Christ.

"En face de l'uniformité de l'ordonnance universelle, dit Roger Caillois dans *l'Homme et le Sacré*, les dieux apparaissent comme des principes d'individuation. Ils ont une personnalité. Ils fixent un type. Mais dans le cadre du christianisme, qui est un monothéisme (avec trois personnes dans la Triade primitive et unique), le rôle des dieux, images concrètes et socialisées des fonctions prêtées à la divinité, est remplacé par celui des "saints" qui, dans une certaine

mesure, se font les transmetteurs du message divin et sont également les représentants des êtres humains sur un plan supérieur transcendental. Les saints du christianisme, surtout en pays celtique, ont remplacé bien souvent des entités issues du paganisme. Mais au-dessus déclarée officiellement représenter sainte Anne. Et il est impossible de vérifier quoi que ce soit par des moyens d'investigation modernes, puisque la statue a été brûlée pendant la Révolution et qu'il n'en subsiste qu'un infime morceau, lequel a été encastré dans la statue actuelle. Dans cette affaire, la plupart des éléments sont profondément enfouis dans les ténèbres.

Qui donc est apparu à Yves Nicolazic ?

Il y a encore autre chose : le nom du village, *Keranna*. Cela incitait évidemment à penser qu'une statue retrouvée à cet endroit ne pouvait représenter que sainte Anne. Mais d'où provient le culte de sainte Anne, et quelle entité divine primitive recouvrait ce personnage connu seulement par la tradition chrétienne, et que les Ecritures officielles ont plutôt tendance à ignorer ?

D'après les paroles qu'aurait prononcées l'apparition, selon Nicolazic, il aurait existé à Keranna, au VIIIe siècle, une chapelle dédiée à sainte Anne. Pourquoi pas ? Quelques années avant la découverte de Nicolazic, il y en avait eu une autre à Commana (Finistère) où l'on avait extrait du sol non seulement une statuette, également fort peu reconnaissable, mais une auge de pierre. Et le nom de Commana ("auge, ou creux d'Anna") prédisposait bien évidemment à cette identification. N'en aurait-il pas été de même à Keranna ? Ce qui est surprenant, c'est que le culte officiel de sainte Anne ne s'est développé en Occident qu'à partir du XIVe siècle. On est obligé de mettre en doute l'existence d'une chapelle Sainte-Anne au VIIIe siècle, et à plus forte raison l'existence d'une statue de sainte Anne datant de "701". La précision en devient même suspecte : aucun archéologue, muni de moyens de contrôle modernes n'oserait être aussi affirmatif. De plus, il faut bien reconnaître que ni les Écritures officielles, ni les prêtres de l'Église, zélés défenseurs de l'ortho-

doxie, n'ont jamais nommé sainte Anne. Certes, en 550, Justinien, l'empereur célèbre pour avoir instauré le code qui porte son nom, fit construire à Byzance une église dédiée à la mère de la Vierge, mais tous les documents du VI[e] siècle prouvent que personne n'était sûr que la mère de Marie s'appelât ainsi. Ce n'est qu'en 1382 qu'elle figura au calendrier officiel de l'Eglise romaine, et sa fête liturgique ne fut fixée qu'en 1584. Ce sont des faits et non des hypothèses. Alors, qui est donc cette mystérieuse Dame Blanche qui est apparue à Yves Nicolazic et qui prétendait être Sainte Anne ?

Culte de la grand-mère

On sait que le terme "dame blanche" désigne toutes sortes d'apparitions féeriques que ce soit dans le domaine religieux chrétien ou dans le domaine mythologique dit "profane" et considéré par les chrétiens orthodoxes comme de vagues superstitions indignes du dogme romain, lequel représente pourtant l'irrationnel et le contradictoire à leur plus haut niveau. Il est vrai que "hors de l'Eglise, il n'y a point de salut". Le tout est de savoir comment faire entrer dans l'Église ce qui n'y est pas, et en l'occurrence, les capucins d'Auray et l'évêque de Vannes Mgr de Rosmadeuc ont saisi l'occasion. Ils ont même réussi au-delà de toute espérance.

Le problème de sainte Anne dépasse de loin l'ethnologie ou l'histoire des religions. Il concerne au premier chef l'attitude métaphysique de l'humanité par le biais de croyances enracinées dans une population déterminée et qui se manifestent lors de certaines fêtes rituelles. Il touche directement le fond de l'Etre, à savoir la transcendance de l'humain par rapport à cette notion abstraite et parfaite qu'on dit être le Divin. Sainte Anne, comme la Vierge Marie à Lourdes ou en d'autres lieux consacrés à l'image de la mère divine, recouvre des dieux, il y a toujours *quelque chose* qui fait que les dieux ne sont jamais les maîtres absolus de leur destin. Zeus, comme les mortels, obéit à une puissance supérieure, qu'on l'appelle *fatum* chez les Latins ou qu'on l'appelle *Moïra* chez les Grecs. Cette puissance supérieure est la divinité primordiale que reconnaissent à

peu près toutes les religions, mais qui n'est pas souvent nommée, d'ailleurs parce qu'elle est innommable, et qu'on l'oublie volontiers, ne se référant à elle qu'en cas de danger exceptionnel. Tout se passe comme si cette entité supérieure avait délégué ses pouvoirs à des ministres qui sont les dieux, les *deiwos* indo-européens. Et, chez les chrétiens, toutes proportions gardées, ces pouvoirs ministériels sont dévolus aux saints. Alors se pose la question – que ne se posaient d'ailleurs pas les Romains épris de logique, eux qui invoquaient une divinité *sive mas sive female* ("qu'elle soit mâle ou qu'elle soit femelle") de savoir si cette divinité primordiale était mâle ou femelle. Freud, et bien d'autres, ont prétendu que les plus anciennes religions se sont référées à une divinité mâle, le fameux "père" de la horde de *Totem* et *Tabou*. Les découvertes archéologiques prouvent au contraire que les premières représentations sexuées de la divinité ont été féminines (Vénus de Lespugue et autres Vénus de Villendorff). L'analyse très stricte des mythes sacrés met également en évidence cette prééminence de la Femme sur l'Homme dans tous les textes sacrés qui relatent les origines. Étant donné que toute la démarche historique de l'humanité est un retour plus ou moins inconscient vers la Mère, on est en droit de se demander si la Mère ne constitue pas l'Être primordial, aussi bien sur le plan divin que sur le plan humain. Le jardin d'Éden, d'après l'interprétation freudienne, n'est pas autre chose que le ventre de la Mère, où toute vie est agréable et *sans histoire*. Adam et Ève chassés du paradis, c'est la catastrophe de la naissance si bien décrite par Otto Rank. Il semble bien, en définitive, qu'il faille chercher, à l'origine de toutes choses, une divinité-mère.

Chez les Latins, le dieu des Commencements est pourtant un dieu mâle, le dieu Janus qui a deux têtes, et qui est donc d'un ambiguïté fondamentale. Il est l'image édulcorée de l'androgyne primitif. Mais attention : son androgynat est discutable. Janus a toujours une sorte de préseance sur Jupiter. À Rome, la colline-seuil lui est dédiée, et c'est seulement la colline-citadelle qui est vouée à Jupiter. D'après les légendes romaines, Janus est le premier roi du Latium, le roi de

l'âge d'or, ce qui nous ramène au paradis terrestre. Il est "le *primordium* absolu", comme dit Georges Dumézil, et, d'après Ovide (*Fastes* I, 102), "les Anciens l'appelaient *Chaos* ; car il est la chose ancienne (*res prisca*)". Cette dernière formule peut fort bien s'appliquer à Janus. Dumézil voit dans le nom de Janus un dérivé "d'une racine YA attestée aussi en indo-iranien et en celtique, et signifiant : aller quelque part, passer". Mais, sans méconnaître le bien-fondé de cette étymologie, il semble que le J latin, tantôt voyelle, tantôt consonne, ait pu prêter à confusion. Il est tout à fait probable que la forme primitive du nom ait été *Dyanus* que l'on retrouve dans Dianus, et que l'on peut décomposer en *Di-Anus.*

Or, ce n'est pas la moindre surprise, *anus* signifie "vieille femme". Pourquoi ? Parce que la divinité primordiale était une femme, une très vieille femme, bien entendu. La terminaison *-us* prêtait elle aussi à confusion (surtout dans la quatrième déclinaison latine à laquelle appartient le mot *anus*), et la déesse est devenue un dieu mâle. Janus-Dianus est donc en réalité une divinité féminine, la *res prisca.* Et que dire que la quasi-homophonie entre le latin *Anus* et le nom de sainte Anne (*Ana* ou *Dana*, ou *Danu* en irlandais, *Dôn* en gallois, *Anna* en latin et en breton) ? quand on sait que sainte est la *grand-mère,* donc une "vieille femme", on peut douter qu'il ne s'agisse que d'une simple coïncidence. Anna, telle qu'elle est honorée à Sainte-Anne-d'Auray, n'est peut-être pas autre chose qu'une ancienne *Di-Ana* ravalée au rang subalterne de la grand-mère d'un petit Jésus-Dieu. Mais dans ce cas, elle joue le rôle que jouait Cybèle dans la mythologie du Proche-Orient, le rôle de "mère des dieux". Et c'est alors qu'il faut penser à l'*Anna Parenna* de la tradition latine ainsi qu'à l'*Anna Pourna* de la tradition indienne, toutes deux sont des pourvoyeuses, c'est-à-dire des mères dispensatrices et répartitrices de richesses. N'oublions pas non plus qu'en Bretagne armoricaine, le peuple des Trépassés, qui apparaissent très souvent dans le monde des vivants, en vertu de l'intercommunicabilité des mondes, d'après les croyances celtiques, porte un nom caractéristique : ce sont les *Anaon,* autrement dit les "gens d'Anna".

Et en cela, ils sont analogues aux *Tuatha Dé Danann* irlandais (les "gens de la déesse Dana") qui vivent dans les grands tertres mégalithiques sous la protection d'une divinité solaire féminine.

Que reste-t-il de cette notion archaïque de la déesse-mère des Commencements dans le culte de sainte Anne d'Auray ? Assurément beaucoup de choses, mais dans le domaine de l'inconscient. La piété populaire se moque des analyses subtiles. Cette piété *se vit* dans un quotidien que nul ne songerait à nier. La plupart des familles bretonnes, à l'heure actuelle, ont une statue de la bonne sainte Anne dans leur maison, même si certains membres de ces familles se permettent des attitudes frôlant le scepticisme. Comme les Irlandais qui considèrent sainte Brigitte, la mystérieuse Brigit de Kildare, elle aussi mère des dieux d'Irlande sous ces diverses appellations mythologiques, les Bretons savent que leur protectrice et leur *mère* ne peut être que sainte Anne. Par-delà le temps et l'espace, par-delà les vicissitudes des religions, la croyance en la mère divine s'est maintenue. Elle prend ici le visage de cette bonne grand-mère, celle que chacun a en soi, dans son jardin secret. Et c'est cela qui est émouvant.



L'Ermitage de San Galgano

(Italie, Chiusdino, province de Sienne)

On sait que la plaine du Pô et les montagnes environnantes, surtout vers le nord, ont été des territoires peuplés de Celtes dès le Ve siècle avant notre ère et ont été connus par les Romains sous le nom de Gaule cisalpine. C'est même avec les Gaulois de Cisalpine, les Insubres en particulier, qu'ils ont eu, au cours des quatrième et troisième siècles, le plus de démêlés, comme en témoigne le fameux *tumulus gallicus* qui était décrété à Rome chaque fois que le danger celtique se faisait sentir. On comprend alors pourquoi les Romains se sont efforcé de réduire ces Gaulois intrépides qui les narguaient avec tant d'audace, puis de les coloniser avant d'entreprendre la conquête de la Gaule transalpine proprement dite. Mais il est resté beaucoup de traces de ces Gaulois, d'abord dans la toponymie (Sena, par exemple, "l'Ancienne", autrefois *Sena Gallica,* ou encore Milan, autrefois *Mediolanum,* "le sanctuaire du milieu") et dans les traditions orales d'origine celtique qu'ont pieusement recueillies des Gaulois latinisés comme Virgile ou Tite-Live. Cela, tout le monde en convient maintenant, mais personne ne s'aviserait d'aller chercher plus au sud, en Italie centrale, un haut-lieu des Celtes.

Et pourtant... En plein coeur de la Toscane, pays des mystérieux Étrusques qui autrefois ont dominé Rome et lui ont peut-être

donné l'essentiel de leur civilisation, se dresse un site tout à fait extraordinaire que je n'aurais jamais connu si une équipe de la Télévision italienne ne m'y avait mené, au printemps 1998, presque par surprise, pour y filmer mes réactions et mes commentaires. L'ébahissement a été total. Mais j'ai retrouvé là, sur cette colline isolée dans la magnifique campagne florentine, au sud de Sienne, cette ville légendaire où brille la célèbre "terre de Sienne", non seulement l'atmosphère particulière qui imprègne tout lieu hanté par les Celtes, mais encore l'essence même d'une mythologie que je croyais enfermée dans un cadre étroit limité par l'Irlande, la Grande Bretagne et la Bretagne armoricaine.

Il s'agit de l'ermitage de San Galgano, dont le sanctuaire, de facture romaine, date du XIIe siècle, mais qui doit recouvrir quelque chose de plus ancien. Sous la coupole quelque peu byzantine dont les voûtes répercutent d'étranges vibrations, dans une fosse creusée à même le sol, on y voit une épée fichée dans un rocher, presque jusqu'à la garde, et qui donne l'impression d'une croix plantée dans la pierre. Certes, la pierre est calcaire, mais il n'empêche qu'on ne peut manquer d'être surpris par ce spectacle insolite qui évoque autant Durandal, l'épée que Roland, avant de mourir, essaie de briser sur un rocher des Pyrénées, qu'Excalibur (c'est-à-dire *Caledfwlch*, "la dure foudre"), l'épée de Souveraineté du roi Arthur, présent de l'énigmatique Dame du Lac, Viviane, cette petite fille naïve qui fut initiée par l'enchanteur Merlin aux plus hauts degrés du Savoir.

Ici, à San Galgano, le contexte est éminemment chrétien. La tradition fait état d'un chevalier qui, revenant de la Croisade en Terre Sainte, décida d'enterrer, non pas la "hache de guerre", mais l'épée meurtrière avec laquelle il avait massacré les "Infidèles", afin de donner au monde un message d'espoir et de paix. Assez de guerres ! assez de sang versé inutilement ! l'idéologie n'excuse rien, et elle fait oublier que tous les humains sont frères, quelles que soient leurs opinions, quelle que soit leur race. Fils de Dieu avant tout... Le geste de ce chevalier était significatif d'un homme de

coeur qui avait compris que les Croisades étaient des entreprises politiques et surtout économiques destinées non seulement à établir des comptoirs de commerce en Orient, mais également à vider l'Europe d'un trop plein de guerriers turbulents qu'on envoyait ainsi à la mort ou à la conquête de territoires extérieurs qui ne coûtaient pas cher puisqu'ils appartenaient aux autres. Mais l'histoire recouvre souvent des réalités profondes, issues de la mémoire de l'humanité et qui se révèlent, à l'analyse, des structures essentielles grâce auxquelles les sociétés se fondent et s'organisent.

Il est certain que nulle part dans le monde n'est visible un tel spectacle, celui d'une épée fichée dans la pierre. Une fresque du sanctuaire de San Galgano nous présente ce chevalier au coeur pur – et pacifique – allant offrir, sous le regard terrible de deux évêques de l'Église romaine figés dans leur dureté et dans leur *sadisme* son rocher percé de l'épée à ce saint Galgano, auréolé, bien entendu, encadré d'ailes d'archange, et qui l'accueille avec bienveillance et bonté. Qui est donc ce saint Galgano dont personne n'ose raconter la vie réelle ou légendaire, mais que la tradition populaire, laquelle se rit des décisions pontificales, a jugé digne de figurer dans la neuvième cohorte des Anges ? Cela, personne n'en sait rien.

Mais on peut être tenté d'établir un rapport entre ce saint Galgano et une série de personnages représentés sur l'archivolte de la cathédrale de Modène, toujours dans cette Italie du Nord, personnages comportant tous des noms en latin, et qui sont les protagonistes d'un épisode de la légende arthurienne, celui que raconte Chrétien de Troyes dans son *Chevalier de la Charrette*, à savoir l'enlèvement de la reine Guenièvre par Méléagant et sa délivrance par Gauvain et Lancelot du Lac. Ces représentations, datant des environs de l'an 1100, sont donc antérieures aux œuvres littéraires sur le sujet et prouvent incontestablement que l'Italie connaissait fort bien le mythe d'Arthur pourtant originaire de la péninsule de Cornwall et du sud du Pays de Galles, au point de le faire figurer sur une cathédrale. Or, parmi ces noms à l'orthographe hésitante (chose fréquente à cette époque), on peut remarquer *Artus de Bretania*

(Arthur), *Isdernus* (Yder ou Edern), *Winlogea* (autre nom de Guenièvre-Gwenhwyfar), *Che* (le sénéchal Kaï), *Galvarium* et un certain *Galvagnus.* Ce sont ces deux derniers noms, qui semblent d'ailleurs être des doublets, qui posent question.

Il est possible en effet de voir dans ces deux noms une latinisation de Gauvain, le neveu favori du roi Arthur, dont la forme galloise, plus traditionnelle, est *Gwalchmai*, ce qui veut dire "faucon de mai". Mais il est également possible de voir le nom de Gauvain sous celui de *Galvarium* et de discerner dans *Galvagnus* une graphie latinisante qui aurait donné plus tard *Galgano.* Il est difficile de se prononcer définitivement sur ce point, mais ce qui est intéressant, c'est le rapport de ce lieu consacré à ce mystérieux saint Galgano avec la légende celtique du roi Arthur, telle qu'elle est exprimée sur la pierre de la cathédrale de Modène.

L'hypothèse est, de toute manière, bien loin d'être absurde. Quel que soit en réalité Galgano ou Galvagnus (inconnu dans les textes littéraires, aussi bien les continentaux que les insulaires), la pierre de touche, c'est le cas de le dire, est *l'épée fichée dans le rocher.*

Car le motif est typiquement celtique. L'épée de souveraineté qu'est Excalibur est enfoncée dans un rocher et, seul celui qui est désigné par le ou les dieux, peut l'en retirer, démontrant ainsi sa légitimité. Tous les récits arthuriens en témoignent, même lorsqu'ils s'écartent du sens primitif du mythe. L'histoire qu'on raconte à San Galgano a peut-être un fondement historique, il n'en est pas moins vrai qu'un mythe fondamental transparaît derrière le *ce qui va de soi.* Ce mythe, c'est l'alliance, pour ne pas dire le mariage sacré, le hiérogame, entre le roi, détenteur de l'épée foudroyante, et son royaume, symbolisé par la pierre. C'est le même mythe qu'à Tara, en Irlande, où la Pierre de Fâl crie lorsqu'un futur roi, choisi par les dieux, s'en approche, la touche, ou s'assoit dessus.

A Kilkenny (*Cill Channaig*), en Irlande, dans la cathédrale – anglicane -, le siège sur lequel l'évêque d'Ossory est intronisé comporte une pierre. Sous le siège du couronnement des souverains

d'Angleterre, en l'abbaye de Westminster, se trouvait la célèbre Pierre de Scone qui, autrefois, servait à l'intronisation des rois d'Écosse. Dans le film de John Boorman, *Excalibur*, lorsque le roi Uther Pendragon est blessé mortellement au cours d'un combat, il plante son épée de souveraineté dans un rocher, agissant sans aucun doute inconsciemment, mais sachant cependant que cette épée ne pourra de nouveau être brandie que par celui que le Ciel aura choisi pour lui succéder. Car si c'est un exploit magique d'enfoncer l'épée dans la pierre, c'en est un autre que de l'en retirer. Et, dans les récits, c'est le prophète Merlin qui est le garant et le révélateur de ce rite d'intronisation royale.

Rite essentiel et hautement significatif chez les Celtes : c'est vraiment une union intime entre la terre féminine, donc le royaume, et le roi représentant le ou les dieux, un mariage sacré qu'il ne faut jamais prendre pour une simple convention. La formule celtique est "le royaume s'étend jusqu'où peut aller le regard du roi", parce que le roi n'est pas souverain de droit divin mais organisateur de la société dont il a la charge. Ainsi, comme dans la légende du Graal, lorsque le roi est blessé, ou malade, le royaume est stérile. Mais si, pour une raison ou pour une autre, le roi faillit à sa mission, on le rejette, et l'on en choisit un autre parmi les familles qui sont investies de cette sorte d'*aura* sacrée. Par contre, s'il donne satisfaction, chaque année, lors de la grande fête druidique de *Samain*, à la plus proche pleine lune du 1er novembre (correspondant d'ailleurs à la Toussaint chrétienne), on le régénère par des rituels complexes dont nous n'avons souvenir que par l'intermédiaire de quelques bribes de récits épiques ou mythologiques.

Ces rituels ont cependant un but : établir l'harmonie dans le monde, un monde réduit pour la circonstance aux limites du royaume, un microcosme qui représente l'univers entier enfin réconcilié avec lui-même, échappant à toute dichotomie, à toute incohérence, à toute contradiction. La vision surprenante de cette épée dans le roc réveille en nous ce désir d'harmonie totale, esquissée dans le compagnonnage de la Table Ronde, institution

inventée de toutes pièces par les poètes pour tenter de définir ce que pouvait être une société idéale, une société humaine qui serait identique à celle attribuée aux dieux. Et l'image est belle puisqu'elle évoque la rencontre intime et ultime du Ciel, symbolisé par l'épée, et de la Terre, représentée par le bloc de pierre, cela dans l'achèvement du Grand Œuvre et démontrant une fois pour toutes que "ce qui est en haut est comme ce qui est en bas". Cette interprétation cosmique de nature métaphysique, résultant d'une réflexion qui ne peut être que philosophique, est tout à fait conforme à la réalité historique, le geste du chevalier témoignant de sa volonté farouche de cesser enfin de faire la guerre et de se consacrer à la paix entre les êtres et les choses.

Il y a évidemment une connotation sexuelle dans tout cela. Bien qu'elle soit christianisée et qu'elle offre, par sa poignée, l'image de la Croix du Golgotha (du moins celle répercutée depuis tant de siècles dans l'imagerie chrétienne, et qui ne correspond à aucune réalité), l'épée est avant tout *phallique.* C'est à dire que l'épée fichée dans le roc, une pierre de nature féminine, la *materia prima* des Alchimistes, est authentiquement un *coït.* C'est à la fois un acte d'amour et de fusion entre le roi et son royaume, mais surtout un acte fécondateur grâce auquel le royaume "croîtra et se multipliera". Mais, dans ces conditions, étant donné que "qui n'avance pas recule", le royaume est toujours menacé d'engourdissement, ou mieux de régression pour ne pas dire de sclérose. C'est la leçon que nous donne, à travers une histoire soi-disant vécue au temps des Croisades, le bloc de pierre de San Galgano transpercé par l'épée du chevalier.

Quel est donc celui qui, au milieu des turbulences d'une folle Quête du Graal, retirera l'épée hors de son bloc de pierre dans l'ermitage de San Galgano, la brandira devant la face du monde, la fera étinceler comme une foudre violente (c'est le sens de *Caledfwlch* en breton et en gallois, et de *caladbolg* en gaélique, l'épée flamboyante des tribus de la déesse Dana, les antiques dieux druidiques) dans les rayons du soleil couchant qui inondent la campagne florentine et,

investi d'une mission sacrée voulue par les puissances invisibles, conduira les cohortes silencieuses des humains à la conquête de l'Ombre ?

Car, dans le monde des relativités, la Vie n'est que l'éternelle confrontation entre les puissances de Lumière et les puissances des Ténèbres.



Île de Sein

(Bretagne, Finistère)

Dans l'Antiquité, l'Île de Sein était connue sous le nom de *Sena,* d'où provient le terme actuel (en breton *Enez Sun*), «Vis-à-vis des côtes celtiques s'élèvent quelques îles qui prennent toutes ensemble le nom de Cassitérides parce qu'elles sont très riches en étain. Celle de Séna, placée dans la mer Britannique, vis-à-vis des côtes des Osismes, est renommée par un oracle gaulois dont les prêtresses, couronnées par une virginité perpétuelle, sont, dit-on, au nombre de neuf. Elles sont appelées *gallicènes,* et on leur attribue le pouvoir extraordinaire de déchaîner les vents et les tempêtes par leurs enchantements, de se métamorphoser en tel ou tel animal selon leur désir, de guérir des maux réputés incurables, enfin de connaître et de prédire l'avenir ; mais elles réservent exclusivement leurs remèdes et leurs prédictions à ceux qui n'ont voyagé et navigué que dans le but de les consulter.» Ce texte de l'écrivain latin Pomponius Méla est devenu célèbre. Il a inspiré à Chateaubriand son épisode de *Velléda des Martyrs,* et également un roman peu connu d'Eugène Sue, l'auteur des *Mystères de Paris.* Il est évident qu'il n'y a jamais eu de "druidesses" ni sur l'île de Sein, ni ailleurs. Nous sommes ici en pleine mythologie celtique.

On reconnaît le même thème dans celui de l'Île d'Avalon, la fameuse "île des Pommiers", où règne la fée Morgane, et où le roi

Arthur se trouve "en dormition". Le clerc gallois du XIIe siècle Geoffroy de Monmouth la décrit avec grande précision : "Neuf sœurs y gouvernent par une douce loi et font connaître cette loi à ceux qui viennent de nos régions vers elles. De ces neufs sœurs, il en est une qui dépasse les autres par sa beauté et sa puissance. Morgane est son nom, et elle enseigne à quoi servent les plantes, comment guérir les malades. Elle connaît l'art de changer l'aspect d'un visage, de voler à travers les airs, comme Dédale, à l'aide de plumes. On dit que ses sœurs étudient cette science". Et bien entendu, l'île possède des pommiers dont les fruits sont mûrs toute l'année. Les textes littéraires du Moyen Âge irlandais fourmillent de descriptions de ce genre concernant *Emain Ablach,* cette "île des Pommiers", qui est aussi la "Terre des Femmes".

La réalité de Sein est quelque peu différente. C'est une île plate de 2 000 m de long sur 800 de large, haute en moyenne de 1,50 m, toujours battue des vents et balayée par les vagues qui menacent à chaque instant de l'engloutir. Il n'y a pas d'arbres, encore moins de pommiers, et les habitants qui s'accrochent à cette terre cultivent seulement des pommes de terre dans des petits jardins enclos de murets de pierre. De plus, pour parvenir dans l'île, on doit affronter les courants redoutables du Raz de Sein, l'un des plus tumultueux qui soient. Comme le dit un dicton du pays : "Nul n'a passé le raz sans crainte et sans frayeur". Ce n'est peut-être pas le Paradis rêvé par les anciens Celtes, mais assurément, l'île de Sein est l'*Autre Monde...*



Stonehenge

(Grande-Bretagne, Wiltshire)

Stonehenge n'est pas un site celtique, mais comme Newgrange, en Irlande, il en a la qualification. C'est sans doute l'un des monuments mégalithiques les plus connus dans le monde, avec les alignements de Carnac, et certainement le plus visité de toute la Grande-Bretagne tant il intrigue et émerveille ceux qui en ont entendu parler. La renommée du lieu et ses liens avec les anciennes croyances, les anciennes traditions et les rituels les plus archaïques en ont fait une sorte de carrefour à l'usage de toutes les confréries philosophiques ou religieuses du monde. Jusqu'à une date récente, les néo-druides y venaient y célébrer le solstice d'été – alors qu'une étude sérieuse du festiaire celtique démontre que ces cérémonies n'ont jamais existé. D'autres confréries, beaucoup moins honorables, et même franchement inquiétantes, s'y rendent aussi, manipulant magie, sorcellerie et usant de drogues diverses, pour s'y livrer à d'étranges et scabreuses liturgies. C'est d'ailleurs pourquoi il est maintenant interdit de pénétrer à l'intérieur du monument lui-même tant les risques de dégradation sont innombrables, et l'ensemble du site est placé sous une surveillance permanente de la part des autorités responsables.

Car de toute évidence, Stonehenge est un de ces hauts lieux qu'il est difficile d'ignorer et qui ne peut en aucun cas laisser indif-

férents ceux qui le voient pour la première fois. Au milieu d'une plaine monotone, parsemée çà et là de tombelles, le monument se dresse comme s'il surgissait de notre imaginaire, aussi nettement que s'il n'était qu'une image fantasmatique projetée sur l'écran de la plaine de Salisbury.

Pourtant, il peut paraître déroutant, insolite, peu conforme à ce qu'on attendrait. De toute façon, il ne correspond pas à l'idée qu'on se fait généralement d'un monument mégalithique "classique" : il s'agit d'un *cromlech* au sens strict du terme, c'est-à-dire d'un cercle de pierres, mais cet ensemble est trop spécial, trop élaboré aussi, pour être comparé aux autres cromlechs. En faits, Stonehenge n'est pas seulement mégalithique : le monument a été modifié et complété au cours des âges et l'on peut facilement déceler les différentes étapes de sa construction, depuis les environs de l'an – 2500 jusqu'à l'âge du bronze moyen, vers l'an – 1100. Mais ce décalage entre la période de la conception et celle de l'achèvement ne fait qu'accentuer l'intérêt qu'on manifeste pour ce cromlech qui n'a aucun équivalent dans son genre.

Le monument est actuellement à demi ruiné, mais il conserve malgré tout une allure impressionnante. Il comprend un cercle extérieur, composé d'énormes piliers surmontés de linteaux qui forment une véritable couronne. Immédiatement à l'intérieur de ce cromlech s'en trouve un autre, composé de pierres beaucoup plus petites, les "pierres bleues", qui proviennent d'une carrière du sud-ouest du pays de Galles. À l'intérieur de ce second cromlech se dresse un hémicycle allongé formé d'énormes trilithes séparés les uns des autres, puis à l'intérieur de cet hémicycle, un autre, composé de petites "pierres bleues". Ces deux hémicycles, nettement en forme de U, sont ouverts sur le nord-est, dans la direction du soleil levant au solstice d'été. Et plus loin, en dehors du monument, sur cette même ligne axiale se dressent deux étranges blocs, celui qu'on appelle la Pierre du Massacre, au bord d'un fossé circulaire qui constitue une enceinte extérieure justifiant le nom anglais de *henge* et, un peu plus loin, dans une sorte d'avenue bordée de deux fossés

entre des talus, le bloc qu'on appelle la Pierre du Talon (Heel Stone). C'est derrière cette Pierre du Talon qu'apparaissent, au solstice d'été, les premiers rayons du soleil levant qui vont frapper une dalle (un autel ?) au fond de l'hémicycle intérieur. Pour être précis, il faut noter que, tout autour de ce monument central, éparpillés dans la plaine et sur de modestes collines, surgissent quantité de tertres funéraires qui prouvent l'importance de ce lieu sacré.

A Stonehenge, on est en effet *au milieu de quelque chose,* une sorte d'omphalos qui régit un système nous échappant en grande partie. D'innombrables hypothèses ont été émises à ce propos, mais l'aspect solaire de Stonehenge ne fait aucun doute, puisque tout y est construit en fonction du lever solsticiel d'été. Il est bon, d'ailleurs, de rappeler un curieux texte du chroniqueur grec Diodore de Sicile (II,47) à propos de l'île de Bretagne, d'après les informations recueillies chez des navigateurs comme le phocéen Pythéas. Il y a d'abord une tradition : Latone-Léto, mère d'Apollon et de Diane-Artémis, serait née dans cette île, "ce qui explique pourquoi les insulaires vénèrent particulièrement Apollon. Ils sont tous pour ainsi dire prêtres de ce dieu... *On voit aussi dans cette île une vaste enceinte consacrée à Apollon, ainsi qu'un temple magnifique, de forme ronde, et de nombreuses offrandes".* De plus, "Apollon passe pour descendre dans cette île tous les dix-neuf ans". Il y aurait beaucoup à dire sur ce cycle de dix-neuf ans qui coïncide avec un retour régulier de la position des astres par rapport au soleil, mais la description du *temple rond* consacré à Apollon laisse rêveur. Certes, à l'origine, Apollon n'est pas un dieu solaire, mais il l'est devenu par suite de l'évolution de la mythologie grecque. Derrière le nom d'Apollon, il faut plutôt voir une divinité solaire, sans aucun doute féminine. Et il est bien probable que ce *temple rond* érigé dans l'île de Bretagne soit le monument de Stonehenge.

La conception de Stonhenege remonte donc à la fin du IIIe millénaire, période où la civilisation néolithique passe lentement à celle de l'Âge du Cuivre. Durant cette première étage, dite Stonehenge I, les constructeurs ont commencé par établir une

enceinte de terre de 91 mètres de diamètre, bordée d'un fossé qui pouvait, à l'origine, avoir une profondeur de 180 centimètres et un cercle de cinquante-six menhirs de petite dimension. C'est à ce moment qu'on érigea la fameuse Pierre du Talon, ainsi nommée à cause de la légende d'un moine qui aurait été frappé au talon par cette pierre lancée par le diable. Le poids de cette pierre est de 35 tonnes, ce qui a dû nécessiter le concours de 250 hommes pour en assurer le transport.

À la deuxième période, dite Stonehenge II, à la fin du néolithique, quatre-vingts pierres bleues furent placées en deux cercles concentriques, le premier ayant subsisté, le second ayant été ouvert par la suite. On sait que ces pierres bleues proviennent des monts Preseli, dans le sud-ouest du pays de Galles. Il devait y avoir une raison précise ce à transport de pierre, et leur choix a dû obéir à des considérations religieuses ou même magiques. La tradition populaire, reprise au XII[e] siècle par Geoffroy de Monmouth, l'introducteur de l'épopée arthurienne dans la littérature européenne, prétend que c'est l'enchanteur Merlin qui, par ses pouvoirs surnaturels, aurait transporté les pierres non depuis le pays de Galles, mais depuis l'Irlande. Il est évident que, tout enjolivement mis à part, la légende rend parfaitement compte d'un fait réel.

Pendant la troisième période, dite Stonehenge III, on érigea les fameux piliers munis de linteaux qui donnent au monument son aspect si particulier. Il y avait trente piliers, dont certains sont actuellement renversés, et qui donnaient à l'ensemble son aspect de temple rond. C'est à la même époque que fut placée une dalle dans le creux intérieur de l'hémicycle, de façon à recevoir les premiers rayons du soleil levant du solstice d'été. Ainsi était constitué un indéniable temple solaire. Comme à Avebury, on peut imaginer de grandes processions se dirigeant vers le monument et une cohorte de prêtres à l'intérieur du sanctuaire, célébrant des rites liés à l'idée de renaissance ou de régénération et tout empreints de la *présence réelle* de la divinité solaire, maîtresse de la vie et de la mort.

Ainsi, l'ensemble du monument était cohérent. Mais si les générations se succédaient et disparaissaient, le culte demeurait permanent, et vers le milieu de l'Âge du Bronze, on procéda à de nouveaux aménagements. En cette période, dite Stonehenge IV, l'avenue fut prolongée vers l'est au-delà de la colline, puis vers le sud-est dans la direction de la rivière Avon. C'est à ce moment-là qu'on grava sur trois piliers des représentations de haches et une image de poignard d'un type étranger aux îles Britanniques. Ces gravures sont donc beaucoup plus récentes que celle qui se trouve sur un autre pilier, et qui a été exécutée avant l'érection du pilier, probablement à l'époque de Stonehenge III : cette gravure ressemble à celles qu'on découvre dans les dolmens armoricains et pourrait bien être la figuration de la Grande Déesse néolithique, ce qui ajouterait du crédit à l'hypothèse selon laquelle cette déesse-mère universelle était de caractère solaire.

Certes, Stonehenge est un temple. Mais c'est aussi un observatoire astronomique (et astrologique, puisque astrologie et astronomie sont liées à l'origine). Comme à Avebury et en de nombreux monuments mégalithiques, la finalité "scientifique" et la finalité "religieuse" ne sont que les deux faces d'une même réalité. Les époques anciennes n'ont pas connu la "laïcité" et il est impossible de faire une quelconque distinction entre le profane et le sacré. Sans aller jusqu'au bout des thèses les plus délirantes, il est permis de voir dans le site de Stonehenge un authentique complexe destiné à préciser les moments principaux de l'année, à prévoir les éclipses et autres phénomènes sidéraux, à répertorier la position des astres, à définir exactement les rapports complexes existant entre les lunaisons et le cycle solaire. Après tout, la quasi-totalité des calendriers, à toute époque et sous toute latitude, est luni-solaire, le cours du soleil et celui de la lune régissant non seulement le rythme des saisons, mais celui de la vie humaine. Le rôle des classes sacerdotales a été, de tout temps, de réguler et de maintenir les activités du groupe humain dont ils étaient responsables. Et quoi de plus "performant" que de pouvoir prévoir à l'avance les changements, les ruptures, les

phénomènes célestes ? C'était aussi, pour les prêtres de la religion mégalithique, un redoutable pouvoir et un moyen de pression incomparable. Les prêtres sont toujours les maîtres du temps et de l'espace, y compris des espaces invisibles. La classe sacerdotale de l'époque mégalithique n'a sûrement pas failli à sa mission, et Stonehenge paraît être un exemple frappant de sa réussite. Cela ne dispensait nullement d'une ardente spiritualité bâtie sur le postulat fondamental de l'immortalité de l'âme dans un ensemble universel dont les causes, toujours énigmatiques, et les finalités, toujours hypothétiques, sont soumises à une volonté divine à laquelle on doit se conformer sous peine d'être rejeté dans ce qu'on appelle assez improprement l'enfer, c'est-à-dire les ténèbres de la non-existence. Il s'agissait de lutter contre ces ténèbres, tant spirituelles que matérielles, et les promoteurs de Stonehenge ont parfaitement réussi à transmettre à travers les siècles un message d'espoir et de vie qui est encore celui qui nous anime aujourd'hui.

Car l'enceinte mégalithique de Stonehenge est un lieu *où l'on décroche*, un de ces endroits privilégiés où ceux qui savent les reconnaître peuvent ouvrir des portes vers l'Autre Monde, celui que les Celtes nous ont décrit avec tant de ferveur dans tous leurs récits. Il suffit peut-être de pousser la pierre pour que celle-ci éclate sur un horizon de lumière encore plus étonnant que le soleil.



South Cadbury

(Grande-Bretagne, Wiltshire)

C'est la campagne anglaise de l'ouest, calme, paisible, avec ses villages nichés dans des vallées qui sont autant de petits îlots de verdure au milieu desquels sont plantées des chaumières dont les toitures rivalisent entre elles d'originalité. Ici, il semble que le temps n'ait pas de prise sur la vie humaine. Rien ne se passe. Rien ne bouge. Pourtant, c'est vraisemblablement de ce côté qu'il faut chercher cet étrange Camelot, ou Kamaalot selon certains manuscrits, comme on dit dans les romans français et anglais, ce Camelot de légende qui était l'une des résidences du roi Arthur, du moins de celui que la légende a fait roi, puisqu'on sait maintenant qu'il s'agissait seulement d'un petit chef de cavalerie romaine au service des rois des innombrables tribus bretonnes insulaires, vers l'an 500 de notre ère (1).

Mais où est dont Camelot-Kamaalot ? Il semble bien que le problème soit aussi complexe que celui que pose le site exact d'Alésia en Gaule. Au début du VIe siècle, époque où l'île de Bretagne fut envahie par les Saxons, l'avance de ceux-ci était déjà considérable, et comme le chef de guerre (*dux bellorum*) Arthur se dressait contre eux pour assurer l'indépendance des Bretons, le champ d'action de ce personnage devait être très vaste, s'étendant

(1) Voir J. Markale, *le roi Arthur et la Société celtique*, Paris, Payot, 1976.

du nord au sud, et surtout dans des zones sensibles, au voisinage des forteresses qu'avaient établis les Saxons sur la côte orientale. C'est du moins ce qui ressort de l'étude approfondie des chroniques ecclésiastiques rédigées en latin en cette époque troublée qu'on appelle les *Ages sombres.*

Les auteurs des récits arthuriens ne contrediront pas les chroniqueurs : Arthur parcourra l'île de Bretagne en tous sens, et quand il ne combattra pas lui-même, il enverra ses compagnons accomplir les missions qu'il leur confiera. Dans un texte archaïque comme le récit gallois de *Kullwech et Olwen*, l'accent est mis sur cette mobilité qui rappelle que l'Arthur historique était un chef de cavalerie se déplaçant partout avec rapidité au gré des urgences. Et si l'Arthur épique et légendaire demeure très souvent immobile, au milieu de sa cour, il prend cependant grand soin de s'informer de tout ce qui se passe dans les limites du royaume et de faire agir ses compagnons pour établir l'ordre si besoin est, pour repousser des ennemis en cas d'invasion étrangère. En devenant roi, Arthur a quelque peu perdu son rôle de "chef de guerre" ; mais il devient très nettement le pivot d'une société de type celtique où le roi n'agit pas lui-même mais fait agir ceux à qui il délègue ses pouvoirs. Lui-même, en demeurant sur place, symbolise la permanence de l'autorité suprême, toujours stable et en accord avec la coutume.

C'est dire l'importance que prend, dans les divers récits arthuriens, le lieu de résidence du roi. En dehors de Kelliwic, en Cornwall, Arthur fréquente essentiellement Caerllion-sur-Wysg. Carduel et Kamaalot (Camelot). On sait très bien où se trouve Caerllion-sur-Wysg, qui n'a pas changé de nom : c'est une ancienne fortification celtique transformée en camp romain. *Isca Silurum*, clef du système de défense de l'organisation militaire britto-romaine, au sud du pays de Galles, sur les grandes voies de communication et proche des ports sur la mer et sur la Severn. En tant qu'héritier des généraux romains, Arthur avait naturellement sa place à Caerllion, et les auteurs de romans arthuriens ne se sont pas fait faute de l'y

faire résider très souvent. C'était le lieu idéal pour assurer la défense du royaume.

Mais si Caerllion-sur-Wysg occupe une position centrale dans le royaume d'Arthur, l'autre résidence favorite de la cour, Carduel, constitue une forteresse avancée vers le nord, face non seulement aux Saxons mais aux Pictes d'Écosse. Carduel ne peut être en effet que Carlisle, non loin de l'embouchure de l'Eden, un peu au sud de la frontière actuelle de l'Écosse. Carlisle occupe également une position stratégique de premier plan, à l'extrémité occidentale du fameux Mur d'Hadrien, qui traverse l'île de la mer du Nord à la mer d'Irlande, exactement dans le Solway Firth, et qui aboutit, à l'est, à la vallée de la Tyne, à l'embouchure de laquelle se trouve une forteresse britto-romaine à l'emplacement de Newcastle. De plus, Carduel se trouvait ainsi à proximité immédiate des grandes forêts du Cumberland et de la Basse Écosse, en particulier la forêt de Kelyddon (*Caledonia*) : et l'on sait que non seulement Arthur et ses compagnons allaient souvent à la chasse, mais que leurs aventures se situaient toujours dans des forêts profondes et mystérieuses.

La troisième résidence, Kamaalot ou Camelot, est la plus connue parce que Thomas Malory, dans sa *Morte d'Arthur*, en fait une sorte de capitale exclusive pour Arthur. Mais c'est aussi la plus difficile à localiser, car les renseignements topographiques donnés par les récits arthuriens sont toujours très vagues : autour de Kamaalot, il y a des forêts, bien sûr, mais ce n'était pas exceptionnel, surtout pendant les Âges sombres. On sait seulement que Kamaalot était situé sur une hauteur et que, à l'intérieur de son enceinte, en dehors des habitations, il y avait une "grande église". Compte tenu de tous ces renseignements et en examinant attentivement la position des tribus bretonnes par rapport aux Saxons vers l'an 500, on peut supposer que Kamaalot était South Cadbury, une hauteur fortifiée proche d'une rivière appelée Camel. Les fouilles archéologiques qui ont été pratiquées à South Cadbury démontrent en tout cas qu'il s'agit bel et bien d'une importante forteresse de l'Âge du Fer, réutilisée pendant les Âges sombres.

Rien ne s'oppose formellement à l'identification Kamaalot-Cadbury. L'emplacement est une position clef entre l'ouest de l'île et la partie orientale déjà prise par les Saxons, ce fameux pays de *Lloegr* des manuscrits gallois. Cadbury permettait de surveiller la grande plaine de Salisbury, où se trouvait une autre forteresse celtique, celle d'Old Sarum, position avancée vers l'est, et également de contrôler la route qui menait vers les ports du sud et que les Saxons avaient commencé à occuper. Et surtout, Cadbury était en contact direct avec les domaines arthuriens proprement dits, le Somerset, où se trouvaient Glastonbury, la Domnonée, c'est-à-dire le Cornwall et le Devon, et enfin la vallée de la Severn, avec l'importante forteresse de Gloucester (ancien *Glevum* britto-romain que les Gallois nomment Carlloyw) qui contrôlait elle-même tout passage vers le Pays de Galles.

Certes, les descriptions enthousiastes de Camelot par Thomas Malory, répercutées dans l'attirail cinématographique, font penser à une immense ville comportant de nombreuses rues, de nombreux bâtiments, beaucoup d'espace. Si l'on monte sur cette hauteur de Cadbury, quelque peu perdue à l'heure actuelle à travers les arbres, on risque d'être déçu : il s'agit simplement d'une hauteur fortifiée et de dimensions assez réduites. Mais, pour être conforme à la réalité historique, il faut se débarrasser du grandissement épique et revenir à la simplicité des établissements celtiques de l'an 500. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu de nombreux bâtiments à l'intérieur de l'enceinte, mais ils étaient nécessairement exigus. Quant à la "grande église", les fouilles archéologiques ont permis d'en retrouver l'emplacement : elle était petite, mais fort bien construite, semble-t-il, et en forme de croix.

Deux autres forteresses ont dû avoir beaucoup d'importance dans l'épopée arthurienne, Winchester et Dinas Emrys. La première, que les Gallois nomment Caerwynt, se trouve très à l'est, au-delà de la plaine de Salisbury, donc à proximité immédiate des établissements saxons. Mais c'est souvent à Winchester que se déroulent les tournois organisés par Arthur, ce qui prouve que cette for-

teresse avait son intérêt dans le système britto-romain, ne fût-ce que pour faire étalage de force devant les ennemis. Il faut noter que la fameuse "Table Ronde", qui date du temps d'Édouard III, se trouve exposée dans le grand Hall de Winchester, ce qui constitue un symbole : dans la mémoire britannique, cette ville est liée au phénomène arthurien.

Quant à Dinas Emrys, dont le nom signifie "forteresse d'Ambrosius", ce devait être l'une des résidences de ce mystérieux Aurelianus Ambrosius *(Emrys Gwletic)* qui tenta, avant Arthur, de repousser les Saxons et de maintenir l'unité des tribus bretonnes. Dinas Emrys est sur une hauteur du Pays de Galles, en plein cœur d'une région montagneuse couverte de forêts. Mais c'est dans cette région du Snowdon que rôde également le souvenir du roi Vortigern, celui que la tradition galloise accuse d'avoir introduit les Saxons dans l'île de Bretagne.

Il n'empêche qu'à South Cadbury, il est permis de rêver. Ici, c'est une forteresse celtique incontestable, réutilisée pendant les *Âges sombres,* c'est-à-dire pendant la période arthurienne, lorsque les Bretons se défendaient désespérément contre les envahisseurs venus de l'est. Pourquoi la colline de South Cadbury ne serait-elle pas la forteresse principale d'Arthur, là où se nouaient et se dénouaient les destins d'un peuple condamné à disparaître ?



Tara

(Irlande, comté de Meath)

Tara est un nom qui chante dans toutes les mémoires, non seulement des Irlandais qui en ont fait leur *omphalos*, leur centre sacré du monde, mais aussi de tous ceux qui savent évoquer les grandes ombres du passé et les restituer dans leur plénitude au milieu des brumes qui s'élèvent certains soirs pour protéger le rêve contre l'acharnement des casseurs de miracles.

Tara, *Tembar* en gaélique, provenant d'une racine indo-européenne qui signifie "la Terre", est sans aucun doute l'un des hauts-lieux les plus émouvants et les plus riches qui soient dans le domaine qu'ont irrigué les Celtes au cours de leur longue histoire réelle ou imaginaire. "Tara des Rois ", comme on dit souvent par référence au fait que ce lieu a été la résidence de l'*ard ri* d'irlande, le "haut roi", celui qui, portant la couronne du royaume fictif de Midhe (mot qui signifie "milieu" et qui se retrouve dans le nom anglicisé du comté de Meath), souverain suprême ayant préséance sur tous les autres rois des quatre provinces... Oui, Tara des Rois est une réalité, et pourtant, c'est le rêve le plus fou qui ait pu surgir de l'inconscient celtique. Car, en gaélique, le mot province se dit *coiced*, littéralement "cinquième", ce qui supposerait qu'il y ait cinq provinces en Irlande. Or, ce n'est pas vrai : il n'y a jamais eu que quatre provinces, chacune autour d'un roi, *Ulad*, c'est à dire l'Ulster au nord, *Laigen*, c'est-à-dire Leinster, à l'est, *Mumu*, c'est-

à-dire Munster au sud, et *Connacht*, c'est-à-dire Connaught à l'ouest. Le cinquième n'a jamais existé que dans le système social si particulier des Celtes, mais il avait son siège à Tara, Tara des Rois, et ce n'était pas sans raison.

Car Tara est le sanctuaire par excellence, le nombril sacré du monde, tout au moins celui de l'Irlande, même s'il n'est pas au centre géographique de l'île. Sanctuaire néolithique récupéré par les Celtes, délaissé par eux lorsqu'ils sont devenus chrétiens aux environs de l'an 500, Tara a non seulement une histoire – d'ailleurs parfaitement légendaire – mais une *préhistoire* qui ne manque pas d'exciter les imaginations les plus rétives. C'est un site mégalithique, comme il y en a beaucoup en Irlande, donc de l'époque qu'on appelle néolithique, de 5.000 à 2.000 avant notre ère. Cela veut dire qu'on y enterrait les défunts, ce qui est prouvé sur le terrain, mais qu'on y célébrait aussi des fêtes, lesquelles étaient autant profanes que sacrées puisqu'en ces temps lointains, la différenciation entre la matière et l'esprit était hors de propos.

Tous les récits irlandais du haut Moyen Âge décrivent Tara comme une véritable ville, avec ses remparts, ses maisons, sa forteresse et surtout son palais royal. Tout y est somptueux, tout y est à la mesure de la grandeur supposée du roi suprême. Et la salle des festins dépasse tout ce qu'on peut imaginer par la splendeur de son ornementation et le nombre de ses convives, tous rois, princes, héros, druides, poètes et artistes en tous genres. Il y a même un manuscrit qui donne très exactement les emplacements réservés à chacun selon son rang, sans parler de l'énumération des mets que l'on sert aux invités et des breuvages enivrants qui leur sont versés pendant trois jours et trois nuits, durée symbolique de tout festin digne d'un roi.

Les mêmes récits insistent sur la noblesse, l'héroïsme ou la beauté des hôtes de Tara, rois et reines, et là, la légende se mêle toujours à l'histoire sans qu'on puisse discerner où passe la ligne frontière. Parmi d'innombrables rois qui ne sont que des figures mythologiques se profilent des personnages qui ont eu une existence réelle,

Conn-aux-Cent-Batailles, par exemple, qui vécut au deuxième siècle de notre ère, son fils Art, et le fils de celui-ci, Cormac, qui passe, dans la tradition irlandaise, pour avoir été un grand législateur. Tous les trois ont été des rois suprêmes, avec tout ce que cela comporte d'obligations et d'interdits, car dans la société celtique, le roi n'est que le serviteur de son peuple et doit obéir aux coutumes ancestrales sous peine d'être maudit et rejeté, voire même être tué. Quant au roi Loégairé (Larry, en graphie anglaise), au début du V[e] siècle, il a laissé le souvenir d'un souverain rebelle au Christianisme qui faisait son apparition. On raconte en effet sur lui une anecdote qui est en elle-même un symbole. Tous les ans, à la fête de Beltaine, c'est-à-dire à la pleine lune la plus proche du premier mai (1), le haut roi d'Irlande devait allumer le feu rituel sur la colline de Tara et ce feu était visible des collines avoisinantes où d'autres rois et princes allumaient les uns après les autres leur propre feu. Mais le roi de Tara devait être le premier à accomplir ce geste sacré. Or, en 433, l'apôtre de l'Irlande, saint Patrick, alluma le feu pascal (2) avant le roi de Tara sur la colline de Slane, à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau, démontrant ainsi que la nouvelle religion avait la primauté sur l'ancienne. Ce sacrilège, doublé d'un crime de lèse-majesté, est considéré comme l'image même du triomphe du Christianisme en Irlande.

Le geste réel ou imaginaire de Patrick, celui qu'on appelait le *Tailgin*, c'est-à-dire le Chauve, allusion à sa tonsure, était un défi, mais ce défi fut suivi d'effet, puisqu'en quelques années, la religion

(1) Le mois celtique commence toujours à la pleine lune. Dans l'année celtique, il y avait douze mois lunaires plus un treizième beaucoup plus court pour faire coïncider le cycle lunaire au cycle solaire. Les quatre grandes fêtes druidiques étaient *Samain*, au début de novembre (devenue la Toussaint chrétienne et le *Halloween* folklorique), *Imbolc* au début de février (correspondant à la Chandeleur), *Beltaine*, au début de mai (devenue fête folklorique puis fête du Travail, et correspondant à la *Nuit des Walpurgis* germanique) et *Lugnasad*, au début d'août (toujours célébrée en Irlande par des rituels populaires).

(2) Dans les chrétientés celtiques, la date de Pâques était calculée différemment qu'à Rome et, en 433, la fête chrétienne coïncidait avec le *Beltaine* druidique.

chrétienne absorba le druidisme qui disparut peu à peu. Et ce fut la fin du Tara antique. En dépit de certaines résistances, comme celle du roi Loégairé, la société gaélique, qui reposait sur une collaboration étroite, pour ne pas dire une union sacrée, entre le druide et le roi, se retrouva chrétienne sans pour autant changer de structures, puisque le prêtre ou l'évêque prenait la place du druide auprès du roi et perpétuait ainsi les coutumes ancestrales. Cependant, l'esprit n'était plus le même. Les grands rassemblements de Tara au cours desquels se déroulaient d'étranges liturgies ne furent plus qu'un souvenir et les Gaëls se retrouvèrent bientôt dans d'autres enceintes, les enclos monastiques qui commençaient à se répandre à travers toute l'Irlande. A la fin du Ve siècle, on construisit une chapelle à Tara, et le site, qui avait été si fréquenté depuis l'époque néolithique, fut bientôt complètement abandonné.

"Ton souvenir luit en moi comme un ostensoir", dit Baudelaire dans un poème célèbre. Il y a quelque chose de cela lorsqu'on arrive à Tara, l'imagination enfiévrée par l'évocation des splendeurs passées. En surgissant d'un paysage de bocage, on se trouve brusquement dans un vaste espace où il n'y a rien d'autre que des moutons qui paissent tranquillement dans les creux verdoyants et sur les tertres à peine surgis du sol qui s'étendent aussi loin que peut porter le regard. Déception ? Non pas, car le spectacle de Tara, de nos jours, réveille chez tous ceux qui y viennent en pèlerins des images qu'on croyait définitivement disparues.

Car tout a été mis en œuvre ici pour remonter le temps. Les appellations des différentes composantes du site correspondent à ce qui est décrit dans les anciens manuscrits, même si elles sont arbitraires et si elles sont le résultat de savantes spéculations. On retrouve tous les dieux et les héros d'autrefois dans ce vaste espace clos par une enceinte de terre qui évoque les fameux remparts de la forteresse royale tels qu'ils sont décrits dans les récits épiques. À l'intérieur de cette enceinte, on remarque de nombreux tertres, eux-mêmes enfermés dans des enceintes plus petites dominant des fossés, qui ont dû servir de cadre à des cérémonies religieuses ou à

des assemblées politiques. Il y a d'abord *le mont des Otages*, ainsi nommé pour rappeler que le roi de Tara entretenait dans son palais de jeunes nobles des provinces comme caution de l'allégeance de celles-ci. Mais ce mont des Otages est un cairn mégalithique qui a été construit vers –2 500 et constamment réutilisé ensuite comme tombe réservée aux grands personnages.

Un autre tertre, un peu à part, est appelé *Forteresse des Synodes.* On suppose que c'est là que se tenaient les grandes assemblées lors des grandes fêtes de l'année et où devaient se rendre obligatoirement tous ceux qui, dans les quatre provinces, occupaient une fonction de responsabilité. Les fouilles qui y ont été pratiquées permettent d'affirmer que cette Forteresse des Synodes comportaient au moins trois enceintes circulaires formées de pieux en bois. C'est alors qu'on comprend pourquoi on n'a guère retrouvé de vestiges de constructions en pierre : les anciens Celtes utilisaient avant tout le bois, et leurs enceintes étaient bien souvent des palissades plantées sur des levées de terre. Et il en était de même pour les habitations, les salles de réunion et les sanctuaires. Comme le climat est humide en Irlande, le bois s'est vite désagrégé et c'est la raison pour laquelle on ne retrouve plus guère de vestiges de ces époques lointaines.

Au centre même du site se dresse un tertre plus imposant que les autres qu'on appelle *la Maison de Cormac*, du nom du roi mi-historique, mi légendaire – à qui l'on attribue l'aménagement somptueux de Tara. C'est au sommet de cette Maison de Cormac que se trouve la célèbre *Lia Fail*, la Pierre de Fâl, dite aussi "Pierre du Destin". Ce bloc de granit à l'aspect incontestablement phallique est l'objet de curieuses croyances. Quand on devait élire un haut roi d'Irlande, les rois et les princes se réunissaient dans cette Maison de Cormac et faisaient subir une épreuve à tous ceux qui prétendaient à la royauté : ils devaient toucher la pierre ou s'asseoir sur elle. Si la pierre criait au contact d'un candidat, c'est du moins ce qu'on racontait, c'était le signe qu'on devait choisir cet homme pour occuper la fonction royale.

Il s'agit évidemment d'un rite symbolique d'intronisation. Le fait de toucher la pierre équivaut à une sorte de mariage sacré entre le futur roi et son royaume représenté par la pierre. Si la pierre crie, c'est qu'elle accepte celui qui s'unit à elle. Ce rite étrange s'est perpétué en Grande Bretagne avec la non moins célèbre *Pierre de Scone*, d'abord pierre de couronnement des rois d'Écosse, puis transférée à Londres et placée sous le siège utilisé lors du couronnement des souverains britanniques (1). Les traditions ont la vie dure, d'autant plus que certains font remonter la Pierre de Scone au *bétyle* sur lequel, selon la Bible, s'est endormi Jacob. Mais d'autres prétendent que la Pierre de Scone était la véritable *Lia Fail*, prêtée aux Écossais et que ceux-ci n'ont jamais rendue aux Irlandais, lesquels auraient érigé la pierre qui se dresse actuellement sur la Maison de Cormac. Où est la vérité ? On ne le saura jamais, mais de toute façon, le thème de la pierre qui crie évoque indubitablement le Siège Périlleux de la Table Ronde, où seul a le droit de s'asseoir celui qui sera le découvreur du saint Graal.

A côté de la Maison de Cormac, toujours à l'intérieur de la forteresse royale, se trouve un autre tertre appelé *Siège des Rois*. On raconte que c'est sur ce tertre qu'une fois le rituel accompli sur la Maison de Cormac, que le nouveau roi était solennellement intronisé. Les rois, les princes et les chefs se rassemblaient autour de lui, l'acclamaient et lui juraient fidélité, désignant chacun des otages en signe d'allégeance. Si l'on peut évidemment douter de l'aspect magique qui préside au choix du haut roi d'Irlande, on est par contre certain que la cérémonie d'intronisation devait se dérouler de cette façon. Il en était ainsi chez tous les peuples qui élisaient leur roi, notamment chez les Francs. Et cela est parfaitement conforme à ce que dira plus tard saint Thomas d'Aquin en affirmant que le pouvoir royal est conféré *a Deo per Populum*, "venant de Dieu à

(1) La Pierre de Scone est ainsi nommée parce qu'elle était conservée au monastère écossais de Scone. En 1997, la Pierre du couronnement a été rendue aux Écossais par le gouvernement de Londres.

travers le peuple", marquant ainsi l'union étroite entre le spirituel et le temporel.

A l'entrée du site, se trouvent deux blocs de pierre qui sont également l'objet de curieuses croyances. Ces pierres qui portent les noms de *Blucc* et de *Blaigné* jouent un rôle magique. En effet, toujours selon la tradition, un candidat à la royauté d'Irlande devait, pour accéder au site, monter dans un char tiré par deux chevaux et passer entre ces deux pierres. Or il n'y a pas de place pour un char entre elles, et l'on raconte qu'elles s'écartaient lorsque se présentaient celui qui avait été choisi par la ou les divinités. Là encore, le symbolisme sexuel est évident : le royaume, comme une femme, s'ouvre pour accueillir le roi qui la pénètre.

De plus, l'un de ces blocs comporte une gravure qui n'est visible qu'à la lumière frisante. C'est une curieuse représentation qu'on appelle *Sheela-na-Gig* et qui n'est connue qu'en Irlande et dans l'ouest de la Grande-Bretagne, où il y en a d'innombrables. Il s'agit d'une forme féminine généralement assez fruste, parfois plus élaborée dont les caractéristiques sont les suivantes : elle écarte largement les cuisses et, de ses mains, elle écarte également ses lèvres vaginales. Comme ces *Sheela-na-Gig* se trouvent sur les murs des églises ou des cimetières (ici juste devant la chapelle dédiée à saint Patrick), on en a fait des représentations du péché de luxure, mais en fait, elles sont souvent bien antérieures à l'époque chrétienne. Il semble bien qu'elles soient des images de la Déesse-Mère, celle qui ouvrent sa matrice pour y engloutir les défunts et leur donner une nouvelle naissance dans un Autre Monde, concept qui est celui qui préside à l'architecture sacrée de nombreux cairns mégalithique, comme à Newgrange, où le soleil pénètre à certaines périodes dans la chambre funéraire où sont soigneusement et rituellement déposés les ossements ou les cendres. Ainsi s'explique la "béance" volontaire du sexe féminin sur de telles représentations qui, loin d'être obscènes, sont les symboles mêmes d'une croyance en la survie.

Au nord du site, toujours à l'intérieur de l'enceinte, s'étend un espace rectangulaire dont la largeur est très courte et qui est borné

par des fossés. On prétend qu'il s'agit du *Hall des Festins*, cette fameuse salle où le haut roi d'Irlande recevait ses hôtes pendant trois jours et trois nuits. En réalité, une étude attentive des lieux et les fouilles qui ont été pratiquées à cet endroit démontrent qu'il s'agit d'une allée processionnelle, d'une entrée majestueuse par laquelle la foule pénétrait jusqu'au coeur du site. Il y a des allées de ce genre dans d'autres sites mégalithiques, notamment à Stonehenge et à Avebury en Grande-Bretagne.

Toujours au nord, mais en dehors de l'enceinte, cette fois, on peut découvrir trois tertres voisins dont l'un est appelé *Forteresse de Grainné*. Ce nom est celui d'une héroïne légendaire qu'on prétend fille du roi Cormac. C'est elle qu'épouse le roi des *Fiana*, le célèbre héros Finn mac Cool, mais c'est elle qui, tombée amoureuse du beau Diarmaid, jette sur lui un *geis*, c'est à dire une incantation magique pour l'obliger à l'enlever. Tous deux s'enfuient, poursuivis par Finn et les *Fiana*, à travers toute l'Irlande, pendant de longs mois, allant d'aventures en aventures, jusqu'à un dénouement tragique marqué par la mort des deux amants. On ne peut que reconnaître ici le prototype exact de l'histoire universellement connue de Tristan et Yseult (1). De plus, le nom de Grainné provient du gaélique grian qui signifie "soleil". C'est un mot du genre féminin, ce qui renvoie à une notion archaïque de déesse solaire. Peut-être faut-il émettre l'hypothèse qu'il y a eu une culte solaire à Tara comme il y en a eu incontestablement à Stonehenge et dans bien d'autres sites mégalithiques ou de l'Âge du Bronze.

Toujours en dehors de la grande enceinte, mais au sud, un autre tertre porte le nom de *Forteresse du roi Loegairé*. Il s'agit certainement du roi historique du début du Ve siècle avec lequel saint Patrick eut maille à partir. Et encore plus loin vers le sud, c'est la *Forteresse de Maeve*. On peut s'étonner de trouver ici un tertre dédié à la reine Maeve de Connaught, car la tradition lui attribue comme

---

(1) Voir le chapitre sur "Yseult ou la Dame du Verger" dans J. Markale, *la Femme celte*, Paris, éd. Payot, nouvelle édition de 1989.

résidence la forteresse de Cruachan, aujourd'hui Rathcroghan dans le comté de Roscommon, et comme tombeau un cairn sur la colline de Knocknarea, près de Sligo. Mais cette étrange femme mythique qu'est Maeve (*Mehdh*), reine de Connaught, est une synthèse de divers personnages féminins qui symbolisent tous la souveraineté d'Irlande. Son nom signifie "ivresse", mais également "milieu". On dit qu'elle prodiguait "l'amitié de ses cuisses" à tout guerrier dont elle avait besoin pour assurer le succès d'une expédition. C'est la "putain royale", détentrice de souveraineté, et qui dispense une part de cette souveraineté à ceux les hommes qu'elle incite à l'action pour le profit de toute la communauté. Cela fait évidemment penser à la reine Guenièvre, l'épouse infidèle d'Arthur, sans laquelle le chevalier Lancelot du Lac n'accomplirait aucune prouesse.

Cette allusion à la souveraineté est tout à fait conforme à la signification qui est attribuée à l'acropole royale de Tara, ancien sanctuaire d'une déesse-mère. Cette mère, femme solaire, dispense généreusement ses rayons de lumière, de chaleur et d'énergie sur tous les membres de la société qui sont ses enfants et qu'elle a le devoir de nourrir et de protéger. Cette conception, on la reconnaît dans la plupart des légendes qui rôdent sur le site de Tara Ainsi, le roi Conn-aux-Cent-Batailles s'égare un jour dans une brume magique sous les remparts de Tara. Il rencontre un mystérieux cavalier qui n'est autre que le dieu Lug, qui l'emmène dans un palais merveilleux où une jeune fille, qui est la Souveraineté d'Irlande, lui fait boire de la bière rouge dans une coupe, lui prédisant quelle serait sa descendance. Selon un autre récit, le roi Conn avait une concubine indigne, puisque fée maudite et chassée de la Terre de Promesse (le pays des *Tuatha Dé Danann*), et le royaume était devenu stérile. C'est Art, fils de Conn, qui accomplit la régénération en allant rechercher une jeune fille dans une île lointaine, cette fille qui représente la nouvelle souveraineté.

Il y a bien d'autres histoires qui tournent autour de ce thème. En des temps anciens, le roi de Tara était Eochaid Airéann. Il avait épousé la belle Étaine, fille d'un roi d'Ulster. Mais Étaine, dans sa

première vie, avait été l'épouse du dieu Mider, maître du tertre de Bri-Leith, dans l'actuel comté de Longford, et elle avait été métamorphosée en insecte par les maléfices de la sorcière Fuamnach. Or Mider, toujours amoureux d'Étaine, décida de la reprendre. Il vint trouver le roi Eochaid et lui proposa de jouer aux échecs. Mider perdit deux parties et fut obligé d'accomplir des gages difficiles, comme assécher les marais et débarrasser le pays de toutes ses pierres. Mais, la troisième fois, Mider gagna et réclama Étaine. Après des délais et bien des tergiversations, Mider enleva la belle Étaine et s'enfuit avec elle sous forme de cygnes. Or Étaine (ou Ethné) est un des noms que la tradition donne à la Souveraineté. Et cette Étaine sera l'ancêtre d'une lignée de rois, dont Conairé le Grand, qui périt lamentablement parce qu'il avait transgressé les redoutables interdits qui pèsent sur la fonction royale (1).

C'est aussi à Tara et aux alentours de Tara que se situent d'innombrables aventures de Finn mac Cool, de son fils Oisin (Ossian) et des Fiana d'Irlande, cette troupe de cavaliers errants, chasseurs et guerriers, mainteneurs de l'ordre au service du roi suprême. On les retrouve toujours autour de Conn-aux-Cent-Batailles, autour d'Art, et autour de Cormac dont Finn, déjà vieillissant, épouse la fille, Grainné. On prétend que les Fiana ont réellement existé, mais néanmoins tout indique qu'il s'agit de personnages issus de la plus lointaine mythologie, remontant sans doute à la période glaciaire, à la fin du Paléolithique, quand les hommes, pour survivre, chassaient le renne.

Car la tradition concernant les *Fiana* évoque nettement le souvenir d'un culte du cervidé : le véritable nom de Finn est en effet *Demné*, c'est à dire le "daim" ; dans sa jeunesse, il épouse une certaine *Sadv* qui, par suite d'un sortilège, vit une partie de l'année sous l'aspect d'une biche ; son fils porte le nom d'*Oisin*, ce qui signifie le

(1) On pourra lire l'histoire d'Étaine dans J. Markale, *la grande Epopée des Celtes*, Paris, Pygmalion, 1996, premier volume intitulé "les Conquérants de l'île Verte", et l'histoire de Conairé dans la même série, cinquième volume intitulé "les Seigneurs de la Brume", Pygmalion, 1999.

"faon", et son petit-fils est *Oscar*, c'est-à-dire "celui qui aime les cerfs". Il y a là trop d'éléments convergents pour que cela soit une pure coïncidence (1). D'ailleurs, dans de nombreux récits et contes du Moyen Âge, dans toute l'Europe, il est souvent question d'une "chasse au Blanc Cerf". De plus, le dieu gaulois *Cernunnos* est toujours représenté avec des cornes de cerf et l'on peut voir dans certaines représentations du diable cornu, au Moyen Âge, une récupération de cette image, avec cette fois une connotation maléfique. Quant à la chasse à courre, toujours pratiquée, il semble bien qu'elle soit le souvenir d'un rituel sacrificiel hérité d'un passé très lointain.

Tel est le site de Tara, apparemment vide et désolé, mais chargé d'histoire et de mythes fondamentaux. Du haut de la colline dite Maison de Cormac, près de la Pierre du Destin, le regard embrasse l'horizon et l'ont peut distinguer, derrière la brume, la plupart des autres collines sacrées d'Irlande. Et le vent qui souffle constamment ici, apporte dans ses tourbillons d'émouvantes histoires qui réveille la mémoire ancestrale et font revivre les héros des temps obscurs. Sanctuaire incontestable des temps préhistoriques, Tara est devenue une sorte de capitale morale, intellectuelle, politique et spirituelle de l'Irlande gaélique et demeure de nos jours le symbole même d'un pays qui a retrouvé son âme. Tara, "Tara des Rois", est sans aucun doute le plus étrange et le plus authentique de tous les sites hantés par les fantômes des peuples celtes.



(1) On pourra lire toute l'aventure des *Fiana* dans J. Markale, *la grande Épopée des Celtes*, quatrième volume intitulé "les triomphes du roi errant", Pygmalion 1998.

Tintagel

(Grande-Bretagne, Cornwall)

Voici un nom qui chante dans le vent comme un appel vers l'infini. Quand on quitte le bourg de Tintagel et qu'on s'engage dans un étroit ravin qui descend vers la mer, on se croit dans un domaine féerique. On sait d'ailleurs que, selon certaines versions de la légende de Tristan, la forteresse de Tintagel était un "château tournoyant" qui apparaissait et disparaissait au gré des brumes. Étrange pays... Sommes-nous dans le pays du roi Mark ou dans celui du roi Arthur, à moins que ce ne soit dans celui du seigneur Gorlois, duc de Cornouailles, époux de la belle Ygerne (Ygraine) dont le roi Uther Pendragon tombera amoureux et qu'il violera avant de l'épouser par la suite. Ne serait-ce pas alors le royaume d'Ygerne, la mère de Morgane, qui sera bientôt la mère d'Arthur ? Mais Tintagel risque fort de conserver son mystère, car il est vain de chercher le centre d'un royaume, celui-ci, selon la formule celtique, "s'étendant jusqu'où peut aller le regard du roi".

Incontestablement, les territoires où sont situées les activités d'Arthur et de ses compagnons coïncident avec l'île de Bretagne tout entière, avec de fréquentes incursions en Bretagne armoricaine. Mais une grande ambiguïté se manifeste, car les textes français – et anglais – dénomment couramment le domaine d'Arthur comme étant le *Royaume de Logres*. Or les textes gallois, qui sont beaucoup

plus proches de la tradition primitive, considèrent le pays de *Lloeger* (forme gallois du nom) comme un territoire étranger et hostile, déjà soumis aux Saxons. Cela paraît d'ailleurs plus conforme à la réalité historique puisque, vers 500, les Saxons et les Angles occupaient une importante partie orientale et méridionale de l'île de Bretagne. Il convient donc d'éviter d'employer le terme "Logres" pour désigner le royaume d'Arthur et plutôt parler de "Royaume de Bretagne".

Ce royaume n'a aucune unité, comme en témoignent les difficultés rencontrées par le jeune Arthur, au début de son règne, pour faire reconnaître sa légitimité et son autorité face à des grands vassaux qui n'ont aucun désir de se soumettre à un pouvoir central. Il s'agit d'un royaume de type fédéral analogue à celui d'Irlande. En fait, Arthur n'était qu'un *haut-roi* investi d'un pouvoir moral, mais sacré, peu obéi dans la réalité quotidienne. Ses vassaux n'étaient pas seulement des comtes ou des ducs, ils étaient des rois, comme Uryen Rheged ou Loth d'Orcanie, sans parler de Bohort, roi de Gaunes en Bretagne armoricaine, ou encore de différents rois et reines qui apparaissent çà et là dans les aventures et les expéditions. Uryen, le roi de Rheged (Cumberland et Galloway), est un personnage parfaitement historique du VIe siècle, issu d'une valeureuse lignée de Bretons dits du Nord. A-t-il réellement rencontré Arthur, a-t-il été son allié ? C'est fort possible. En tout cas, son rôle a dû être déterminant, puisqu'il est passé presque immédiatement dans le cycle légendaire arthurien, avec son fils Owein, le célèbre Yvain, le "Chevalier au Lion" de Chrétien de Troyes. Quant au roi Loth d'Orcanie, époux de l'une des demi-sœurs d'Arthur, c'est plus un Picte qu'un Breton, puisqu'il règne en fait sur les îles Orcades (Orkney) au nord-est de l'Écosse.

Ce royaume d'Arthur n'a d'ailleurs aucun centre, aucune capitale, ce qui est parfaitement conforme à la mentalité celtique : il n'y a jamais eu chez les Celtes la moindre velléité d'établir un empire centralisé ; et chaque fois qu'un chef plus entreprenant que les autres a tenté d'imposer une certaine suprématie, il s'est vu sinon rejeté, du moins contrecarré dans tous ses projets. La faiblesse de

Vercingétorix tenait non pas à son manque d'autorité, mais au refus des peuples gaulois de le considérer comme un chef suprême. Toutes proportions gardées, il en est de même pour l'Arthur légendaire, bien qu'on ait pris soin de le parer de toutes les vertus d'un roi capétien ou Plantagenêt.

Une autre ambiguïté réside dans le site même de Tintagel, en Cornwall. Dans le bourg actuel de Tintagel, assez distant de la forteresse, tout est fait pour évoquer le souvenir du roi Arthur et le mettre en valeur. On se croirait dans une véritable capitale arthurienne. Or, si l'on suit la légende pas à pas, on s'aperçoit qu'Arthur a été conçu dans la forteresse de Tintagel, qu'il y est sans doute né, mais qu'il n'y a depuis jamais remis les pieds. Tintagel est le domaine du duc Gorlais de Cornouailles, époux de la belle Ygerne qui, par les sortilèges de Merlin, deviendra bientôt la mère d'Arthur. Une fois les événements de la guerre entre Uther Pendragon et Gorlais passés, une fois le sort d'Ygerne fixé par son mariage avec Uther, la forteresse de Tintagel n'a plus rien de commun avec Arthur. Car une autre tradition locale, fortement implantée, en fait l'une des résidences du roi Mark de Cornouailles, oncle de Tristan et époux de la belle Yseult la Blonde. C'est à Tintagel que se déroulent en grande partie les amours de Tristan et Yseult, qu'ont eu lieu la fameuse scène du roi caché dans un pin pour espionner les amants, et celle du piège tendu dans la chambre royale, avec la farine répandue sur le sol.

D'ailleurs, Tintagel est un site fort complexe. C'est d'abord ce qu'on appelle un "éperon barré", autrement dit une forteresse établie sur un promontoire protégé de tous côtés par la mer, sauf un solidement muni d'un rempart et d'un fossé. C'est un établissement celtique des premiers temps de l'Âge du Fer, toujours réutilisé au cours des siècles en raison de son importance stratégique : qui tient Tintagel peut surveiller l'ensemble de la côte septentrionale du Cornwall, et donc contrôler toute la navigation. Or, aux premiers temps du christianisme, la portion de terrain située sous la forteresse primitive a vu surgir un monastère de type celtique, avec une série

de hutte groupées autour d'un sanctuaire. Les moines qui s'établirent là ne faisaient que suivre l'exemple des moines irlandais qui se fixaient sur les promontoires et les îles les plus à l'ouest, sans doute pour se protéger, mais surtout pour pouvoir y méditer et y prier face à la nature, face à l'océan, sans oublier la référence aux Pays du Soleil Couchant qui sont censés être l'Autre-Monde. A l'époque d'Arthur, le monastère de Tintagel devait être florissant, et il a continué d'exister longtemps encore, jusqu'à ce qu'au XII[e] siècle, on s'avisât de construire un château fort de type médiéval dont on voit encore les ruines imposantes.

De toute façon, le roi Mark, personnage mi-historique, mi-légendaire (puisqu'il est le fameux Konomor de la tradition bretonne, roi du double royaume de Domnonée, insulaire et armoricaine), n'a pas de capitale, lui non plus, car il réside souvent à Lancien ou à Bodmin, ses autres forteresses de Cornwall, quand il n'est pas en Bretagne armoricaine, à l'emplacement de ce qui deviendra Saint-Pol-de-Léon, dans le nord du Finistère. Et certains auteurs anglo-normands comme Thomas n'hésitent pas à faire de Londres sa résidence favorite, lui conférant du même coup la royauté sur l'ensemble de l'île de Bretagne. En tout cas, il existe, non loin de Tintagel, en direction de Lancien, un pilier de pierre sur lequel une inscription, datant probablement du VII[e] siècle, déplore la disparition d'un certain Tristan, fils d'un certain *Marcus-Conomorus.* La légende de Tristan, si elle est nettement originaire d'Irlande, par son prototype qui est *l'histoire de Diarmaid et Grainné,* appartenant au cycle épique des *Fiana,* a trouvé en terre cornique un endroit idéal pour se concrétiser et se structurer. D'ailleurs, d'autres lieux de Cornwall gardent le souvenir de Tristan : l'île Saint-Samon, où il aurait combattu le Morholt, le *Saut de Tristan,* grosse roche sur laquelle il aurait échappé à ses gardiens en sautant par la verrière d'une chapelle, elle-même répertoriée par la mémoire populaire, et le *Mal Pas,* ce marécage dans lequel il porte, au vu et au su de tous, la reine Yseult sur son dos afin qu'elle

puisse prononcer son serment d'innocence digne de la casuistique jésuite la plus raffinée.

Mais, si le roi Arthur venait en Cornwall, où résidait-il ? Les textes gallois, qui sont toujours beaucoup plus archaïques que les textes français ou anglais, citent sans cesse la forteresse de Kelliwic, c'est-à-dire Egloshayle près de Padstow. On sait également qu'à la fin de l'aventure, Arthur combattra Mordret sur les bords de la rivière Camel, à Comelford très exactement où une inscription ancienne sur une pierre le prétend. Et c'est de là qu'il partira vers les collines pour faire jeter son épée Excalibur dans un lac avant de s'embarquer pour l'île d'Avalon. Mais on ignore quel est le lac en question : la tradition locale se divise nettement, certains assurant qu'il s'agit du Loc Pool, d'autres affirmant que c'est le Dozmary Pool. Mais il est évident qu'Arthur, le personnage historique comme le personnage légendaire, a marqué la péninsule de Cornwall d'une manière indélébile.

Alors pourquoi chercher désespérément ce que la contemplation nous suggère et nous impose par la force de la légende ? Sur le promontoire de Tintagel, on entend l'admirable prélude du *Tristan* de Richard Wagner résonner sur la mer et s'en aller aux quatre coins du monde par la puissance de l'émotion. Peu importe l'histoire si le rêve peuple la vieille forteresse de toutes les ombres des héros celtes...



Le Tombeau de Merlin

(Bretagne, Saint-Malon-sur-Mel, Ille-et-Vilaine)

C'est une clairière au milieu de pins faméliques tordus par les vents et de touffes d'ajoncs ébouriffées, quelque part à l'est de ce qu'on appelle maintenant la Forêt de Brocéliande. Et dans cette clairière subsistent quelques pierres d'un monument mégalithique, apparemment des supports de la chambre funéraire. Mais l'ensemble du tertre a disparu au cours des âges, les habitants des alentours s'étant abondamment servi, comme ils l'ont fait dans bien des endroits, de cette carrière providentielle pour construire ou consolider leurs demeures. Il faut dire que ces blocs de pierre ainsi dressés sont de même nature que le sol lui-même, du schiste un peu rougeâtre qui devient violet sous la pluie et qui ondule au gré des intempéries comme si ce terrain se repliait parfois sur lui-même pour échapper au regard des curieux.

Car des curieux, il y en a ici, et tous les jours, de plus en plus nombreux, alors qu'il y a une vingtaine d'années, le lieu, difficile à trouver, était désert, silencieux, seulement encombré de buissons d'épines. Certes, on savait que, non loin de la vallée qu'on appelle la Marette, il y avait le Tombeau de Merlin, mais comme disaient les gens du pays, c'était une de ces histoires du vieux temps auxquelles personne ne croit plus. D'abord, qui était ce Merlin ? Personne ne le savait, à part quelques érudits de chef-lieu de canton, voire même

quelques lycéens qui en avaient entendu parler à propos de la littérature du Moyen Âge.

Aujourd'hui tout a changé. Contre les deux blocs de pierre, on peut voir des petites couronnes tressées maladroitement, des petits bouquets, voire des pots d'hortensias, et aussi des papiers pieusement dissimulés par derrière ou dans les creux, des papiers sur lesquels sont écrits des messages demandant protection à Merlin, par exemple la guérison d'une personne de la famille, la réussite à un examen, un retour d'affection et bien d'autres choses encore, parfois inavouables. C'est tout juste si on ne célèbre pas ici des cérémonies en l'honneur de «Saint» Merlin : le personnage a nettement usurpé le rôle que tenaient les saints locaux, surtout les saints guérisseurs, dans les petites églises de campagne. Autres temps, autres moeurs, mais il est incontestable qu'on vient de partout déposer une offrande à Merlin et lui demander des "grâces".

Ce n'est pas pour autant qu'on sait mieux qui est Merlin. L'image donnée par un dessin animé de Walt Disney a fait des ravages : c'est une sorte de magicien quelque peu facétieux mais très étourdi et qui, de toute façon, détient des pouvoirs surnaturels. En ce sens, il fait autant de concurrence à tous les sorciers de village qu'aux saints protecteurs des églises. Et puis, personne ne se pose une question pourtant essentielle : d'après la légende, Merlin n'est pas mort, puisqu'il a été enfermé par la fée Viviane dans une tour d'air invisible, alors pourquoi y a-t-il un *Tombeau de Merlin* ? Il est vrai qu'une Tradition, quelle qu'elle soit, se moque éperdument de la logique, tout au moins d'une logique officiellement reconnue. Il est également vrai que si les premiers sanctuaires chrétiens ont été construits à l'emplacement supposé de la tombe d'un saint ou d'un martyr (et généralement dans un lieu déjà sacré depuis des siècles), il fallait bien qu'il en fût de même pour Merlin puisqu'il prend véritablement la place d'un saint. Au demeurant, n'oublions pas qu'en Grande-Bretagne, les "tombeaux de Merlin" sont innombrables. Merlin n'avait-il pas le don d'ubiquité ?

Il y aurait d'ailleurs bien d'autres questions à se poser. Il s'agit ici d'un tertre mégalithique, donc dressé par des gens dont nous ignorons le nom et les origines mais qui vivaient au moins deux mille ans avant Jésus-Christ et donc deux mille cinq cents ans avant Merlin, celui-ci étant supposé avoir défrayé la chronique aux alentours de l'an 500 de notre ère. Un tel monument n'a donc rien de celtique, les peuples celtes n'ayant jamais taillé ni mis en place de menhirs, n'en déplaise au brave Obélix si génialement mis en image par Goscinny et Uderzo dans leurs célèbres bandes dessinées.

Là, il y a une réponse précise. Si les peuples celtes n'ont jamais construit de monuments mégalithiques, ils les ont cependant largement utilisés, soit en y célébrant des rituels religieux – que nous ignorons -, soit en faisant de ces étranges amas de pierres les demeures des dieux et des héros, cet Autre-Monde dont les récits mythologiques nous font de merveilleuses descriptions. Nous en avons partout des preuves, et plus particulièrement en Irlande où les tertres sont traditionnellement le domaine des êtres féeriques, ces anciens dieux devenus invisibles par leur magie mais qui se manifestent parfois de bien étranges façons aux pauvres humains décontenancés par la puissance du fantastique, mais toujours disposés à l'accepter comme une réalité, parce que le rêve et la réalité sont parfois difficiles à séparer, surtout chez les peuples celtiques qui, ne pouvant supporter un réel contraignant, s'en forgent un autre, beaucoup plus beau et beaucoup plus exaltant.

Mais une autre question se pose : que vient donc faire Merlin dans la péninsule armoricaine, en cette forêt de Brocéliande artificiellement ensemencée de légendes venues d'ailleurs ? Il y a eu un personnage historique correspondant à celui de Merlin, et qui a vécu en Basse Écosse, entre la Clyde au nord et le fameux Mur romain d'Hadrien au sud, à la fin du VIe siècle de notre ère. C'était un petit roi de tribu devenu fou au cours d'une bataille et qui s'était réfugié dans une forêt, y vivant seul, parlant avec les animaux et vaticinant lorsque les humains venaient le voir. Par la suite, cette histoire d'un "Fou du Bois", poète inspiré et prophétique, a été greffée

sur le mythe bien connu de l'enfant qui parle, par la grâce du clerc gallois Geoffroy de Monmouth, auteur de l'*Historia Regum Britanniae* : et c'est ainsi qu'a surgi dans toute l'Europe le personnage énigmatique de Merlin l'Enchanteur et le Devin, l'une des figures les plus connues de ce qu'on appelle les Romans de la Table Ronde (1). La volonté délibérée de certains clercs et de certains seigneurs comme Henry II Plantagenêt – qui voulait annexer la Bretagne armoricaine à la Grande-Bretagne et se prétendre lui-même l'héritier du roi Arthur – a fait le reste.

Car il fallait à tout prix placer le pays de Brocéliande, pays ambigu s'il en fût, sous le patronage d'un être qui ne l'était pas moins : et le personnage de Merlin convient très bien à l'atmosphère si particulière qui règne sur cette forêt druidique. Dans ces conditions, peu importe que le Merlin historique ne soit jamais venu dans la péninsule armoricaine (pas plus que le soi-disant roi Arthur, d'ailleurs, bien qu'Arthur ait été lui aussi un personnage réel), et surtout peu importe que la tradition concernant Merlin soit d'origine bretonne insulaire. L'essentiel est qu'il soit l'âme même d'une tradition celtique que les Armoricains avaient peut-être oubliée, mais que des poètes et des «philosophes» (2), sans aucun doute héritiers des bardes et des druides, se sont chargés de remettre en mémoire au cours des siècles.

Car Merlin, en tant que mythe fondamental, représente intégralement l'esprit celtique. Il est à l'image d'un ancien druide, même si la légende a été christianisée par la suite. Les druides, selon le témoignage de César, toujours bien informé par ses espions sur le fonctionnement de la société gauloise, constituent l'élite intellectuelle et spirituelle de ces peuples d'origines diverses que sont les Celtes, et que n'unissent qu'une culture, une religion, un langage

(1) Voir J. Markale, *le roi Arthur et la société celtique*, Paris, Payot, 1976, et *Merlin l'Enchanteur*, Paris, Albin Michel, 1992.

(2) Le terme de "philosophes", joint à celui de "mages", est souvent employé par les chroniqueurs grecs pour définir les druides.

communs. Sur ce point, César est formel : ce sont toujours les druides qui décident, d'où leur importance et la vénération dont ils sont l'objet. Tout cela est corroboré par ce que nous apprennent les épopées irlandaises, bien tardives certes, mais également très archaïques. On nous dit en effet que, lors d'une assemblée, les guerriers ne peuvent pas parler avant le roi, mais on ajoute que le roi ne peut pas parler avant le druide. Cela se passe de commentaire.

Il est donc impossible d'imaginer une société de type celtique sans druide. Et inversement, il est impossible d'imaginer le rôle – et la présence, bien sûr – d'un druide dans une société qui ne serait pas de type celtique. On en arrive à la constatation que tous ceux qui, dans notre société contemporaine, de type romain et universalisé, se prétendent druides, ne sont que de doux rêveurs qui prennent leurs désirs pour des réalités. D'ailleurs, c'était déjà un problème pour les poètes et conteurs du XII[e] siècle lorsqu'ils ont voulu présenter le personnage de Merlin dans le contexte incontestablement des romans dits courtois.

S'il est à l'image du druide primitif, Merlin est en effet à la charnière de deux idéologies, pour ne pas dire de deux mondes. Il est vrai qu'il joue le rôle d'un druide auprès du roi Arthur qu'il conseille et finalement dirige. Il est vrai que c'est lui qui envoie les compagnons de la Table Ronde à la quête du mystérieux saint Graal. Il est vrai qu'il pratique la divination comme le faisaient les druides. Mais, par certains côtés, il est déjà prêtre chrétien et, dans un des récits consacrés à Perceval, le découvreur du Graal, il a pour compagnon un prêtre, l'ermite Blaise, à qui il dicte les grandes aventures dont il a été le témoin. Mais l'ambiguïté est plus que jamais présente, car le nom de Blaise se réfère au breton *bleizh* et au gallois *Bleidd* qui signifient "loup". Or, dans certains épisodes, Merlin qui est aussi celui qui commande aux animaux sauvages, est accompagné *d'un loup gris*. Ce n'est sûrement pas une coïncidence.

Alors, Merlin, maître des loups ? Pourquoi pas ? C'est peut-être parce qu'il connaît le langage des animaux, parce qu'il sait parler aux loups que tant de gens viennent actuellement déposer pieusement

leurs offrandes au pied de ces pierres qui sont censées représenter un tombeau. La grande peur des humains, jusqu'au siècle dernier, a été la peur des loups. Cette peur existe inconsciemment dans la mémoire collective et lorsqu'elle surgit à l'occasion d'un événement public ou privé, il n'est qu'un seul recours possible, juguler cette peur viscérale en faisant appel à celui qui a le pouvoir d'exorciser les dangers de l'imaginaire.

Mais comment ce Merlin, à la fois druide et prêtre chrétien exorciste, dont la légende plus élaborée a fait le fils d'un démon incube et d'une sainte femme, pour mettre en relief son ambiguïté, sa double nature à la fois diabolique et angélique, comment ce Merlin pratique-t-il ses incantations magiques ? La réponse se trouve dans tous les textes du Moyen Âge. Lorsqu'on lui pose une question, Merlin se met à rire avant de parler. Il exorcise par le rire, par la dérision. Il est le persifleur, *le petit merle*, puisque tel est le sens du nom français Merlin. A l'origine, chez les Bretons insulaires, il portait le nom de Myrddin (*Merzhinn* en breton armoricain), dont le sens n'est pas très clair (1), et qui passe pour l'auteur de plusieurs poèmes conservés dans des manuscrits gallois. Et dans ces poèmes, effectivement, Myrddin s'adresse aux animaux et même aux végétaux, comme s'il était le médium absolu entre les êtres et les choses, le dernier à connaître les délicates opérations alchimiques qui se succèdent dans la nature en vue de retrouver l'Âge d'Or où hommes et animaux vivaient en paix dans une harmonie universelle.

(1) On a fait de Myrddin un dérivé du nom de la ville galloise de Carmarthen (Dyved), autrement dit *Caerfyrddin*, "la ville de Merlin". Mais le nom ancien de Cannarthen est Moridunum, c'est-à-dire "forteresse près de la mer". D'autres ont proposé un archaïque *Mor Dyn*, "homrne de la mer", ce qui n'est guère plausible. De toute façon, le nom de Merlin est incontestablement français. Le modèle du "Merlin fou" se trouve dans un texte médiéval en latin sur la vie de saint Kentigern, évangélisateur de l'Écosse, et porte le nom mi-latin mi-celtique, de Laïloken (*Llullagan*, dans la traduction galloise du même texte), ce qui ramène à une racine (celle de l'anglais *lullaby*) évoquant des petites chansons insignifiantes fredonnées pour endormir les enfants.

Car, en définitive, c'est bien ce qui importe dans la légende de Merlin, ce retour à un *ille tempus* des origines. Et le paradoxe, c'est qu'on y pense en un lieu nommé *Tombeau de Merlin*. On sait très bien que ce personnage mythique qu'est Merlin représente une entité insaisissable qui s'incarne parfois temporairement dans un être humain, ou qui se manifeste aussi en se matérialisant dans la brume et dans le vent. Le matin, lorsque le soleil fait fondre cette brume qui émane du Tombeau de Merlin, on pourrait croire que c'est l'esprit de Merlin qui surgit de son long sommeil pour aller chanter dans le monde. Car, selon la tradition, dans la forêt de Brocéliande, ceux qui savent écouter le silence, entendent souvent la voix proche et lointaine, indéfinissable mais douce et envoûtante, de Merlin, le Fou du Bois, le Maître des Loups, leur transmettre d'étranges histoires des temps passés et des temps futurs...



Une Ville pétrifiée : Entremont

(France, Bouches-du-Rhône)

C'est le sommet d'une colline sur laquelle se dressent les troncs et les branches noires des oliviers, parmi une floraison de thyms et d'herbes toutes plus odorantes les unes que les autres. Il n'y a pas d'ajoncs griffus ici, mais des *algéras*. Et des cyprès qui bordent des chemins et qui servent de frontières entre les prés et les champs. Vers le sud, on aperçoit les couleurs changeantes de la montagne Sainte-Victoire, immortalisée par Cézanne. Au nord et à l'est, ce sont les Alpines, avec leurs roches blanches parsemées de vert crû. Et le ciel est bleu, intensément bleu, malgré le vent qui doit venir du pays des neiges. En vérité, ce paysage est tout à fait à l'opposé de ce qu'on attend d'un paysage hanté par les Celtes. Il en est même la contradiction absolue.

Et pourtant, c'est un lieu celtique, probablement l'un des plus celtiques que nous puissions encore parcourir en évoquant les ombres du passé. Entremont, ce plateau qui domine Aix-en-Provence, Entremont, dont nous ignorons le nom qu'il avait du temps des Celtes, mais que nous savons avoir été la principale forteresse des Salyens (*Salluvii*), peuple gaulois qu'on qualifie parfois de "celto-ligure", Entremont se dresse devant nous comme une sorte de phare dont la lumière, longtemps contenue dans une mémoire de

cristal, éclaterait subitement pour répandre des images que nous avions cru oubliées.

Car Entremont est une ville pétrifiée l'an 123 avant notre ère et qui s'est conservée intacte dans sa gangue d'immobilité jusqu'à nos jours, livrant peu à peu ses secrets, ses interrogations, ses déterminations et aussi cette extraordinaire galerie de pierres sculptées qui rendent compte non seulement d'un grand art, mais d'une haute spiritualité que n'importe quelle religion institutionnelle de notre temps jugerait folle tant elle dépasse les plus audacieuses spéculations de l'esprit humain. Et c'est toute une époque qui surgit ainsi du sol lorsqu'on s'avise de creuser la surface, cette illusion des sens, pour tenter de découvrir ce qu'il y a au-dessous, c'est-à-dire la réalité pure. L'archéologie nous renseigne parfois avec précision, surtout lorsqu'elle corrobore des légendes et des traditions locales.

Le grec Diodore de Sicile, si précieux par les informations qu'il livre sur l'ensemble des peuples celtes pendant la période de l'Empire romain, qualifie Entremont de *polis*, ce qui est surprenant, car les Celtes n'habitaient jamais dans des villes, au sens où nous entendons ce mot aujourd'hui, sinon dans des forteresses qu'ils occupaient temporairement lors des rassemblements politiques ou religieux, ou en cas de guerre, afin de se protéger contre les exactions des ennemis. Le plan de cette *polis* est tout différent des autres agglomérations qui sont encore repérables dans les pays celtes, très différent de celui de Bibracte (Mont-Beuvray, centre principal des Éduens de Bourgogne), par exemple, encore plus du plan du célèbre Camp d'Artus dans la forêt de Huelgoat, et à l'opposé de celui de cet étrange éperon barré qu'est *Maiden Castle* dans le Dorset, qui a inspiré l'écrivain britannique John Cowper Powys dans son magnifique roman publié en français sous le titre de *Camp retranché*.

Car les forteresses celtiques, que les Gallois appellent *Caer*, les Bretons *Car* ou *Ker*, les Irlandais *Cahair*, *Cathair*, *Cahir* ou *Caher* (tous ces termes provenant du bas-latin *castrum*), qu'on appelle aussi *Rath* ou *Dun*, sont des hauteurs naturelles entourées de remparts en terre, en pierre ou en bois, protégées par des fossés, dont l'aména-

gement intérieur dépend de l'état du terrain. Ici, à Entremont, le plan est précis, évoquant les cités de Grèce et d'Étrurie où les fantaisies individuelles sont subordonnées à des règlements très stricts, avec un point de référence qui est le sanctuaire. Même si la voirie est rudimentaire à Entremont, même si les angles des maisons sont protégées par des bornes, l'influence grecque se fait sentir, notamment par un usage intensif de la pierre. C'est que les Salyens étaient les voisins des Phocéens de Marseille et qu'ils les ont souvent pris comme modèles, ce qui a parfois provoqué bien des rivalités et bien des conflits. Mais le danger est venu de Rome. En effet, une fois que les Romains eurent aménagé la voie stratégique qui menait d'Italie en Espagne par la côte, ils voulurent en assurer la sécurité en soumettant tous les peuples voisins. Or, les Salyens, forts de leur richesse économique, résistèrent vigoureusement. Mais en 123 avant notre ère, donc, la ville-forteresse d'Entremont subit un bombardement intense du fait des catapultes, et ses habitants furent obligés de se rendre. Ils furent pour la plupart vendus comme esclaves, la ville fut détruite et le site définitivement abandonné. C'est cette ville gauloise qui surgit de terre actuellement sans jamais avoir été altérée dans sa spécificité au cours des siècles par des occupants successifs, ce qui lui confère une sorte de virginité appréciable et en constitue tout l'intérêt. Car il est extrêmement rare de retrouver ainsi un site abandonné et jamais réutilisé. La vision qu'on a d'Entremont peut être, toutes proportions gardées, comparée à celle qu'on a de Pompéi, cette ville figée dans la cendre. Ici, à Entremont, la ville semble définitivement gravée dans la pierre, elle est littéralement pétrifiée.

Mais la ville n'est pas seulement un assemblage d'habitations, ni un refuge temporaire pour les populations d'alentour, elle est avant tout un lieu de culte tribal, collectif ; un sanctuaire où étaient conservées les cendres ou les ossements des défunts ainsi que les représentations des ancêtres, des héros et des dieux protecteurs de la collectivité. Une voie parfois dallée, parfois empierrée gravissait le flanc nord-ouest de l'acropole, permettant d'accéder à ce sanctuaire

construit dans la partie la plus élevée du site, comme pour témoigner de sa prééminence. Lors des fouilles, on a retrouvé sur cette voie sacrée des débris de statues brisées lors du bombardement de la forteresse, ainsi que l'atteste la présence d'innombrables boulets de catapulte en lave ou en pierre. En bordure de cette voie, trois cavités hémisphériques, creusées dans le roc, correspondent peut-être à des ossuaires, comme c'est le cas dans d'autres sites, à Sanxay (Deux-Sèvres) notamment. Et, en montant davantage, on accédait au sanctuaire proprement dit comprenant une grande place où l'on relève des trous de poteau, place qui précède une salle très particulière consacrée à ce que l'on appelle faute de mieux le *rituel des Têtes Coupées*, rituel spécifique des Celtes signalé par les auteurs de l'Antiquité classique, attesté par de nombreux récits irlandais et reconnaissable dans certaines versions de la Quête du saint Graal. Ici, on se trouve confronté à la mythologie celtique la plus archaïque et probablement la plus authentique.

En effet, le sanctuaire comportait, comme ceux de Roquepertuse en Velaux, de Glanum en Saint-Rémy-de-Provence et de Castelveyre en Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône) des piliers supportant des linteaux porte-crânes, tel celui qui fait la gloire du musée Borély de Marseille. On a retrouvé également dans ce sanctuaire des sortes de statues-menhirs et deux piliers quadrangulaires, l'un orné sur une seule face d'un serpent en relief, l'autre de douze têtes coupées, stylisées et impressionnantes par leur aspect serein (1). Il y a aussi d'autres fragments qui révèlent des têtes coupées aux yeux clos, à la bouche étroitement fermée, et des cavaliers, la lance en arrêt, ainsi qu'un homme debout devant la porte d'un tombeau orné d'un cercle gravé. De plus, toujours lors des fouilles opérées sur le site, on a retrouvé dans le sol du sanctuaire et de la place qui le précédait une quinzaine de crânes appartenant à des individus de plus de trente ans. Trois de ces crânes portaient des traces d'enclouage ou de suspension, mais on est certain que l'opération, ou

(1) Les objets découverts à Entremont sont conservés au musée Granet d'Aix-en-Provence.

plutôt le rite, a été accomplie peu après la mort de l'individu, sur une tête momifiée. Tout cela est bien mystérieux et ne peut s'expliquer que si l'on tient compte de certains témoignages grecs et latins ainsi que des récits contenus dans les manuscrits irlandais et gallois les plus anciens.

En effet, l'association des crânes humains à des figures sculptées allégoriques ou symboliques et leur exposition dans un local à l'intérieur de la ville rendent peu crédible l'interprétation qui n'y voit qu'une galerie de trophées guerriers. Certes, en Irlande, plus précisément en Ulster, les guerriers du roi Conor, qui formaient une sorte de fraternité du sang, se réunissaient dans une maison appelée la "Branche Rouge", rangeaient leurs armes dans une autre maison dite "Branche Bariolée", mais exposaient les dépouilles de leurs ennemis, en particulier leurs têtes, dans une troisième maison dite "Branche Sanglante". Mais cela obéit à une coutume qui a toutes les chances d'être un rituel très archaïque. Comme l'a écrit un archéologue qui fut conservateur du musée Borély, Fernand Benoit, " un tel sanctuaire-reliquaire, voisin de la partie de l'acropole où étaient vénérées les statues des chefs héroïsés de la tribu, évoque une salle cultuelle, en relation avec les divinités infernales : l'alternance sur le linteau des alvéoles porte-crâne et de la "tête coupée" stylisée, l'association du serpent aux crânes, montrent le caractère religieux de ce *sanctuaire aux esprits* qui constituait sur l'acropole une véritable réserve d'énergie vitale ." (1)

C'est certainement cette énergie vitale dont prenaient possession les Gaulois qui, d'après Tite-Live (X, 96), suspendaient au poitrail de leurs chevaux les têtes coupées de leurs ennemis vaincus. Diodore de Sicile (V, 29) et Strabon (IV, 4) disent à peu près la même chose sur le sujet : «Aux ennemis tombés, ils coupent la tête et l'attachent au cou de leurs montures. Ils donnent à porter à leurs serviteurs les dépouilles tachées de sang et chantent le chant de mort et l'hymne de victoire. Ils clouent ces trophées aux portes de leurs

(1) Fernand Benoit, *Entremont*, Aix-en-Provence, 1957, p.35.

maisons... Quant aux têtes de leurs ennemis les plus remarquables, ils les embaument dans de l'huile de cèdre et les conservent précieusement». Et Tite-Live d'ajouter cette précision à propos de la mort du consul Postumius tué par les Boïens, que "sa tête, recouverte d'or, servit de vase rituel dans leurs temples. De toute évidence, il y a, chez les Celtes, une sacralisation de la "tête coupée". Les récits mythologiques irlandais et gallois sont remplis d'anecdotes montrant le rôle important de cette "tête coupée" dans une optique résolument religieuse et liturgique. Et l'on en arrive à la description du célèbre *cortèges du Graal* dans sa version la plus archaïsante, celle du récit gallois intitulé *Peredur*, où le "saint" Graal n'est plus un vase ou une coupe contenant le sang du Christ mais un plateau porté par une jeune fille (qui se révélera par la suite un jeune homme !) sur lequel baigne dans son sang une tête humaine fraîchement coupée (1).

Et ce qu'il y a de plus extraordinaire ici, dans le sanctuaire d'Entremont, c'est tout un groupe de têtes (actuellement au musée Granet) dont la chevelure tressée est nettement représentée avec une particularité : une main sur cette chevelure, comme pour *imposer* la tête, geste évident de sacralisation. Cette "imposition des mains", ajoutée au détail des yeux clos ou demi-clos, donc prêts à se rouvrir sur la vision de l'Autre-Monde, témoigne de la puissance spirituelle attribuée à la "Tête Coupée", non seulement à Entremont, mais dans la tradition celtique tout entière. Alors, dans ce sanctuaire abandonné dominant une ville apparemment morte mais qui se réveille d'un long sommeil de pierre, il est impossible de ne pas évoquer la très étrange histoire du héros Bran le Béni telle qu'elle est relatée dans la deuxième branche du *Mabinogi* gallois (2).

Ce Brân, fils de Llyr, est une sorte de géant possesseur d'un chaudron merveilleux qui a le pouvoir de ressusciter les défunts.

---

(1) Voir J. Markale, *le Graal*, Paris, Albin Michel, 1992, ainsi que le sixième volume du *Cycle du Graal*, Paris,Pygmalion, 1995.

(2) Traduction complète dans J. Loth, *les Mabinogion*, Paris, 1979, pp.25-42.

Mais, au cours d'une bataille en Irlande où Brân est venu avec ses compagnons pour délivrer sa sœur Branwen, le chaudron est brisé à la suite d'une trahison. Il est donc inopérant. Brân est gravement blessé et il demande à ses compagnons de lui couper la tête, d'emporter celle-ci avec eux et de retourner dans l'île de Bretagne. La relation avec l'histoire du Graal est ici plus qu'évidente : on retrouve le thème du chaudron de vie, prototype "païen" du vase contenant le sang du Christ étroitement mêlé au thème de la tête coupée sanglante présentée sur un plateau dans la version galloise archaïque de la Quête du Graal.

Et ce n'est pas tout. Les compagnons de Brân, après avoir accompli le sacrifice, reviennent dans leur pays : "Ils se rendirent à Harddlech et s'y installèrent. Ils commencèrent à se pourvoir en abondance de nourriture et de boisson et se mirent à manger et à boire. Trois oiseaux vinrent leur chanter certain chant auprès duquel étaient sans charme tous ceux qu'ils avaient entendus (1)... Ce repas dura sept ans ; au bout de la septième année, ils partirent pour Gwales en Penvro. Ils y trouvèrent un endroit agréable, royal, au-dessus des flots, et une grande salle... Ils y passèrent la nuit au milieu de l'abondance et de la gaieté. Quoi qu'ils eussent vu de souffrances, quoi qu'ils en eussent éprouvé eux-mêmes, ils ne se rappelèrent rien, non plus qu'aucun chagrin au monde. Ils y passèrent quatre-vingts années de telle sorte qu'ils ne se rappelaient pas avoir eu un meilleur temps ni plus agréable dans toute leur vie. Ils n'étaient pas plus fatigués ; aucun d'eux ne s'apercevait que l'autre fût plus vieux de tout ce temps qu'au moment où ils y étaient venus. *La compagnie de la tête ne leur était pas plus pénible que pendant que Brân le Béni était en vie.* C'est à cause des quatre-vingts années passées ainsi qu'on désigne ce temps sous le nom de *Réception de la Tête sacrée*" (2).

(1) Un autre texte précise qu'il s'agit des Oiseaux de Rhiannon (un des aspects de la Déesse-Mère) qui "endorment les vivants et réveillent les morts".

(2) Traduction de Joseph Loth.

Voilà donc cet énigmatique *Festin d'Immortalité* signalé dans la plupart des grandes traditions. Et c'est aussi le *Repas du Graal* tel qu'il est décrit dans plusieurs récits du Moyen Âge. Il semble bien que le sanctuaire d'Entremont, avec son culte des Têtes Coupées auxquelles on impose les mains, soit une des plus remarquables localisations de ce mythe surgi de la nuit des temps. Alors, Entremont serait-il le Château du Graal près duquel passent, sans l'apercevoir, ceux qui ne sont pas dignes de participer au Festin d'Immortalité ? Pourquoi pas...

En tout cas, dans ces collines provençales qui sentent le thym, le romarin et la lavande, on ne s'attendrait pas à découvrir un lieu sacré hanté par les Celtes. On imagine ceux-ci dans un paysage tourmenté, près d'un océan dont les vagues furieuses engagent une lutte perpétuelle contre les rochers du rivage, sous un ciel bas et lourd parfois brisé par la violence des orages. Ici, à Entremont, au contraire, le ciel est d'un bleu intense, l'air est doux. Et pourtant... Les Celtes ne sont pas forcément là où on les cherche.



Table des Matières

Du même auteur :

Aux éditions Albin Michel :

Histoire secrète de la Bretagne.
Merlin l'Enchanteur.
Mélusine.
Mémoires d'un Celte.
Le Graal.
Contes de la Mort des pays de France.
Paroles celtes.
La grande Déesse.

Aux éditions Entente :

Identité de Bretagne.
La cuisine celtique (en collaboration avec Valérie Jones).
Petit dictionnaire de mythologie celtique.

Aux éditions Imago :

Le Christianisme celtique.
Lancelot et la chevalerie arthurienne.
Chateaubriand à travers le miroir.
L'Amour courtois, ou le Couple infernal.

Aux éditions Hermé :

La Bretagne.

Aux éditions Larousse :

La Bretagne, en bandes dessinées.
Les grands batailles de la guerre des Gaules.

Aux éditions Ouest-France :

Contes populaires de toutes les Bretagne.
Une histoire de Bretagne.
Contes et Légendes des pays celtes.